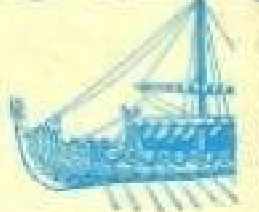
Jacques de Mahieu

le grand voyage du dieu-soleil



Bien avant
Christophe Colomb
les Vikings
découvrent l'Amérique.
Ce livre d'aventure
et de science
en apporte
les preuves formelles.

EDITION SPECIALE

Jacques de MAHIEU est né à Paris en 1915. Il réside actuellement à Buenos Aires où il dirige l'Institut de Sciences de l'Homme.

Sa passion de connaître et son goût de l'érudition lui ont valu d'être Doyen de la Faculté des Sciences Politiques et Recteur de l'Université des Sciences Sociales d'Argentine. Il est, entre autres, Docteur ès Sciences Politiques, licencié en Philosophie et Docteur en Médecine Honoris Causa.

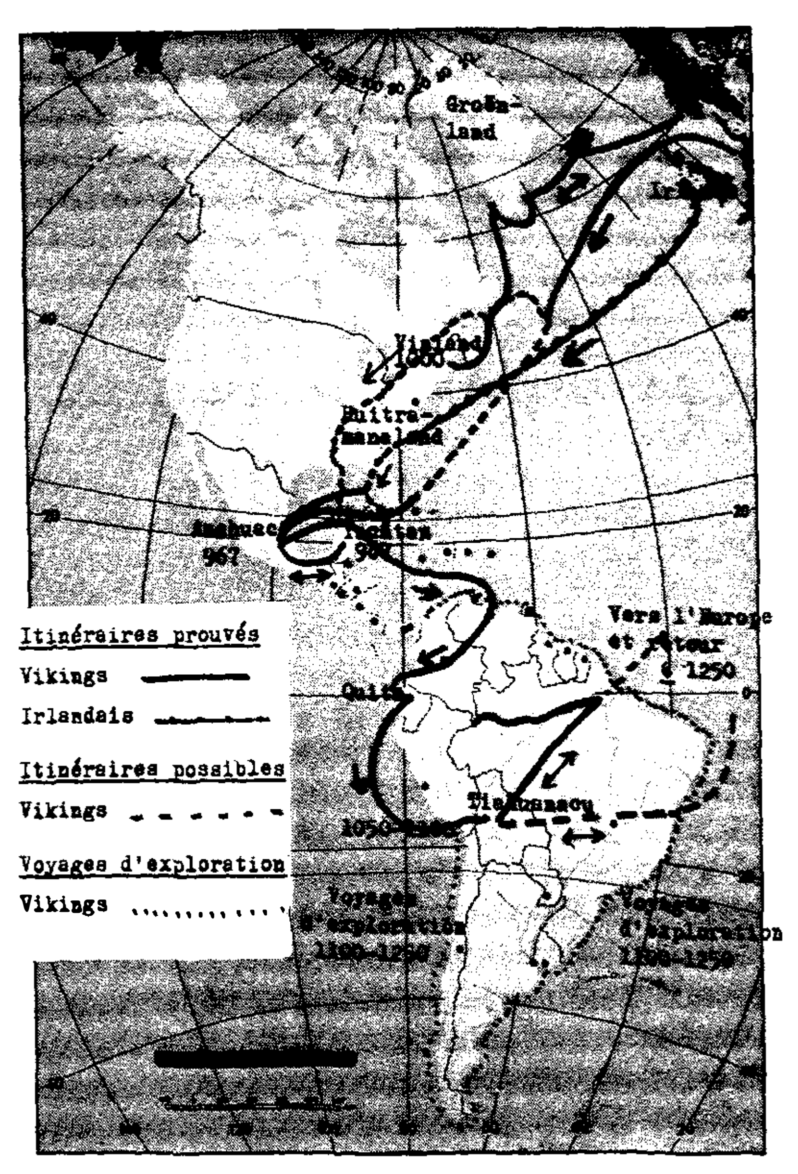
Son dernier livre, «Le Grand Voyage du Dieu-Soleil» témoigne de sa curiosité universelle. Depuis plusieurs années, il parcourt le continent Sud-Américain et récolte toutes les preuves, les traces de la pénétration Viking dans le monde pré-colombien, et ses découvertes inédites sont innombrables.

Aussi bien du point de vue archéologique (similitude architecturale, inscriptions runiques) que du point de vue des ressemblances ethnologiques (les indiens blancs), le professeur de Mahieu apporte avec «Le Grand Voyage du Dieu-Soleil» les preuves formelles de l'arrivée, cinq siècles avant Christophe Colomb, des Drakkars Vikings en Amérique.

JACQUES DE MAHIEU

LE GRAND VOYAGE DU DIEU-SOLEIL

EDITION SPÉCIALE.



Les itinéraires Scandinaves et Irlandais.

Éditorial

Les chroniqueurs espagnols de la Conquête et les pionniers du Nouveau Monde furent également étonnés par les vestiges des vieilles civilisations amérindiennes. Ils se refusèrent à en attribuer la paternité aux ancêtres des « sauvages » dont ils pouvaient observer les coutumes. Très tôt, ils cherchèrent à leur trouver des origines étrangères. Les monuments du Mexique et du Pérou, en particulier, firent l'objet de nombreuses interprétations et se virent attribuer des promoteurs de nationalités aussi exotiques que variés : Grecs, Égyptiens, Phéniciens, Basques, Romains, Tartares, Chinois, Japonais, Kmers et bien d'autres encore.

Les Mormons qui avaient découvert en Amérique des tablettes hébraïques en or, situent en Amazonie le mystérieux Ophir, terres fabuleusement riches d'où Salomon aurait tiré le bois et les pierres précieuses qui servirent à la construction de Jérusalem. Lord Kingsborough sacrifia vie et fortune pour faire la preuve que le Nouveau Monde avait bien été la terre d'accueil des tribus perdues d'Israël. Et combien de rêveurs et d'utopistes, combien de champions de l'Atlantide et de l'Empire Mu, ne peuplèrent-ils pas ces contrées lointaines de leurs intuitions et de leurs fantasmes ?

A ces théories, qui avaient le mérite d'une relative logique et d'une certaine honnêteté, il faut ajouter les canulars, les falsifications. Par exemple, les dessins « surchargés » de monuments mexicains que publia le soi-disant Comte de Waldeck. Dans un autre registre : que faut-il penser de tel américaniste fort connu qui mentionne la présence au Mexique de bijoux d'ambre ? Erreur de traduction sans doute, car les chroniqueurs espagnols désignent sous ce terme un topaze qui n'a aucun rapport avec la résine fossile de la Baltique...

Jacques de Mahieu ne prétend pas ici infirmer l'hypothèse selon laquelle des navigateurs européens et asiatiques, apparte-

nant à quelques-uns des peuples cités plus haut, ont touché les côtes américaines bien avant les Irlandais et les Scandinaves. Ce n'est pas son propos. D'ailleurs, Christophe Colomb lui-même en arrivant la première fois à l'île de la Guadeloupe, ne trouva-t-il pas l'épave d'un vaisseau européen? Ce fait ne devait pas rester isolé : en 1721, un navire chargé de vin qui allait de Ténériffe à Comara est jeté par la tempête sur les côtes de Trinidad. En 1770, un bateau chargé de blé qui va de Lancelot à Ténériffe est déporté jusqu'au Venezuela.

Inversement, Pompenims Mela et Pline rapportent qu'en 62 avant J.-C., une pirogue, montée par des hommes rouges, fut jetée sur les côtes de Germanie. En 1153, une barque remplie de « sauvages » s'échoua à Lübeck.

A vrai dire, il serait fort étrange que tant de navires européens eussent navigué, pendant des siècles, au-delà des colonnes d'Hercule, sans qu'aucun n'eût jamais été jeté, avec son équipage, sur les côtes américaines. Alenso de Hogeda, nommé en 1501 gouverneur du Venezuela, ne signalait-il pas la présence d'Anglais dans la région occidentale du pays?

Ce qui vient d'être dit vaut pour la côte Pacifique. Lorsque Balboa traverse pour la première fois l'Amérique Centrale, il trouve des traces d'incursions antérieures et s'interroge sur la nationalité de ces « capitaines » inconnus.

En 1725, avant la colonisation par les Européens du nord-ouest de l'Amérique, l'Indien Montcach-Apé atteint le Pacifique depuis la Louisiane française. Il entend parler d'hommes blancs qui viennent chaque année chercher du bois et capturer des esclaves. Il organise une embuscade et plusieurs étrangers meurent au cours du combat. Ce ne sont pas des Européens : leurs vêtements étaient différents; leurs armes, plus lourdes que les occidentales et la poudre qu'ils employaient, plus grossière...

Tout au long du XIVe siècle, des dizaines de jonques japonaises, avec ou sans équipage, furent déportées jusqu'en Californie. On raconte encore que les immigrants chinois qui, dans la première moitié du siècle dernier s'établirent au Pérou, constatèrent, stupéfaits, qu'ils comprenaient parfaitement les « Indiens d'Etén », un village de pêcheurs situé près de Lambayèque.

Autre énigme : que faut-il penser du récit de l'historien chinois Li-You? D'après ce texte, cinq moines boudhistes chinois, originaires de Samarcande, s'embarquèrent en l'an 458 sur le

Pacifique. A 12 000 lis de la Chine, ils trouvent Nippon; à 7 000 lis plus au nord, Wen Chin, le pays des aïnos; à 5 000 lis de ce dernier, Ta Hon, entouré d'eau de trois côtés. Enfin, après un voyage de 20 000 lis vers l'est, ils arrivent à une terre immense, Fou Sang. La description que Li-You nous en donne — et en particulier, tout ce qui est relatif à l'emploi des chevaux et des bovins — ne correspond pas, sur des points fondamentaux, avec ce que nous savons de l'Amérique d'alors. Peut-être l'imagination orientale a-t-elle enjolivé les choses. Quoi qu'il en soit, le témoignage ne peut être, a priori, négligé : les 20 000 lis mentionnés — 11 600 km — représentent très exactement la distance qui, en suivant le cours du Kouro-Sivo, sépare la Chine de la Californie.

Tout semble indiquer, d'autre part, que des contacts féconds existèrent, il y a des siècles, entre l'Asie et l'Amérique. Les travaux de Heine-Geldern ne permettent guère de douter d'apports procédant de la culture Chéou, de la Chine du Nord, entre 700 et 500 avant J.-C.; de la culture Deng-Song, de l'Annam, entre 400 avant J.-C. et 100 de notre ère, et de la culture Kmer, entre 800 et 1200. Même pour le profane, la reproduction sur des monuments méso-américains de motifs nettement asiatiques — la fleur de lotus, par exemple — sont des preuves spectaculaires.

Le *Grand Voyage du Dieu-Soleil*, donc, n'exclut pas la possibilité de voyages et d'influences différents de ceux qui constituent l'objet de sa recherche. Il étudie avec une attention particulière l'élément racial blanc de l'Amérique pré-colombienne et démontre que des Scandinaves et des ~~Hollandais~~ jouèrent un rôle fondamental dans le développement des grandes cultures nahuatl, maya et quitchoua.

Tout au long de sa recherche, Jacques de Mahieu a réalisé un important travail de « juge d'instruction ». Il a instruit une fantastique affaire. Il a analysé, évalué et ordonné, sur la base d'une hypothèse suggérée par Gobineau, le matériel que d'autres avaient rassemblé, depuis les chroniqueurs espagnols du temps de la Conquête jusqu'aux chercheurs contemporains. Il a doublé cette enquête historique d'un minutieux travail d'ethnologue et d'archéologue. Ce qui nous vaut des réponses nouvelles et conclusives sur l'histoire pré-colombienne du Nouveau Monde.

I. LA VRAIE DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

1. Cartes pré-colombiennes de l’Amérique

L'existence entre les Açores et Cipango (le Japon) de terres que, pour simplifier et au prix d'un anachronisme toponymique, nous appellerons américaines, était déjà connue au Moyen Age. Nous en avons d'ailleurs la preuve par de nombreuses cartes dessinées, au XIVe et au XVe siècles (donc avant Colomb) par des géographes européens. Nous en reproduisons cinq dans les pages suivantes. Deux d'entre elles se rapportent aux îles de l'Atlantique, deux aux terres de l'Amérique du Nord telles qu'on les connaissait à l'époque et la dernière à l'Amérique centrale et méridionale.

Le premier de ces documents (*) est l'œuvre du Vénitien Fizigano et date de 1367. Ce qui nous intéresse en lui, c'est l'année et un nom « donné par les Normands », dit le géographe : celui de l'île Bracir, qui figure également, sous des formes diverses — Brasil, Brasille et Brasile —, sur d'autres cartes de l'époque, ce qui est d'autant plus significatif que l'on sait que le Brésil actuel porte le nom indigène d'un arbre local. Nous trouvons, par exemple, l'île de Brasil sur la carte d'Andrea Bianco, de Venise, tracée en 1436 (**). Mais il s'y ajoute, plus à l'ouest, au méridien

---

* Cf. pl. VI.

** Cf. pl. VII (*b*).

de Gibraltar, l'île Antillia (dans d'autres documents, Antilia ou Antilla) et, au nord, l'île fort mentionnée au Moyen Age, que l'on connaissait sous le nom de « Main de Satan ».

La troisième carte est, sans aucun doute, la plus intéressante en ce qui concerne l'Amérique du nord. Elle a été découverte en 1957 dans un manuscrit de 1440, *Récit tartare*, qui raconte un voyage fait en Asie au XIIIe siècle. Outre les îles de l'Atlantique, la partie qui retient notre attention représente le Groënland, dont le tracé est extraordinairement exact, et, au Sud-Ouest, une île énorme, appelée Vinlanda, qui porte deux annotations en latin : « Découverte conjointement par Bjarni et Leif » et « Après un long voyage depuis le Groënland, navigant vers le sud entre les glaces, les compagnons Bjarni et Leif Eiriksson découvrirent une nouvelle terre, extrêmement fertile, qui avait même des vignes et qu'ils appelèrent Vinland ».

La carte en question témoigne d'une connaissance précise de l'est de l'Amérique du Nord et ne peut certes pas avoir été le fruit de l'imagination ni le résultat de simples voyages accidentels. La figure 3 nous montre l'« île de Vinland » en projection sur le tracé exact de l'Amérique du Nord. Nous avions un point de référence : le fleuve Saint-Laurent dont l'orientation et l'extension étaient indiquées avec une remarquable exactitude. Sur cette base, nous pouvons noter un déplacement vers le sud du Détroit et de la Baie de l'Hudson, par ailleurs mal dessinés, de même que de la Terre de Baffin et de la partie du continent à laquelle elle fait face et avec laquelle, incorrectement, elle fait corps. Le Labrador perd la pointe qui le rapproche de Terreneuve et cette dernière île ne figure pas sur la carte. Au sud du Saint-Laurent, le Vinland recouvre la péninsule canadienne de l'Acadie (Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Écosse) et tous les états américains de l'Est, du Maine à la Géorgie, sur une profondeur moyenne de 1 000 km.

La quatrième carte, que nous reproduisons avec les annotations toponymiques de Rudolf Cronau (*), fut dessinée en 1558 par Nicolas Zeno, descendant des frères Antoine et Charles Zeno, sur la base de cartes et de récits de voyage que le premier aurait envoyés au second entre 1390 et 1405. Nicolas raconte qu'il avait hérité de ces papiers lorsqu'il était fort jeune et que, ne leur attribuant aucune importance, il les avait détruits en partie. Plus tard,

* Cf. pl. VIII.

il essaya de reconstituer leur contenu et, en particulier, la carte en question, à l'aide des morceaux qui en subsistaient et de ses souvenirs. Nous résumerons plus loin le récit correspondant.

Ce qui attire notre attention, dans la carte de Nicolas Zeno, c'est la partie, sans aucun doute américaine, qui figure sous le nom d'Engronelant. Notons, en premier lieu, que toutes les indications de rivières et de caps ont une consonnance nordique : Af, Hoen, Diaver, Hit, Feder, Diuer, Ulis, Neum, Lande et Boer, en particulier. Mais un bon romancier pourrait y avoir pensé. Ce qui est plus significatif, c'est la ressemblance de la partie Ouest d'Engronelant, sillonnée de rivières parallèles, avec la côte du Labrador. Il semble probable que le territoire situé à l'est — là où le nom est marqué — corresponde à Terreneuve, agrandie et dépouillée de son caractère insulaire. Cette dernière erreur explique pourquoi les rivières y ont leur cours inverti : la côte sur laquelle, en fait, ils débouchent dans l'océan n'existe pas; elle est remplacée par une chaîne de montagnes.

Reste, enfin, la cinquième carte qui constitue, pour nous, la pièce la plus importante de la série que nous évoquons. Elle démontre, en effet, une connaissance parfaite de l'Amérique du Sud, antérieure à la découverte officielle du continent. Son auteur, Martin Waldseemüller, la dessina au monastère de Saint-Dié, en Lorraine, où elle fut imprimée en 1507. Le *mapamundi* complet comprend douze feuilles de 45,5 par 67 cm et l'Amérique entière y figure deux fois. La partie Nord de l'hémisphère se réduit, sous une forme schématique, aux terres connues des cartes antérieures. L'Amérique du Sud, au contraire, est représentée avec une exactitude presque parfaite. Or, en 1507 — et la carte est antérieure, puisque c'est là la date de la distribution d'un travail qui dut exiger des années d'élaboration, de dessin, de gravure et d'impression — Balboa n'avait pas encore atteint le Pacifique (1513), Magellan n'était pas encore passé d'un océan à l'autre par les détroits du Sud (1520) et Pizarre n'était pas encore arrivé au Pérou (1532). On croyait même toujours que les « Indes Occidentales » faisaient partie du continent asiatique. Sans aucun doute, donc, Martin Waldseemüller avait eu accès à une documentation extra-officielle, d'un très haut niveau scientifique et, bien entendu, d'origine sud-américaine. Le relèvement cartographique avait été fait *in situ*, non pas au cours d'un voyage accidentel, mais grâce à un travail long et difficile de géographes ou, du moins, de marins

fort savants. Même s'il était vrai qu'Améric Vespuce, et on en doute, eût longé, en 1501, jusqu'au 50 degré de latitude, les côtes de la Patagonie, le mystère subsisterait quant au tracé occidental de la carte, plus précis encore que l'oriental.

2. Traditions et récits non confirmés

Il n'est pas tout à fait impossible que les cartes de la série insulaire soient nées de la légende des « Iles Fortunées », si répandue au Moyen Age, qui se rattache au mythe platonicien de l'Atlantide. Cette explication, néanmoins, est hautement improbable. Les philosophes de l'époque — par exemple, Saint-Anselme dans son *Proslogion* — mentionnent, en effet, les *Insulæ Fortunatæ* comme un cas typique d'idée sans base réelle, et les géographes, dans un monde intellectuel aussi réduit et aussi homogène que celui d'alors, ne pouvaient pas se montrer plus crédules qu'eux. Or ils ne mettaient même pas en doute l'existence des terres américaines. Ils l'affirmaient, au contraire, avec une certitude absolue. Le Florentin Toscanelli disait, par exemple, dans une lettre de 1474 adressée, avec une carte qui malheureusement s'est perdue, au chanoine Fernando Martinez qui se trouvait à Lisbonne au service du roi du Portugal : « De l'île Antilla, bien connue, à la célèbre île de Cipango il y a dix espaces. La première est fort riche en or, en perles et en pierres précieuses, et on y recouvre d'or pur les temples et les palais... ». Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas la distance (40 degrés) mais le choix d'Antilla comme point de référence de la part d'un géographe de tant de renom. Si les îles américaines étaient *connues*, c'était évidemment parce que des navigateurs européens les avaient atteintes au cours de voyages menés à bon terme. De fait, il existe des récits médiévaux qui sont arrivés jusqu'à nous et qui rapportent des événements de cette nature bien qu'aucune donnée objective ne soit jamais venue les confirmer.

Le plus répandu d'entre eux figure dans un manuscrit du Xe ou du XIe siècle, *Navigatio Sancti Brandani*, et raconte deux

voyages qu'aurait faits sur l'Atlantique, au VIe siècle, le moine irlandais Brandan, abbé du monastère de Clesainfert. Celui-ci aurait organisé sa première expédition — en 565, selon le géographe allemand Martin Behaim — avec dix-sept moines, d'après certains récits, avec soixante-quinze, si l'on en croit d'autres (mais ce dernier chiffre pourrait fort bien correspondre au deuxième voyage), à la recherche de la Terre Promise, voire du Paradis Terrestre. Au cours de son périple, dont D'Avezac a reconstitué l'itinéraire, il y a quelques dizaines d'années, sur la base des données du récit, Brandan aurait découvert une île dans laquelle il serait resté sept ans. L'*Insula Sancti Brandani* figure dans presque toute la cartographie médiévale de l'Atlantique et nous la trouvons encore sur des cartes du XVIIIe siècle. Sans doute la légende de la baleine a-t-elle puissamment contribué à la diffusion du récit : Brandan aurait pris pour une île le dos d'un énorme « poisson » et y aurait dit une messe. Les moines auraient ensuite allumé du feu pour préparer leur repas, ce qui aurait fait remuer l'animal : d'où un rembarquement précipité.

L'authenticité des voyages de Saint Brandan n'est pas démontrée. Mais il n'est cependant pas possible de l'écarter purement et simplement. La description que la *Navigatio* nous donne des Canaries et de l'île de l'Enfer, avec l'impressionnant volcan du Teide, et, plus encore, de la mer des Sargasses ne nous permettent pas d'exclure la possibilité que le saint abbé soit parvenu jusqu'en Floride. Moins digne de foi nous semble la légende que recueille Martin Behaim sur son fameux Globe Terrestre et qui rapporte qu'en l'an 734, « quand toute l'Espagne était aux mains des hérétiques d'Afrique, l'île décrite (*Insula Antilia*, dénommée *Septe Citades*) fut habitée par un archevêque de Porto-Portugar, avec sept autres évêques et d'autres chrétiens, hommes et femmes, qui avaient fui d'Espagne avec leur bétail et tous leurs biens. En l'an 1414, un navire venu d'Espagne passa près d'elle ». L'île figure sur plusieurs cartes de l'époque sous le nom de *Sette Cidades* et de *Siete Ciudades* (les *Sept Villes*).

Très différentes sont les nombreuses allusions médiévales à « la côte de la morue, au méridien de l'Allemagne », lieu d'origine, selon le texte que cite Cronau ([2]), des « sauvages » arrivés à Lübeck en 1153. Il n'y a aucun doute que, depuis le haut Moyen Age — et peut être bien avant — les populations côtières du pays basque, de Gascogne, de Bretagne et de Normandie se dédiaient

à la pêche et à la salaison de la morue et devaient donc s'avancer fort loin dans l'Atlantique. Nous avons de ce fait une preuve aussi curieuse qu'irréfutable : sur la carte de l'Atlas de Bianco (1436) figure, approximativement à l'endroit de Terreneuve, une île qui porte le nom — ou l'indication — de *Stocafixa*, évidente déformation de *Stockfisch*, morue séchée dans toutes les langues germaniques.

L'expédition québéquoise dirigée par le P. Levesque découvrit en 1968, sur la côte du Labrador, en face de la pointe nord de Terreneuve, plusieurs fours indiscutablement basques mais non datés. Des chroniqueurs basques de l'époque racontent comment un Navarrais, Juan de Échaude, avait fondé sur la côte américaine, probablement à Terreneuve, un port que ses compatriotes continuèrent à fréquenter. Ce qui renforce le récit du P. Las Casas qui aurait trouvé dans le livre de bord de Colomb — que celui-ci détruisit postérieurement avec tous les documents susceptibles de révéler sa race juive — les témoignages de deux marins, originaires de Santa Maria et de Murcie, respectivement, qui, alors qu'ils allaient en Irlande, auraient été jetés par la tempête, en direction du Nord-Ouest, sur « les côtes de Tartarie ».

Colomb, d'ailleurs, ne manquait pas de données sur les terres américaines. Outre ce que nous venons de mentionner, on sait qu'il avait effectué un voyage à « Thulé » (Scandinavie, peut-être Islande), où il avait sans doute entendu parler du Vinland. Mais il y a mieux encore. De nombreux chroniqueurs du XVIe siècle rapportent la tragique histoire du navigateur Alonso Sánchez, naturel de Niebla, province de Huelva, qui se consacrait au commerce des vins entre l'Espagne, Madère et la Grande-Bretagne. Au cours de son dernier voyage, une tempête terrible l'avait entraîné vers l'Ouest, où il avait vu des terres inconnues. Avec quelques rares survivants, il avait réussi à rejoindre les Açores, puis Lisbonne. Dans cette dernière ville, Sánchez était allé demander à Colomb, qui y exerçait le métier de cartographe, de l'aider à situer sur la carte l'« île » qu'il avait découverte. Le futur Grand Amiral le reçut chez lui, où il mourut peu après, de même que, quelques jours plus tard, ses quatre compagnons d'aventure.

Peut-être pourrait-on rattacher à Colomb, sur un point, le voyage du dieppois Jean Cousin, tel que nous le racontent les chroniques. Ce capitaine normand serait parti, en 1488, pour les Indes

Orientales. Un peu au nord de l'Équateur, son navire aurait été entraîné vers l'Ouest par un fort courant et serait arrivé à l'embouchure d'un énorme fleuve. De là il aurait navigué vers le sud-est jusqu'à rencontrer l'extrémité méridionale de l'Afrique, puis suivi la côte occidentale de ce continent en direction nord et, enfin, rejoint sa patrie. Si ce récit est exact — et aucun document ne l'appuie car les archives de l'amirauté de Dieppe furent brûlées par les Anglais —, Cousin aurait découvert l'embouchure de l'Amazone. Notons que, douze ans plus tard, Alvares Cabral, qui cherchait à faire le tour de l'Afrique, fut jeté sur les côtes du Brésil. Et signalons également que Cousin aurait eu comme second un Castillan nommé Pinzón...

Reste, enfin, en marge des récits non confirmés, un fait étrange que rapporte le P. Gaspar Madre de Dios : lorsqu'il prit possession, au nom du roi du Portugal, de la région de Saint-Paul, au Brésil, Martin de Souza fut puissamment aidé par un compatriote, João Ramalho, gendre du cacique Tebyrico. Certains ouvrages contemporains indiquent que le naturaliste danois Lung découvrit, dans un acte passé le 3 mai 1580 par le notaire Lorenzo Vaz et contresigné par quatre témoins, le testament de Ramalho dans lequel celui-ci déclare habiter Saint-Paul depuis quatre-vingt-dix ans. Nous n'avons pas vu ce document et nous ignorons même où il se trouve. Nous le mentionnons donc sous toutes réserves. S'il existe vraiment, il signifie qu'un Portugais était arrivé en Amérique deux ans avant Colomb et au Brésil douze ans avant Alvares Cabral.

3. Expéditions du Prince gallois Madoc

Entre les récits non confirmés que nous venons de résumer et l'histoire de la colonisation du Vinland par les Scandinaves, se situent les expéditions du Prince Madoc, telles qu'elles ressortent de manuscrits gallois médiévaux qui figurent aux archives des abbayes de Conway et de Strat Flur et sur lesquels se composent

de nombreuses ballades du Moyen Age, entre autre celle du trouvère gallois Mérédith.

Selon ces documents, en 1168 ou 1169, date de la mort d'Owen Gwynedd, roi des Galles du Nord, son fils naturel, Madoc, décida d'émigrer et de s'établir sur ces terres américaines dont il avait entendu parler. En 1170, sa petite flottille passa au sud de l'Irlande et se lança, vers l'Ouest, sur l'océan. Six jours après avoir traversé le « dangereux jardin de la mer, qu'aucune tempête ne pouvait détruire et qui emprisonnait les bateaux », évidemment la mer des Sargasses —, Madoc toucha terre, dans la baie de Mobile, en Alabama, croit-on. Il s'installa avec ses gens dans ce pays fertile et magnifique. Au bout d'un certain temps, il laissa en Amérique cent cinquante colons et rentra au pays de Galles où, avec son frère Rhyrid, il organisa une seconde expédition composée de dix vaisseaux et trois cents hommes. Il semble qu'une fois réunis, les Gallois remontèrent le Mississippi puis l'Ohio et se replièrent finalement sur le Missouri.

Les forts que les Espagnols trouvèrent en Alabama, en Géorgie et au Tennessee et qui n'avaient aucun rapport avec les constructions indigènes de l'époque, furent probablement l'œuvre des Gallois. Richard Deacon, qui étudia à fond le problème, raconte qu'en 1666 un missionnaire protestant, le pasteur gallois Morgan Jones, fait prisonnier par les Indiens et condamné à mort, se mit à crier dans sa langue maternelle. Les indigènes, ahuris, lui répondirent dans le même idiome. Il paraît qu'une tribu de la région invoquait le Grand-Esprit au cri de : « Madoc Mahe Paneta am byd », déformation du gallois : « Madawc Mawr Penarthur am bith », ce qui signifie : « Madoc Grand Esprit à jamais ». Aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, on a cru trouver, chez plusieurs tribus de Virginie, de l'Ohio et du Missouri, des traces anthropologiques et linguistiques des colons gallois. De nombreuses données laissent à penser que les Mandans, « Indiens » blancs à cheveux clairs qui s'éteignirent au milieu du siècle dernier, sans doute en raison de leur facile assimilation par la population anglo-saxonne, étaient des descendants directs des hommes de Madoc.

4. La colonisation scandinave du Groënland

Il reste quelques doutes au sujet de l'authenticité des aventures de Madoc qui, de toute manière, n'ont eu en Amérique aucune influence civilisatrice. Il n'en est pas de même, pour l'histoire des expéditions réalisées dans l'Arctique, au Xe et au XIe siècles, par les Vikings. Ce n'est point ici le lieu de décrire les coutumes des peuples scandinaves qui, à cause de l'aridité de leurs terres, avaient fait de la guerre une profession. Contentons-nous de rappeler que leurs escadres parvinrent à dominer toutes les côtes européennes, y compris celles de la Méditerranée et qu'elles pénétrèrent par l'Elbe jusqu'à Hambourg, par le Rhin jusqu'à Cologne et à Bonn, par la Loire jusqu'à Orléans, par la Garonne jusqu'à Toulouse, par le Tage jusqu'à Lisbonne, par le Guadalquivir jusqu'à Séville et, avec sept cents bateaux et quarante mille hommes, par la Seine jusqu'à Paris.

Comme c'est logique, les îles de l'Atlantique Nord-Feroe, Shetland, Orcades et Hébrides qui se trouvaient sur leur chemin, avaient été transformées en bases d'opérations pourvues d'une population fixe. Il en fut de même, à la fin du IXe siècle, lorsque le yarl Naddod, qui se rendait de Norvège aux îles Feroe, fut jeté par la tempête sur les côtes de l'Islande, la grande île glacée que les Irlandais avaient antérieurement peuplée, puis abandonnée. De nombreuses colonies scandinaves ne tardèrent pas à s'y établir de manière définitive, et un intense trafic maritime la relia au continent. Peu après l'occupation de l'Islande, un navigateur nommé Gunnbjarn, fils de Ulfrkraka, fut déporté par la mer vers le nord et aperçut en grande terre inconnue. Ce ne fut qu'un siècle plus tard, ou presque — en l'an 982 — que le duc islandais Eirikninn Raudi — Éric le Rouge —, condamné à trois ans d'exil pour meurtre, décida de s'y installer et lui donna le nom qu'elle porte encore : Groënland, la Terre Verte. L'île avait alors un climat beaucoup plus bénin qu'aujourd'hui — Ivar Bardsen, vicaire de l'évêché de Gardar, au Groënland, écrit au XIVe siècle : « Le froid n'est pas aussi intense qu'en Islande et en Norvège » — et il sembla à Éric qu'elle constituait un endroit approprié à la colonisation.

Une fois purgée sa peine, le Duc revint en Islande mais, immédiatement, en 986, il repartit pour le Groënland avec trente-cinq bateaux dont seulement quatorze arrivèrent à bon port.

La population de la Terre Verte augmenta avec le temps. Au XIIIe siècle, on y comptait deux cent quatre-vingts établissements et quelque dix mille habitants. Ceux-ci se consacraient à la pêche, à la chasse à la baleine et à l'ours blanc, à l'élevage de bovins, de moutons et de chevaux, sans oublier les rennes, et à l'agriculture car on cultivait alors le blé, et c'est là la preuve d'un climat relativement tempéré au Groënland. On exportait en Scandinavie des peaux et des défenses de morse, du poisson séché et des peaux de vache et de mouton.

L'Église joua un rôle important dans la colonisation du Groënland. Le premier missionnaire chrétien, amené de Norvège par Leif Eiriksson, était arrivé en l'an 999. Au début, la résistance de la foi traditionnelle fut considérable et elle se maintint pendant cent ans. Mais le catholicisme s'affirma rapidement au cours du XIe siècle. Églises, couvents et écoles s'installèrent partout. En 1121, Rome donna à l'île son premier évêque et seize autres suivirent. On trouve encore mention d'un évêque de Gardar en 1409 mais il y a de bonnes raisons de croire que ce siège épiscopal fut abandonné par son titulaire en 1342, date à laquelle, selon un manuscrit latin rédigé par Gissle Oddson, évêque de Skálholt, au XVIIIe siècle, sur la base des archives de la ville, la population groënlandaise aurait abandonné le christianisme.

La totale disparition, au XVe siècle, des colonies scandinaves de la Terre Verte eut des causes diverses. La Norvège se désintéressa de ces populations lointaines et en vint à interdire tout contact avec elles. La piraterie anglaise rendait peu sûres les mers du Nord, comme le prouve le sac d'Eystribygd, au Groënland même, qui survint en 1418. Mais, surtout, le climat changea brusquement. D'énormes icebergs avancèrent vers le sud et bloquèrent les côtes : d'où famine et maladies. Le sort des Groënlandais reste un mystère. Les expéditions envoyées, au cours des siècles suivants, par les rois de Danemark en vue de rétablir le contact avec eux, montrèrent qu'il n'y avait plus sur l'île que quelques groupes d'esquimaux. Il est tout à fait improbable, cependant, que la plus cruelle des épidémies ait pu détruire

intégralement une population aussi nombreuse. Il est beaucoup plus vraisemblable que les Groënlandais aient émigré vers des terres plus accueillantes. Mais ils ne revinrent pas en Europe. Le manuscrit, déjà cité, de l'évêque Gissle Oddson pourrait bien nous donner la clef du problème. Car son texte dit que les Groënlandais « s'écartèrent de la vraie foi du christianisme et, faisant fi de toute vertu et de tout honneur, s'unirent aux Américains ». On pense généralement que ces derniers mots se rapportent à un processus de métissage, bien peu vraisemblable, avec les esquimaux. S'il en avait été ainsi, les métis se seraient mieux adaptés au froid que les blancs et, par conséquent, auraient survécu au changement de climat. Or les Esquimaux trouvés dans l'île au XVIIe siècle étaient fort peu nombreux et, par ailleurs, de race pure.

Reste une explication, qui n'échappa point, comme nous le verrons, aux Scandinaves du XVe siècle à savoir que les Groënlandais, lorsqu'ils durent abandonner leurs villages sous la pression des glaces, aient rejoint, en terres américaines, leurs compatriotes du Vinland.

5. La découverte du Vinland (3)

En 986, année du deuxième et définitif établissement d'Éric le Rouge au Groënland, Bjarni Herjulfson, fils de l'un des derniers émigrés, arriva de Norvège en Islande. Lorsqu'il apprit le départ de son père, Bjarni décida de le rejoindre et prit la mer avec tout son équipage. Au bout de trois jours de navigation, un fort vent du nord se leva et le brouillard enveloppa le bateau, si dense que les marins en perdirent le sens de la direction. Au bout de plusieurs jours sans soleil, le ciel s'ouvrit et Bjarni aperçut, à une certaine distance, une terre ondulée, couverte de forêts. Il ne pouvait pas s'agir du Groënland. Pendant deux jours, le bateau longea la côte, poussé par un vent du sud-ouest et s'approcha d'une autre terre, également plate et boisée. Trois jours plus tard, toujours avec le même vent, il arriva à une grande île,

couverte de montagnes et de glaciers sur laquelle les voyageurs purent voir des cerfs. Le vent du sud-ouest les lança vers la mer libre et, en quatre jours de navigation, ils arrivèrent enfin au Groënland.

D'après les indications nautiques que nous fournit ce récit, il semble que Bjarni Herulfson ait aperçu successivement les terres qui s'appellent aujourd'hui Nouvelle-Angleterre, Acadie (Nouvelle Écosse) et Terreneuve. Par manque de curiosité ou par prudence, il ne débarqua nulle part. Mais il lui fut possible de fournir à celui qui, d'après l'histoire, fut le premier homme blanc qui foula la terre américaine, les données nécessaires à l'authentique voyage de découverte.

En l'an 1000, en effet, le yarl Leif, fils d'Éric le Rouge, acheta le bateau de Bjarni et prit la mer avec trente-cinq hommes, sans autre but que l'exploration des nouvelles terres. Il trouva sans difficulté le dernier des pays aperçus par Bjarni et y débarqua. Il s'agissait d'une plaine stérile, couverte de pierres, qui terminait au pied d'immenses glaciers. Leif baptisa la région Helluland (Terre Pierreuse). L'expédition poursuivit son voyage vers le Sud et arriva à la deuxième terre découverte par Bjarni, plate et couverte de dunes et de bois : on l'appela Markland (Terre du Bois).

Après quatre jours de navigation sous vent favorable du nord-est, Leif arriva à une baie dans laquelle il entra, passant entre une île et un promontoire qui s'écartait du continent dans la direction du nord et de l'est. Le bateau remonta une rivière et pénétra dans un lac au bord duquel débarquèrent les membres de l'expédition. Leif décida de passer l'hiver en ce lieu. Avec ses hommes, il y construisit de grandes maisons et donna à l'emplacement le nom de Leifsbudir : Maisons de Leif.

La nouvelle terre était fort fertile et le climat si doux qu'il ne fut pas nécessaire de mettre le bétail à couvert pendant la saison froide. Il était si tempéré qu'un membre de l'expédition, un Allemand que les manuscrits islandais appellent Tirker — probablement Tysker, Allemand, en norvégien — découvrit des vignes sauvages, ce qui poussa Leif à donner au pays le nom de Vinland, Terre du Vin. A l'arrivée du printemps, l'équipage rembarqua et, avec un chargement de bois et un grand canot rempli de raisin, regagna sans difficulté le Groënland.

Où était situé le Vinland? Outre des indications nautiques

quelque peu imprécises, les récits islandais nous fournissent un renseignement qui, s'il était exact, serait définitif. Ils nous disent, en effet, qu'à Leifsbudir le jour le plus bref de l'année dura de 8 heures du matin à 3 heures de l'après-midi, ce qui correspond à 41° 24′ 10″ de latitude, c'est-à-dire à l'actuel Massachusetts. Certains spécialistes mirent en doute le sens exact des mots par lesquels la saga définit la durée du jour en question. Nous verrons, cependant, au chapitre VII, que l'archéologie confirme l'identification mentionnée.

6. La seconde expédition au Vinland

En l'an 1002, Thorvald Eiriksson, frère de Leif, organisa, avec trente hommes et le même bateau, une deuxième expédition au Vinland. Il arriva sans la moindre difficulté à Leifsbudir où il passa deux hivers, non sans réaliser, au cours des mois d'été, quelques voyages d'exploration. C'est ainsi qu'en 1004 Thorvald parvint à un promontoire, orienté à l'est et au nord, qu'entourait une magnifique baie. De cette péninsule, baptisée Kjalarnes — cap de la Quille — l'expédition gagna un deuxième promontoire, couvert de forêts, où l'on décida d'établir un poste fixe. Thorvald, avec tous ses hommes, descendit à terre, où il se heurta à trois êtres humains qui se cachaient, sur la plage, sous autant de canots de cuir ou d'écorce. Il s'agissait d'individus de petite taille qui n'étaient pas des esquimaux puisqu'ils employaient l'arc et la fronde, mais sans doute des Indiens algonquins. Les Vikings leur appliquèrent, comme plus tard à tous les indigènes américains, le nom de *skrælinger* — malfichus — dont ils qualifiaient, jusqu'alors, les Lapons.

Deux de ces Indiens furent tués pendant le petit combat qui s'ensuivit mais le troisième réussit à s'échapper. Par prudence, Thorvald et ses compagnons se replièrent sur leur bateau qui, quelques heures plus tard, fut entouré par de nombreux canots. Les indigènes leur lancèrent des flèches, puis s'enfuirent rapidement. Thorvald avait été mortellement blessé. Il demanda

à ses hommes de l'enterrer sur place, ce qu'ils firent avant de regagner Leifsbudir. Au printemps de 1005, après avoir chargé le bateau de bois et de raisin, ils retournèrent au Groënland.

Immédiatement, Thorstein, le troisième fils d'Éric le Rouge, embarqua, avec sa femme, Gudrid, et vingt-cinq hommes, pour aller chercher le corps de Thorvald. Ils n'arrivèrent pas à atteindre le Vinland et, après avoir erré pendant tout l'été, ils touchèrent terre à Lysefjord, sur la côte du Groënland où une épidémie causa la mort de Thorstein et de plusieurs de ses compagnons. Les survivants, y compris Gudrid, retournèrent à Eiriksfjord. Les morts y furent enterrés.

7. La troisième expédition au Vinland

Pendant l'hiver 1006-1007, Gudrid se remaria avec un « roi de la mer » appartenant à l'une des familles les plus anciennes et les plus puissantes de Norvège, Thorsfinn Karlsefni, qu'elle convainquit d'entreprendre un nouveau voyage au Vinland. Au printemps suivant, partirent trois bateaux chargés de provisions et de bétail, avec soixante hommes d'équipage et cent colons, hommes et femmes. L'expédition trouva facilement le Helluland où l'on voyait une grande quantité de renards, le Markland et, enfin, Kjalames, ou les Vikings débarquèrent. Deux coureurs écossais dont le roi de Norvège Olaf Trygvason avait autrefois fait cadeau à Leif, effectuèrent de là une reconnaissance de trois jours et rapportèrent des grappes de raisin et des épis de blé sylvestre.

Thorsfinn poursuivit son voyage. Il découvrit une île littéralement couverte de nids d'elders. Il lui donna le nom de Straumg et, à la baie dans laquelle elle se trouvait, celui de Straumfjord. Beaucoup plus au sud, il arriva à une rivière qui, sortant d'un lac, coulait directement vers la mer et dont l'estuaire contenait quelques îles assez grandes. Thorsfinn remonta le courant et arriva au lac dont les environs étaient couverts de vignes et de blé. Il y fit construire une ferme où il passa, avec ses gens, un

hiver si bénin — sans neige — que le bétail put rester jour et nuit dehors. On donna à la région le nom de Hape.

Un jour, les Indiens — ou les Esquimaux — apparurent sur leurs canots. Au début, les relations furent amicales. Les Vikings obtinrent toutes les peaux qu'ils voulaient contre des morceaux de tissu rouge, du lait et des objets de métal sans valeur. Prudemment, Thorsfinn avait interdit de donner des armes en échange de quoi que ce fût. Il eut raison, car l'année suivante, c'est-à-dire en 1009, les indigènes revinrent sur le pied de guerre. Le combat fut violent. Les Vikings laissèrent dix morts sur le champ de bataille et presque tous les autres furent blessés. Les skrælinger souffrirent des pertes sévères et, après un premier espoir de victoire, durent rembarquer précipitamment. Thorsfinn comprit, cependant, que la colonisation du Vinland n'était possible qu'avec des forces supérieures et décida de retourner au Groënland où il arriva avec un tel chargement de peaux et de bois précieux que personne n'avait jamais vu autant de richesses. Il ramenait aussi avec lui son fils, Snorri, né en terre américaine.

8. La quatrième expédition au Vinland

Parmi les compagnons de Thorsfinn Karlsefni, se trouvait une demi-sœur naturelle de Leif Eiriksson, Freydis, qui joua un rôle important lors du combat avec les indigènes. De retour au Groënland, cette femme d'une trempe exceptionnelle attendit l'occasion d'organiser une nouvelle expédition au Vinland. Elle se présenta en 1011, lorsqu'arriva en Norvège un bateau appartenant à deux Islandais, les frères Helge et Finnboge. Freydis parvint à les convaincre de s'associer à elle. Chacune des parties devait emmener trente hommes, sans compter les femmes qui voudraient les accompagner. Leif céda à l'expédition les maisons qu'il avait construites au Vinland.

Les navires arrivèrent sans encombre à Leifsbudir en 1012. Tout de suite, de sérieuses difficultés surgirent entre les deux frères et Freydis. Celle-ci avait embarqué en contrebande cinq

hommes de plus qu'il n'était prévu dans les accords. Elle s'appropria en outre, pour elle seule, des maisons qui formaient le village. Helde et Finnborge construisirent alors une autre habitation, plus loin de la mer et au bord d'un lac. Mais les relations entre les deux groupes restèrent tendues.

Freydis, décidée à s'emparer du bateau de ses associés, leur tendit un piège dans lequel ils tombèrent. Un matin de bonne heure, elle se rendit à la maison de Helge et de Finnborge et fit semblant de négocier avec ce dernier un échange de navires, sous le prétexte qu'elle avait décidé de rentrer au Groënland. Elle réveilla ensuite son mari, Yhorvard, et lui raconta qu'elle avait été maltraitée par les deux frères et leurs gens. Indigné, Thorvard se jeta avec ses hommes sur ses voisins qui dormaient paisiblement et les fit prisonniers. Freydis donna l'ordre de les tuer tous et, comme aucun des compagnons de Thorvard ne voulut exécuter les cinq femmes qui faisaient partie du groupe, elle-même, avec une hache, s'en chargea.

En 1013, les restes de l'expédition retournèrent au Groënland avec un chargement de grande valeur. Freydis avait généreusement récompensé ses compagnons, non sans les menacer de mort au cas où ils raconteraient ce qui s'était passé au Vinland. Certains bruits arrivèrent cependant aux oreilles de Leif qui fit appliquer la question à deux des hommes de sa sœur. « Je ne peux pas (la) châtier comme elle le mérite, dit Leif, mais je suis sûr que son crime sera puni en ses descendants ».

9. Les colonies du Vinland

Les expéditions que nous venons de décrire constituent les épisodes d'une même histoire de famille. Le premier voyage, c'est Leif Eiriksson qui le fit; le second, son frère Thorvald; le troisième, Yhorsfinn Karlsefni, second mari de la femme de Thorstein, frère de Leif et de Thorvald; et le quatrième, Freydis, sœur d'eux tous. Il n'y avait rien d'autre à attendre, puisque les sagas scandinaves ne font jamais que raconter des prouesses familiales. Les récits que nous avons résumés ci-dessus se rap-

portent donc exclusivement aux expéditions organisées par les fils d'Éric le Rouge. Ils n'excluent pas des voyages antérieurs en Amérique ni moins encore l'effective colonisation du Vinland qui eut lieu plus tard et dont nous avons des preuves.

Les manuscrits islandais font bien souvent mention, en passant, des établissements scandinaves du Nouveau Monde. Ils racontent, par exemple, qu'en 1059 un prêtre anglo-saxon nommé Ionus ou John — peut-être un évêque — se rendit au Vinland afin d'y prêcher la parole divine et que les infidèles lui infligèrent le martyre. Nous savons qu'au contraire l'évêque du Groënland Eirik Gnupron fit en 1121 une tournée pastorale, couronnée de succès, dans les colonies américaines.

Les données qui sont arrivées jusqu'à nous au sujet de faits postérieurs sont décousues et, parfois, imprécises. En 1279, l'archevêque Ion envoya un émissaire en Amérique pour y lever la dîme destinée à la Croisade que l'on prêchait à travers toute l'Europe. En 1325, on trouve encore trace, dans les archives du Vatican, d'une dîme faite de peaux et de défenses de morse et vendues au Flamand Jean du Pré. Mais nous ne savons pas avec certitude si l'impôt ecclésiastique en question provenait du Vinland ou simplement du Groënland. Peu à peu, le contact se perdit entre l'Islande et ses projections occidentales. Tout au plus savons-nous qu'en 1347 dix-sept Scandinaves du Groënland firent un voyage au Markland pour en rapporter du bois de construction.

Quelques années plus tard, Magnus, « roi de Norvège, de Suède et de Scandinavie » chargea un des personnages les plus importants de sa cour, Poul Knudsson, d'organiser une expédition destinée à retrouver les survivants des établissements groënlandais : « Les hommes qui doivent aller dans le *knorr* (bateau de transport), vous les prendrez dans ma garde du corps ou vous les choisirez à votre gré parmi les serviteurs d'autres personnes... Nous vous demandons d'accepter cet ordre avec une entière bonne volonté envers la cause, car nous vous le donnons pour la gloire de Dieu et pour le bien de notre âme et en l'honneur de nos prédécesseurs qui établirent le christianisme au Groënland et le soutinrent jusqu'à maintenant, et nous, nous ne le laisserons pas périr de nos jours... Fait à Bergen, le lundi suivant de la fête de Simon et Jude, en l'an XXX six de notre règne (1354) » [4].

Les découvertes archéologiques effectuées dans l'état américain du Minnesota et dans la province canadienne de l'Ontario (cf. chapitre VII) paraissent indiquer que Knudsson arriva en Amérique, remonta le Saint-Laurent jusqu'au lac Ontario, laissa le *knorr* à l'endroit où se trouve actuellement la ville de Toronto, puis passa de lac en lac avec des canots transportables et atteignit la rivière Rouge (Red River). Un autre chemin possible, bien que moins probable, aurait consisté à entrer dans la baie de l'Hudson, à laisser le bateau à l'embouchure de la rivière Nelson et à remonter cette dernière en canot jusqu'à la rivière Rouge. Dans les deux cas, Knudsson aurait atteint la région où, plus tard, on construisit la ville de Kensington. L'inscription runique trouvée à ce dernier endroit donne comme distance, depuis le point où attendait le *knorr*, quatorze « jours de voyage », c'est-à-dire 1 680 km, celle-là même, approximativement, qui sépare Kensington de Toronto, d'une part, et de l'embouchure de la rivière Nelson, d'autre part. Les deux itinéraires sont donc également acceptables de ce point de vue. L'important, ce n'est d'ailleurs pas tant le chemin suivi que la présence de Scandinaves, dans la seconde moitié du XIVe siècle, dans la région des Grands Lacs : fait hautement probable, mais pas absolument certain, comme nous le verrons plus loin.

Avec le temps, les terres américaines prirent un caractère légendaire, et même les connaissances géographiques que l'on en avait s'estompèrent peu à peu. Nous connaissons une carte due à l'Islandais Sigurdur Stefansson qui date de 1590. Il suffit de la comparer à celles que nous avons reproduites plus haut pour constater le recul qu'elle dénote, surtout si l'on tient compte des explications que donne son auteur au sujet des diverses régions représentées, qui y sont désignées par des lettres :

« A) Jusqu'à cette région parvinrent les Anglais. Elle est connue pour sa stérilité, sans doute provoquée par le soleil et par le froid.

« B) Près de cette région se trouve le Vinland, appelé, en raison de la multitude de choses utiles qui s'y trouvent et de sa fertilité, *Goada* (Le Bon). Nos compatriotes crurent qu'il débouche vers le sud dans la mer et qu'un détroit ou un fjord le sépare de l'Amérique (c'est-à-dire de la partie de l'Amérique découverte par Colomb).

« C) Ce pays s'appelle Riseland, ou Pays des Géants. Ses habitants ont des cornes et s'appellent *skrikfinna* (Finnois redoutables).

« D) C'est un pays situé plus à l'Est et dont les habitants, en raison de leurs ongles longs, sont appelés *klofinna* (Finnois à griffes).

« E) Yōtunheimar, résidence des géants difformes.

« F) Ici, on croit qu'il y a un détroit qui conduit en Russie.

« G) Pays pierreux, fréquemment mentionné dans les histoires.

« H) Cette île, je ne sais pas laquelle c'est, mais il est possible que ce soit celle que découvrit un Vénitien et que les Allemands appellent Frise. »

Ceux qui s'appuient sur cette carte pour situer le « Prom. Vinlandiae » au nord de Terreneuve se montrent quelque peu imprudents.

10. La Grande Irlande

Les Scandinaves ne furent pas les premiers Européens qui arrivèrent en Amérique; leurs propres sagas sont explicites sur ce point. Le *Lannama Bok* raconte comment, en l'an 963, le puissant chef islandais Ari Marson atteignit involontairement le Nouveau Monde où il trouve des habitants de race blance : « Ari était le fils de Mar de Reikholar et de Thorlatla, fille de Hergills Herappson. Ledit Ari fut jeté sur la côte du Huitramannaland (Terre des Hommes Blancs) que d'aucuns appellent Irland it Mikla (La Grande Irlande). Celle-ci est située dans l'océan, à l'Ouest, près du bon Vinland. On ne permit pas à Ari de repartir. Il fut retenu là-bas et baptisé. Cela fut rapporté par Rafn, commerçant de Limerick, qui avait résidé de nombreuses années à Limerick. Et, en outre, Thorkill Geltson, Comte des Orcades, assurait qu'Ari avait été vu au Huitramannaland et que, bien qu'il ne pût obtenir la permission de revenir, il y était très estimé ».

Nous pouvons extraire d'autres données du récit qui se rapporte aux voyages de Bjorn Asbrandson et de Gudhleif Gudlangson. Le premier des deux est un personnage connu de l'histoire de Scandinavie. Il combattit, sous les ordres de Palnatoke, contre

les Jomsvikings dans la bataille de Fyrisval, en Suède, et son courage lui valut le titre de Breidvikinga Hape, le Héros de Breidavik. Plus tard, il fut compromis dans une aventure amoureuse avec Thurid, sœur du puissant yarl Snorri Godi, et ce dernier, à la demande de Thorod, mari de Thurid, l'exila en l'an 999. Bjorn mit à la voile avec vent du nord-est et, pendant de nombreuses années, on fut sans nouvelles de lui.

En 1029, au cours d'un voyage de Dublin en Islande, Gudhleif Gudlangson fut déporté vers le sud-ouest par une violente tempête. Après bien des jours de navigation, il arriva à une côte inconnue sur laquelle il débarqua avec les membres de son équipage. Rapidement, les Scandinaves se virent entourés par des centaines d'hommes qui les emmenèrent, enchaînés, dans l'intérieur des terres et, dans une langue qui ressemblait à l'irlandais, discutèrent pour savoir s'il fallait tuer les étrangers ou les réduire en esclavage.

Au cours du débat s'approcha une nombreuse troupe de guerriers, conduits par un vieillard à barbe blanche, monté sur un cheval, qui entouraient un drapeau. A la grande surprise de Gudhleif et de ses compagnons, le nouveau venu leur adressa la parole en norvégien et leur demanda d'où ils venaient et de quelle partie de l'Islande ils étaient. Il leur posa des questions sur divers personnages importants de la région et, surtout, sur Snorri Godi, sur Thurid et sur le fils de celle-ci, Kjartan, seigneur de Frodo, que tous, en Islande, considéraient comme le fils de Bjorn Asbrandson.

Après en avoir délibéré avec ses guerriers, le vieillard décida de rendre leur liberté aux Islandais et fit réparer leur navire. Au moment du départ, il remit à Gudhleif un bracelet d'or et une magnifique épée et le chargea de les faire parvenir à Thurid et à Kjartan, respectivement.

« De la part de qui dois-je remettre ces cadeaux? », demanda Gudhleif.

« Dis-leur, répondit le vieillard, que les leurs envoient celui qui fut meilleur ami de Thurid de Frodo que de son frère Godi. Mais si quelqu'un devinait qui a été le propriétaire de ce bracelet et de cette épée, dis-leur que j'interdis formellement à quiconque de venir le chercher, car cette côte est trop dangereuse si on n'a pas la chance de débarquer à un endroit aussi bon que celui où vous l'avez fait. Le pays est grand, mais il a peu de ports, et le danger menace de toute part les étrangers ».

Gudhleif rentra sans difficulté en Irlande et, après l'hiver, en Islande, où il remit les cadeaux du vieillard. Personne n'eut le moindre doute : c'était le Héros de Breidavik qui les avait envoyés.

La Terre des Hommes Blancs est mentionnée, par ailleurs, bien des fois dans les sagas islandaises. Les *skraelinger* du Vinland racontaient que ses habitants portaient des vêtements blancs et tenaient dans la main de longs bâtons ornés de rubans blancs. Ils avaient l'habitude de chanter et de prier à haute voix. Les Vikings en déduirent qu'il devait s'agir d'Irlandais. Car des moines de cette nationalité, les *papar*, — vêtus d'habits blancs —, avaient colonisé l'Islande en 795 et peuplé, avant l'arrivée des Scandinaves, les îles Orcades, Féroë et Shetland. L'existence de la Grande Irlande ne constituait d'ailleurs pas le moins du monde un secret au Moyen Age, et le géographe de langue arabe Abu Abdallah Mohammud Edrisi la mentionne dans ses ouvrages, au XIII[e] siècle, sous le nom de Irlandeh el Kabirah.

11. Les aventures des frères Zeno

Il convient d'ajouter aux documents historiques que nous venons de résumer un récit sur l'authenticité duquel les spécialistes n'arrivent pas à se mettre d'accord et qu'accompagne la carte (planche VIII) reproduite dans le cahier d'illustrations. Le commentaire que nous avons fait au sujet de cette dernière vaut pour le texte : s'il a été inventé, son auteur se fondait sur des faits certains d'une autre origine, et ce sont les faits et non leur origine, qui nous intéressent ici.

D'après le livre publié à Venise, en 1558, par Nicolas Zeno, un des ancêtres de l'auteur, qui portait le même prénom et le même nom que lui, franchit en 1380 — des recherches postérieures paraissent indiquer que le départ eut lieu, en réalité, en 1390 — le détroit de Gibraltar dans le but d'aller en Angleterre. Surpris par une terrible tempête, le navire s'échoua sur les côtes de Frislande (c'est-à-dire l'île Féroë, ou Ferseyland). L'équipage fut reçu amicalement par le souverain de l'île, le Scandinave Zichmi,

lequel lui adressa la parole en latin et lui offrit d'entrer à son service. Zeno et ses hommes s'incorporèrent ainsi à la flotte de treize navires dont disposait le roi et aidèrent celui-ci à s'emparer des îles voisines. Nommé chef de la flotte, Nicolas Zeno fit venir son frère Antoine, lequel, après une heureuse traversée, arriva à Frislande.

Après de nombreuses victoires locales, Nicolas partit, un certain mois de juin, avec trois navires, pour le Groënland, où il trouva un couvent de l'ordre des Prédicateurs et une église dédiée à saint Thomas, située au sommet d'un volcan. Près du monastère, il y avait une source d'eau bouillante qui permettait, grâce à des tuyauteries souterraines, de chauffer l'église, le couvent et, en outre, de petits jardins qui produisaient, malgré la température polaire, des fleurs, des fruits et des légumes. En été, un important trafic commercial s'établissait entre le couvent et les îles de Norvège et de Drontheim. Les navires apportaient du bois de chauffage et de construction, des tissus et des animaux domestiques; ils emportaient des fourrures et, surtout, du poisson séché, toujours abondant en raison de la grande concentration de poissons qui se produisait à l'embouchure du courant d'eau chaude. Les bateaux de pêche étaient faits de peaux fraîches de poisson (de phoque, évidemment), cousues et montées sur une armature d'os.

La description de ce couvent qui n'aurait pu être inventée que bien difficilement par un Vénitien du XVIe siècle, concorde en bien des points avec le récit que fit, au XIVe siècle, Ivar Bardsen, alors vicaire de l'évêché groënlandais de Gardar : « A l'entrée (du Ketilsfjord, à l'ouest de l'île), il y a une grande baie dans laquelle débouchent plusieurs rivières, et près de la baie s'élève une église sous l'invocation de la Très-Sainte-Croix d'Auroos. Toutes les terres qui se trouvent aux environs du fjord... jusqu'à Petersvig, appartiennent à cette église. Un grand territoire inhabité s'y étend, dans lequel se trouve un lac de 11 km de large, fort riche en poissons, qui appartient à l'église de Petersvig, comme toutes les terres des alentours. Non loin de l'église, il y a un grand couvent de chanoines dédié à saint Olaf et à saint Augustin. Après Ketilsfjord vient Rafnsfjord, à l'intérieur duquel se dresse un couvent de Bénédictins... Dans ledit fjord, il y a de nombreux îlots disséminés dans lesquels surgissent de nombreuses sources d'eaux thermales qui font qu'en hiver la température s'élève

beaucoup... et qui servent, non seulement pour les bains, mais encore comme remède contre diverses maladies ».

Nicolas Zeno ne s'habitua pas au climat du Groënland. Il tomba malade et, peu après son retour à Frislande, mourut. Son frère Antoine hérita de ses charges et de ses richesses, sans que Zichmi lui permît de retourner à Venise car il en avait besoin pour une expédition vers des terres inconnues d'Occident.

Vingt-cinq ans auparavant, en effet, quatre barques de pêches frislandaises avaient été jetées sur une île, nommée Estotiland — « Terre antérieure à l'Orient » — qui devait être à 5 000 km à l'Ouest de Frislande. L'équipage de l'une des barques, composé de six pêcheurs, fut fait prisonnier par les indigènes. Par l'intermédiaire d'un interprète qui était arrivé dans l'île à la suite d'un naufrage et qui parlait latin, le souverain de l'endroit offrit aux Scandinaves d'entrer à son service, ce que ceux-ci acceptèrent. L'île, plus petite que la Frislande, était fertile et riche. Ses habitants étaient intelligents. Ils connaissaient certaines industries et cultivaient des céréales. Ils possédaient une langue et une écriture propres. Ils avaient eu, en des temps lointains, des contacts avec des Européens car il y avait dans la bibliothèque du souverain des livres latins que personne ne pouvait plus comprendre. Ils maintenaient encore des contacts commerciaux avec le Groënland d'où ils importaient des fourrures et du poisson séché. Estotiland était Terreneuve, comme on l'a dit. Dans ce cas, la description dépasse extraordinairement la réalité, ce qui, d'ailleurs, n'est pas inconcevable.

Les Frislandais furent envoyés, avec douze navires, vers le sud, à un pays appelé Drogéo, extrêmement riche en or. Mais, au retour, ils tombèrent aux mains d'anthropophages et un seul des Européens eut la vie sauve parce qu'il avait appris aux indigènes l'art de pêcher au filet. Il vécut treize ans au milieu de sauvages nus qui ne connaissaient pas l'usage des métaux et n'étaient pourvus que de lances et d'arcs. Cependant, plus au sud-ouest, il y avait des peuples d'un certain niveau de culture qui vivaient dans des villes, avaient des temples dans lesquels ils réalisaient des sacrifices humains et savaient travailler l'or et l'argent.

Le pauvre pêcheur parvint finalement à s'enfuir et à regagner Drogéo où il s'installa comme interprète des navires qui venaient d'Estotiland. Il fit ainsi une grande fortune, se fit construire une

embarcation et retourna en Frislande, où il raconta ses aventures à Zichmi.

Sur la base de ce récit, et bien que son auteur fut mort trois jours avant le départ, Zichmi leva l'ancre, avec Antoine Zeno, à la recherche des terres occidentales. Après une violente tempête qui dura trois jours et coula la majeure partie des navires, l'escadre atteignit une terre pourvue d'un bon port. C'était l'île d'Icarie, dont les habitants ne laissèrent pas débarquer les nouveaux venus. Zichmi reprit alors la mer et, après une navigation de six jours vers l'ouest et quatre vers le sud-ouest, il découvrit une terre que dominait un volcan. Il y avait de nombreuses forêts et des poissons et des oiseaux marins en abondance : on trouvait des œufs partout. Les habitants, qui s'étaient réfugiés dans des grottes à l'arrivée des étrangers, étaient petits et peureux. Zichmi baptisa du nom de Trin le port le plus sûr de la région et décida d'y construire une ville.

A force de supplications, Antoine Zeno obtint finalement que le souverain lui permit de rentrer dans son pays, où il arriva en 1405. Mais il mourut cette même année-là.

12. Irlandais et Vikings en Amérique du Nord

De tout ce que nous venons d'exposer se dégage une certitude : on connaissait l'existence de l'Amérique bien avant Colomb. Les cartes que nous avons reproduites ne laissent aucun doute sur ce point. Celle de la planche VII (*a*) prouve que l'on avait exploré, en Amérique du Nord, un énorme territoire qui allait de la Baie de l'Hudson à la Géorgie, sur une profondeur moyenne de 1 000 km. Le contour de la côte depuis l'estuaire du Saint-Laurent jusqu'au sud est fort précis. Celui de la région de l'Hudson l'est beaucoup moins. L'Atlas de Bianco montre, non seulement que persistait, au XVe siècle, le souvenir des terres situées au-delà de l'Atlantique Nord, mais encore que des pêcheurs appartenant à un peuple nordique, ou de tradition nordique, continuaient à fréquenter les eaux de Terreneuve d'où ils ramenaient du *Stock-*

fisch, de la morue séchée. Ce qui est d'ailleurs confirmé par des récits de voyage de navigateurs normands. Enfin, la carte de Martin Waldseemüller (cf. p. 17) établit que l'on connaissait en Europe, avant les explorations post-colombiennes des Portugais et même avant l'arrivée de Balboa sur le Pacifique, le contour du continent sud-américain, avec une précision qui implique une étude systématique de ses côtes par de véritables géographes.

Les récits des sagas islandaises et, à des degrés divers de vraisemblance, ceux qui rapportent des voyages non confirmés, y compris celui des frères Zeno, nous fournissent des explications satisfaisantes quant aux sources dont provenait la connaissance de l'Amérique du Nord. Il est hors de doute que des Vikings islandais arrivèrent à une région qui fait partie, aujourd'hui, du Canada et des États-Unis et il est hautement probable qu'ils y établirent des colonies stables. Les sagas mentionnent, par ailleurs, l'existence, au sud du Vinland, d'un territoire colonisé par des Irlandais — la « Terre des Hommes Blancs » — : la carte de la planche VII (*a*) prouve que les Vikings connaissaient la région.

Aucun texte, cependant, ne se réfère à l'Amérique du Sud. Tout au plus pourrait-on identifier avec le Mexique le Drogéo de Nicolas Zeno. Manifestement, les relations que maintenaient avec l'Europe, au Moyen Age, les marins d'un haut niveau culturel — voire même scientifique — constituaient un secret bien gardé. Nous ne savons pas, pour le moment, qui étaient ces hommes. Mais nous pouvons tout de même supposer qu'il s'agissait de Blancs d'origine européenne. Il est inconcevable, en effet, qu'à cette époque, des données cartographiques si précises aient pu arriver en Lorraine si elles provenaient d'individus d'une autre race.

II. LES INDIENS BLANCS

1. Les Colonies perdues

Les données historiques que nous avons présentées au chapitre antérieur ne laissent pas subsister un grand doute en ce qui concerne la présence en Amérique du Nord, du Xe au XIVe siècles, de colonies d'origine européenne. Il est d'ailleurs absolument indiscutable qu'il existait au Groënland, à la même époque, de prospères établissements islandais dont la nombreuse population disparut brusquement comme conséquence du changement de climat que subit l'île au début du XVe siècle. Plusieurs expéditions envoyées par les rois du Danemark, entre le XVe et le XVIIIe siècles, ou bien n'arrivèrent pas à destination, comme celle du Polonais Jean de Kolno (1476), ou bien ne trouvèrent que des ruines, des tombes à inscriptions runiques et quelques rares objets d'usage courant. Sur le continent américain, également, on a trouvé des ruines, des inscriptions et des ustensiles d'origine européenne mais aucun ensemble humain qu'il soit possible d'identifier comme scandinave, irlandais ou gallois.

Cependant, même en laissant de côté le Vinland et autres régions du continent, les colonies du Groënland avaient une population importante qui ne rentra pas en Europe et qui ne put pas disparaître purement et simplement. Les Esquimaux n'étaient pas assez puissants pour les détruire, surtout si l'on tient compte des solides constructions de pierre dont elles disposaient. On ne

peut guère concevoir, par ailleurs, qu'une épidémie — et moins encore le climat froid — ait pu en tuer tous les membres. Il est donc fort probable que les Groënlandais, déjà coupés de l'Europe, ne soient repliés, lors de l'avance des glaces, sur les colonies du bon Viland qui se trouvaient alors complètement isolées au milieu des populations amérindiennes. Dans ces conditions, il était presque impossible qu'elles conservassent intact leur héritage européen. Mais on ne peut guère admettre qu'elles se soient évaporées sans laisser de traces anthropologiques, quel qu'ait été leur sort; qu'elles se soient adaptées à une existence semi-sauvage en imitant, sous la pression des conditions de vie communes, les coutumes des indigènes ou qu'elles se soient métissées avec ces derniers. Ceci vaut, bien entendu, pour les descendants d'autres colonisateurs blancs éventuellement établis en terre américaine.

Nous allons voir que l'anthropologie permet, en effet, de détecter la présence d'un élément blanc parmi ceux qui formèrent les tribus amérindiennes.

2. Les Indiens blancs et blonds : témoignages

Dès les premiers temps de la Découverte et jusqu'à nos jours — car le territoire américain n'a pas encore été totalement exploré — conquistadores, « voyageurs », comme on disait alors, et savants ont rencontré, non sans surprise, dans les tribus amérindiennes des individus qui, par une ou plusieurs de leurs caractéristiques anthropologiques essentielles, voire même de tout point de vue, ressemblaient à des Européens nordiques. Dans certains cas, on pouvait soupçonner l'influence du métissage avec des Blancs post-colombiens. Mais, dans d'autres, tout phénomène de ce genre était exclu car il s'agissait de tribus jusqu'alors totalement éloignées de tout contact avec les nouveaux colonisateurs. Nous allons mentionner, en allant du nord au sud, les principales données dont nous disposons dans ce domaine et, pour des raisons qui apparaîtront clairement au chapitre III, nous y ajouterons quelques indications de même nature relatives à l'Océanie.

Nous nous limiterons, sur ce point, à suivre les travaux de MM. Jean Poirier ([5]) et Thor Heyerdahl ([6]).

Les premiers témoignages qu'il convient de citer se réfèrent à l'actuel Labrador, c'est-à-dire à une région située au nord du Vinland proprement dit et du Markland et face au Helluland (Terreneuve). Ils concernent les « Esquimaux blancs ». Louis Jolliet, qui explora la région au XVIe siècle, écrit : « On trouve le long des côtes du Labrador des Esquimaux qui sont en grand nombre... Ils sont d'une taille haute, ont le visage et le corps blancs, et les cheveux frisés. Chacun a plusieurs femmes, fort blanches et bien faites : leurs cheveux traînent jusqu'à terre. Elles sont fort adroites à la couture. Comme les hommes elles se couvrent de peau de loup-marin et ont pour toutes sortes de choses beaucoup d'industrie » ([7]). Brouage, gendre et lieutenant de Courtemanche, commandeur de la côte Nord, se heurta, à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIIe, à ces « Esquimaux » d'un type si particulier. Il les décrit comme des hommes blancs et barbus ([7]).

Samuel de Champlain, le grand explorateur français du Canada, fait allusion à des Indiens blancs établis, au début du XVIIe siècle, à l'ouest des Grands Lacs : « Les sauvages avec lesquels nous avons accès... nous ont dit plusieurs fois que quelques prisonniers de cent lieues leur ont rapporté y avoir des peuples semblables à nous en leur blancheur, et autres choses, ayant par eux vu de la chevelure de ces peuples, qui est fort blonde, et qu'ils estiment beaucoup pour ce qu'ils disent être comme nous. Je ne puis que penser là-dessus, sinon que ce fussent gens plus civilisés qu'eux et qu'ils disent nous ressembler ».

Il est plus étrange, à première vue, que l'on ait rencontré des « Indiens blancs » sur la côte pacifique du Canada. Un déplacement de Vinlandais par voie terrestre, sur plus de 4 000 km, est difficilement concevable. Mais il nous faut nous rappeler qu'à l'époque de la colonisation scandinave le climat septentrional était beaucoup moins froid qu'aujourd'hui et que, par conséquent, la route transocéanique du Nord devait être ouverte plusieurs mois par an. L'incroyable ressemblance que l'on note entre les grands canots de guerre des indigènes du Nord-Ouest et les navires vikings vient renforcer l'hypothèse de voyages par mer du Groënland ou du Vinland au Pacifique.

Le capitaine Cook, le premier Européen post-colombien qui prit contact avec les tribus nootkas, sur la côte océanienne de l'île

de Vancouver, dit de ces indigènes (9) : « La blancheur de la peau semble presque égale à celle des Européens et rappelle plutôt la tonalité pâle qui distingue ceux de nos nations méridionales. Leurs enfants, dont la peau n'a jamais été couverte de peinture, sont aussi égaux aux nôtres quant à la blancheur ». Cook ajoute plus loin, au sujet des tribus du détroit du Prince Guillaume, en Alaska, que « la complexion de certaines femmes et des enfants est blanche, sans aucun mélange de rouge ».

Le témoignage de Cook est confirmé par le récit de voyage du capitaine Dixon, qui écrit quelques années plus tard : « Quant à leur complexion, il n'est pas facile de déterminer quelle couleur ils ont; mais à en juger d'après le petit nombre d'individus que j'ai vu tolérablement propres, ces Indiens sont à peine plus obscurs que les Européens en général » (10). Vancouver, parlant des indigènes du canal de Burke, dans la même région, est plus précis encore (11) : « Par la noblesse de leur port et la régularité de leurs traits, ils ressemblent à des Européens nordiques ». Et il ajoute que, si ce n'était à cause de l'huile et de la peinture, « il y a de bonnes raisons de penser que leur couleur aurait été fort peu différente de celle des agriculteurs européens qui sont constamment exposés au mauvais temps et aux changements de climat ».

Plus tard, Scouler en arrive aux mêmes conclusions en ce qui concerne les tribus haidas des Iles de la Reine Charlotte (12) : « Leur complexion, lorsqu'ils sont lavés et sans peinture, est aussi blanche que celle du peuple de l'Europe méridionale ». Et Niblack, parlant des indigènes de la même région, dit (13) : « Quant à la complexion, les deux sexes sont étrangement de couleur claire. Cela n'est dû d'aucune manière au métissage avec des blancs... Les Haidas sont d'une peau notablement plus claire que les autres, mais même la tonalité obscure est purement apparente et l'exposition au soleil la renforce toujours ». D'autres voyageurs — La Pérouse, Maurrel, Merares, Marchand, etc., confirment les témoignages que nous venons de rapporter et définissent les indigènes de la côte Nord-Ouest comme de pure race blanche.

Le tableau ne varie pas si nous considérons les tribus indiennes du Centre et du Sud des actuels États-Unis. Nous avons déjà mentionné, au chapitre antérieur, les Mandans du Missouri, longuement étudiés, aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, par des voyageurs (Kurz, Wied, Catlin, Hennig, La Vérendrye, etc.) qui notèrent chez eux l'existence d'une forte minorité d'indivi-

dus à cheveux blonds, roux et châtains et aux yeux bleus et gris. Mais ce n'est pas un cas unique, loin de là. Les Kiervas, les Kaskaia et, surtout, les Lee-Panis du Haut-Missouri apparaissaient encore au siècle dernier, comme blancs à cheveux blonds et aux yeux bleus. Verrill (14) cite les témoignages concordants de Dampire, de Ringrose, d'Esquemeling et de nombreux autres voyageurs.

Ni les conquistadores ni, logiquement, les explorateurs qui les suivirent ne trouvèrent des types europoïdes parmi les Indiens du Mexique. Mais les traditions locales expliquent cette lacune d'une manière satisfaisante : « A la date de Chicunahui Tochli, dit le prince Ixtilxochitl que nous citons d'après Goupil (15), on trouva dans la montagne un jeune enfant blanc, aux beaux cheveux blonds. On l'amena au palais. Topilzin (le dernier roi toltèque « à la longue barbe mi-grise, mi-rousse », selon le chroniqueur P. Diego Durán. N. de l'A.) estima que cette trouvaille était de mauvais augure, bien que lui-même fut blanc et barbu, et il donna l'ordre de ramener l'enfant à l'endroit où on l'avait trouvé. Mais, immédiatement, la tête de celui-ci tomba en putréfaction et répandit une odeur insupportable, à cause de laquelle une peste se déchaîna et décima la population ». Goupil ajoute que, depuis lors, on promulgua une loi spéciale qui resta en vigueur jusqu'à l'arrivée des Espagnols, conformément à laquelle on sacrifiait tout enfant blond à l'âge de cinq ans.

Si nous n'avons, quant à la population de l'Amérique Centrale, que des indications, formelles mais imprécises, sur les « Indiens blancs » de l'Isthme de Darien, les données abondent dès que nous abordons l'Amérique du Sud et, en premier lieu, les Guyanes. Coudreau (16) dit des Waiswais : « C'est la race indienne la plus belle que j'aie jamais vue. Les types blond-orange aux yeux bleus ne sont pas rares chez eux... La couleur de leur peau est d'un jaune clair et n'a rien du rouge-brun des autres tribus ». L'ethnographe néerlandais De Groeje, cité par Poirier (5), parle d'« yeux vert-gris, avec du brun (ou bleu) ». Dans un mémoire inédit, également cité par Poirier, l'ingénieur-géographe J. Hurault écrit : « Certains prétendent que ces Indiens blancs aux yeux bleus n'ont jamais existé... Nous pouvons apporter un peu de précision... Au cours d'une mission, en 1935, nous avons rencontré dans la tribu des Émerillons, sur le Haut Tampoc (Araoua), une femme presque blanche, ayant les yeux bleus et les cheveux

noirs. (On) nous indiqua avoir recueilli cette Indienne vers l'embouchure de la rivière Ouaqui, alors qu'elle fuyait une tribu Roucouyenne... Les observations que nous avons pu faire sur les femmes rencontrées nous permettent d'affirmer qu'elles appartiennent bien à une race particulière... Elles ont la peau blanche presque laiteuse. Les yeux sont bleus. Les cheveux, raides et noirs ». Toujours quant à la Guyane, Crevaux mentionne que, sur le Haut Maroni, une tribu sauvage, les Bonis, poursuivie par les Hollandais et les Français, rencontra une troupe d'hommes qui ramassaient des œufs d'iguane. Ils étaient de haute taille et avaient le teint pâle et les cheveux et la barbe blonds. Ils ressemblaient en tout, sauf quant aux vêtements, aux Hollandais. Divers auteurs, dit Poirier, notèrent les yeux clairs de Wayacules et de Triometesems, également dans les Guyanes.

Nous ne manquons pas de renseignements du même ordre au sujet des Puinaves, des Bacairis, des Bororos et des Nahucas, de Colombie, des Arawaks, des Botocudos et des Nambicuaras, de l'Amazonie, et d'une tribu de la rivière Envira, au Brésil également, que Stegelmann ([18]) découvrit en 1903 et dont les membres avaient des cheveux roux clair.

Les Arawaks méritent une place à part dans cette énumération, car c'est à eux que se réfère une lettre envoyée en 1502 ou 1504 à Isabelle la Catholique et à Ferdinand d'Aragon par Angelo Trevisano qui mentionne leur peau claire et leurs longues barbes. Ces Indiens blancs existent encore dans l'Amazonie : ce sont les Waikas de l'île de Maraca, sur la rivière Velho Veneno, blancs au front haut, aux grands yeux et aux cheveux châtain clair, longs et suaves. C'est ainsi que les vit, en 1959, Marcel Homet ([19]) dont le témoignage est digne de foi, au contraire de ses théories. Nous ne connaissons, malheureusement, aucune étude sérieuse à leur sujet.

Le colonel Fawcett, qui ne devait pas revenir de sa dernière expédition à la recherche des « villes perdues » de la Sierra de Purima, sur le Haut Xingu, avait aussi rencontré, en 1925, des « Indiens blancs » roux aux yeux bleus et affirme formellement dans ses notes de voyage : « ce ne sont pas des albinos » ([20]). Il transcrit en outre le récit du directeur français de la plantation d'hévéas de Santa Rosa, sur la rivière Abuna, affluent du Madeira : en 1906, « il y avait des Indiens blancs aux environs de la rivière Acre. Mon frère la remontait en canot. Un jour, on lui assura

qu'il y avait des Indiens blancs dans le voisinage. Il ne le crut pas et rit de ces histoires, mais il descendit tout de même à terre et remarqua des traces indiscutables de la présence d'Indiens. Le second fait certain, c'est que lui et ses hommes furent attaqués par des sauvages grands, bien conformés et fort beaux, à la peau parfaitement blanche, aux cheveux roux et aux yeux bleus. Ils se battaient comme des démons. Bien des gens croient qu'il n'existe pas d'Indiens blancs et, quand on leur en montre, soutiennent qu'il s'agit de métis d'Espagnols et d'Indiens. Il faut ne pas les avoir vu pour parler ainsi : celui qui les a vu a une opinion toute différente ».

Plus au nord, au Vénézuéla, on signale la présence d'un groupe de Motilones blancs dont les cheveux ont la couleur du lin ou de la paille, caractéristique des peuples scandinaves. Plusieurs auteurs, parmi eux Thor Heyerdahl ([6]), mentionnent l'étude que leur aurait consacrée, en 1926, un certain Harris. Malheureusement, nous n'avons pas pu la consulter.

En ce qui concerne le Pérou, les témoignages abondent, à commencer par celui de Pizarre ([21]) qui note que les membres de l'aristocratie incaïque avaient la peau plus blanche que celle des Espagnols et des cheveux de la couleur du blé mur. Pizarre ajoute que les indigènes considéraient les individus blancs et blonds comme les « fils des dieux du Ciel ». Les anciens documents compilés par Izaguirre ([22]) mentionnent à plusieurs reprises « ces infidèles blancs et blonds », « blancs et blonds à notre manière ».

En continuant vers le sud, nous trouvons la référence de Frezier ([23]) à des Indiens blancs et blonds, confirmée par José Toribio Molina ([24]) qui, citant le *Compendio de historia civil* de Molina, fait allusion à un groupe d'indigènes de la province de Boroa « blancs et blonds sans être mélangés » et, selon Rosales dans *Conquista espiritual de Chile*, aux Chonos qui « étaient complètement blancs et blonds (en raison du) climat froid de la terre et (de) la proximité du pôle ». Jusqu'en Terre de Feu Skottenberg ([25]) put remarquer les cheveux châtains des Alacaloufes en contraste avec le poil noir des autres Indiens de la région et les yeux bleu foncé des enfants.

3. Les Polynésiens blonds : témoignages

Le phénomène que nous venons de signaler au sujet de l'Amérique se répète, avec une fréquence bien plus grande, dans les îles du Pacifique. Le sujet sort du cadre de notre étude, bien qu'il lui soit étroitement lié. Nous nous bornerons donc à quelques citations relatives aux découvertes et aux voyages du XVIIe et du XVIIIe siècles. Les témoignages postérieurs, sauf quelques rares exceptions, sont suspects en raison de la promiscuité sexuelle qui règne dans la société polynésienne.

Au cours des premières années du XVIIe siècle, Alvaro Mendaña de Neira découvrit les Marquises et son pilote, Pedro Fernández de Quiros [26], décrit les indigènes comme « presque blancs, d'aimable taille, grands, forts et musclés... les cheveux, comme des femmes, fort longs et flottants... il y en avait beaucoup de blonds ». Antonio de Murga [27], au sujet du même voyage, parle de plus de « quatre cents Indiens (des îles Salomon), blancs et d'aimable disposition... (qui avaient) de fort beaux cheveux flottants, dans de nombreux cas blonds ». Les rencontres de ce genre se multiplièrent tout au long de la traversée. Limitons-nous à mentionner un épisode survenu à Taumaco (île Duff) : « Puis arriva un autre Indien qui regarda avec grand'peur les nôtres qui ne le regardaient pas avec moins d'attention, car il était d'une couleur si blanche et ses cheveux et sa barbe étaient si roux qu'ils l'appelaient pour cela le Flamand ».

En 1615, les Hollandais Schouten et Le Maire [28] découvrirent les Touamotous et signalèrent la présence d'indigènes « totalement blancs » à longs cheveux jaunes. Leur compatriote Carl Frederick Behrens [29], compagnon de Rogeveen, dit des habitants de l'île de Pâques : « Ces insulaires sont en général bruns comme les Espagnols; il y en a cependant d'assez noirs et d'autres sont complètement blancs ».

Wallis, La Pérouse, Felipe González, Crozet, Audia y Varela, Bonacorsi, Gayangos, Cook, Forster fils, Parkinson et bien d'autres encore mentionnent tous des Polynésiens blancs et blonds. Bougainville [30] précise que « le peuple de Tahiti est composé de deux races d'hommes très différentes, qui, cependant,

ont la même langue, les mêmes mœurs et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille : il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus... Rien ne distingue leurs trains de ceux des Européens et, s'ils étaient vêtus..., ils seraient aussi blancs que nous. En général, leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus et durs comme du crin; sa couleur et ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres ». Les mots « en général » indiquent évidemment l'existence des individus à cheveux clairs que les autres voyageurs rencontrèrent à Tahiti comme dans presque toutes les îles de Polynésie.

4. Les « Indiens blancs » : les Antis

Nous devons au naturaliste français Alcide d'Orbigny (31), qui passa trente ans de sa vie, au début du XIXe siècle, en Amérique du Sud, une fort intéressante étude sur les « Indiens blancs » du Béni bolivien. Il ne s'agit pas, malheureusement, d'un travail scientifique d'anthropologie — ni l'époque ni la spécialité de l'auteur ne le permettaient — mais d'un ensemble d'observations faites par un savant dans un milieu qu'il connaissait sous tous ses aspects. D'où son importance.

Les cinq tribus antisiennes comptaient, à l'époque de d'Orbigny, 14 557 individus, dont 2 000 sauvages. Elles habitaient sur les derniers contreforts des Andes, dans une forêt tropicale chaude et humide. La plus intéressante pour nous, celle des Yuracarés, comprenait 1 337 individus : 337 soumis et 1 000 sauvages.

La couleur des Antis était beaucoup plus claire que celle des Quitchouas et des Aymaras du Haut-Plateau. Les Maropas et les Apolistes avaient la peau légèrement bistre, avec peu de jaune. Les Yuracarés, les Mocetènes et les Tacanas étaient presque complètement blancs. Leur taille moyenne variait entre 1,66 m chez les Yuracarés — certains atteignaient 1,76 m — et 1,64 m chez les Apolistes, appréciablement supérieure à celle

des autres Indiens de la région. Leur conformation n'était pas disproportionnée, comme celle des hommes du Haut-Plateau qui ont un tronc énorme et des jambes courtes. Bien au contraire, ils avaient « de belles formes, des proportions masculines et gracieuses à la fois; leur corps est robuste, assez élevé, semblable à celui des Européens. Les mieux formés de tous sont les Yuracarés : les autres nations sont en général plus massives ».

« Les Yuracarés, dit d'Orbigny, ont des formes fort belles, l'aspect vigoureux, les épaules larges, la poitrine bombée, le corps assez svelte et de bonne musculature. Tout, chez eux annonce la force et l'agilité. Ils sont droits et bien plantés. Leur air orgueilleux et arrogant est parfaitement d'accord avec leur caractère et avec la haute idée qu'ils se font d'eux-mêmes. Les femmes sont aussi fort bien constituées, plus fortes et plus robustes, en proportion, que les hommes; leurs membres sont replets et musclés, sans que leurs formes cessent d'être gracieuses ».

« Leur visage (celui des Yuracarés) est presque ovale, leurs pommettes sont peu saillantes, leur front est étroit, légèrement bombé, leur nez est assez long, généralement aquilin, ni camus ni très large à la base, leurs fosses nasales sont peu ouvertes; leurs yeux noirs, très petits et horizontaux; leurs oreilles petites, leurs sourcils étroits et arqués, quand ils ne se les enlèvent pas; leur barbe raide, peu fournie, pousse tard et seulement sur le menton et sur la lèvre supérieure; ils se l'arrachent. Leurs cheveux sont noirs, raides et longs. Leur physionomie est fine, pleine de vivacité, d'orgueil, et il ne lui manque pas une certaine expression joyeuse... Les femmes... on peut les considérer comme jolies ».

Les Yuracarés vivaient exclusivement de la chasse et de quelques cultures dont se chargeaient les femmes. Il est fort probable qu'autrefois la guerre ait constitué leur principale activité. Leur nom paraît d'ailleurs l'indiquer : il vient du quitchoua *yurak*, blanc, et *kari* (ou, plus exactement, *k'kari*) que d'Orbigny traduit par homme mais qui, en réalité, veut dire guerrier. Nettement métis, avec prédominance de l'élément blanc, ils étaient adaptés à la vie libre de la forêt. Un détail, que mentionne d'Orbigny, attire puissamment l'attention. Cette tribu, dont l'activité artisanale était fort pauvre, connaissait l'imprimerie, totalement ignorée des autres peuples amérindiens, y compris leurs voisins quitchouas. Ils utilisaient, en effet, pour colorier leurs tuniques,

d'écorce, des planches de bois taillé : le même procédé que l'on employait au Moyen Age européen, avant l'invention de Gutemberg.

5. Les « Indiens blancs » : les Guayakis

Race en voie d'extinction, les Guayakis habitent la forêt vierge subtropicale de l'Ouest paraguayen. Il en reste, selon les estimations, de 300 à 500 qui vivent en petits groupes, entièrement nus, du produit de la chasse, de fruits sylvestres et de miel sauvage. Leur niveau culturel, néolithique, est fort bas et il semble qu'ils pratiquent un certain cannibalisme rituel. Le territoire qu'ils occupent, ou plutôt qu'ils parcourent sans cesse car ils sont nomades, est insoumis et, sur ses frontières mal délimitées, de sanglantes escarmouches sont fréquentes.

Les Guayakis ont attiré l'attention des ethnologues et d'importantes études ([32]) ont été consacrées à leur mode de vie et au dialecte qu'ils parlent, proche du guarani. Il n'en a pas été de même en ce qui concerne leurs caractères somatiques, sauf quelques rares mensurations portant sur un nombre insuffisant de sujets. Les ethnologues en question ne purent cependant pas laisser de mentionner certains aspects physiques, étrangers à toutes les races amérindiennes, en particulier la couleur blanche de la peau de la plupart d'entre eux. Des cinq groupes connus, quatre sont composés de Guayakis Blancs et un, de Guayakis Bruns. Il y a de bonnes raisons de penser que ces derniers proviennent du métissage de Guayakis Blancs avec un groupe d'Indiens matacos qui, évadés de la réserve argentine de Santa Ana, se réfugièrent, à la fin du siècle dernier, en territoire guayaki.

Les caractères différentiels des Guayakis Blancs nous firent considérer la possibilité qu'il s'agît de descendants d'Aryens d'origine européenne. Afin de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse de travail, l'Institut de Science de l'Homme de Buenos Ayres, envoya à notre demande, en janvier 1970, une mission (*)

---

* Composée de M. le Professeur Pedro E. Rivero et de MM. Eduardo Codina et Xavier de Mahieu.

exclusivement chargée de la vérifier. La plupart des ethnologues avaient pu, antérieurement, travailler avec une certaine facilité : en 1959, en effet, le gouvernement paraguayen avait réussi à fixer, au camp d'Arroyo Moroti, près du bourg de San Juan Nepomuceno, un groupe de Guayakis Blancs et un de Guayakis Bruns; en tout, une soixantaine d'adultes. La mortalité élevée, due au changement d'alimentation — manioc et maïs — et au contact avec la population locale, et aussi le désir d'utiliser le camp comme centre d'attraction pour les groupes sauvages, firent récemment transférer les survivants plus au nord, dans la région de San Joaquin, à 9 km à l'intérieur de la zone insoumise. Malgré les conseils des autorités paraguayennes — et grâce à leur appui — la Mission parvint à atteindre le nouveau camp de Cerro Moroti et à y réaliser l'étude prévue. Non sans difficultés, d'ailleurs, ni sans dangers.

Précisons que l'étude en question a pu être effectuée dans d'excellentes conditions scientifiques. La population du camp, qui partage son temps entre le village et la forêt, a recouvré la santé, bien que le manioc et le maïs qui constituent encore la base de son alimentation provoquent, chez ses membres, un gonflement intestinal permanent. Elle s'est enrichie d'éléments provenant des groupes insoumis de la région. Par ailleurs, tous les sujets étudiés étaient des Guayakis purs. Même ceux qui venaient d'Arroyo Moroti étaient sortis adultes de la forêt. A l'état sauvage, les Guayakis vivaient et vivent dans un complet isolement, sans aucun contact, sauf conflits sporadiques, avec la population paraguayenne. Aucun métissage avec des individus de race blanche n'a donc pu se produire.

La première constatation faite par la Mission est que Guayakis Blancs et Guayakis Bruns présentent les mêmes caractères somatiques, exception faite de la couleur de la peau et du faciès mongoloïde des seconds. Ce sont des invividus de petite taille : 1,57 m, en moyenne, chez les hommes (maximum, 1,61 m; minimum, 1,49 m) et 1,49 m chez les femmes (maximum, 1,56 m; minimum, 1,43 m). Les membres sont relativement courts et le tronc, extrêmement développé : 85 cm de tour de poitrine chez les hommes, ce qui équivaudrait à 97,5 cm chez un individu de 1,80 m. Notons, à titre de comparaison, que la moyenne de la race aryenne nordique est, pour les individus de cette dernière taille, de 93,5 cm. L'indice céphalométrique des Guayakis est,

en moyenne, de 81,4 chez les hommes (maximum, 86,7; minimum, 76,7) et de 82,8 chez les femmes (maximum, 86,1; minimum, 78,3). La race oscille donc entre la mésocéphalie des hommes et la sous-brachycéphalie des femmes. Elle se situe donc, de ce point de vue, entre les Aryens alpins (84,3 chez les hommes et 84,1 chez les femmes) et les Aryens nordiques (79,2 et 78,3, respectivement).

Les Guayakis mâles ont un appareil génital, d'une conformation semblable à celle des Aryens nordiques (pénis allongé, en particulier), beaucoup plus développé que celui des Amérindiens. Ils sont pourvus d'un abondant système pileux, sur les jambes et les bras et, surtout, sur le visage. Ils se rasent soigneusement, mais la Mission a eu la chance de pouvoir en photographier un, porteur d'une barbe splendide (*). Il ne s'agit pas d'un cas particulier : l'examen du visage des autres montra que tous étaient extrêmement poilus. Or les Indiens sont généralement imberbes et ceux qui font exception, la plupart du temps des vieillards, n'ont qu'une barbe clairsemée, et seulement sur le menton. Les femmes guayakies ont les jambes très velues, à la différence des Indiennes.

A ce système pileux, caractéristique des races aryennes, s'ajoute, chez les hommes, une forte tendance à la calvitie (**), phénomène qu'ignorent absolument les populations amérindiennes.

La peau des Guayakis Blancs ne se différencie nullement, quant à la couleur, de celle des Européens, et bien des femmes ont la complexion laiteuse des Nordiques. La couleur des cheveux va du noir au châtain clair, souvent avec des reflets roux. Celle des yeux, du noir au marron clair. Les individus âgés — mais il n'y en a guère — ont les cheveux et la barbe gris ou blancs, ce qui n'arrive pas chez les Indiens. D'une manière générale, les cheveux paraissent aussi fins que ceux des Européens et certains hommes les ont ondulés. L'analyse des échantillons prélevés par la Mission est en cours au moment où nous écrivons ces lignes, mais le Laboratoire d'Anatomie Pathologique de la Faculté de Médecine de l'Université de Buenos Ayres, qui a bien voulu s'en charger, nous a déjà transmis ses premiers résultats, et ils sont hautement significatifs : les cheveux

* Cf. pl. I (*d*).
** Cf. pl. I (c).

de cinq échantillons étudiés ont une section ovale, à l'européenne, et non pas ronde comme c'est le cas chez les Indiens.

Les traits du visage présentent une variété considérable, signes de dégénérescence à part. Certains hommes pourraient circuler dans n'importe quelle région de l'Europe sans attirer l'attention. D'autres ont l'aspect de Japonais de la couche ethnique supérieure, comme c'est aussi le cas de presque toutes les femmes. D'autres encore pourraient passer pour des Polynésiens. Enfin, certains vieillards ont une apparence d'Aïno. Ces ressemblances ne sont pas le fait du hasard. Japonais, Polynésiens et, à un moindre degré, Aïnos ont une origine commune : ils sont les produits de métissages entre blancs et mongoloïdes. Ajoutons que les Guayakis rient volontiers, ce que leurs muscles faciaux ne permettent pas aux Indiens de faire.

L'étude n'a donc laissé subsister aucun doute en ce qui concerne l'origine raciale des Guayakis. Ce sont des Blancs métissés de Guaranis. Le mélange est récent : le manque d'homogénéité en ce qui concerne les traits du visage et l'indice céphalométrique le prouvent.

Qui étaient les Blancs primitifs? L'analyse anthropologique nous apporte sur ce point des données précises. Les Guayakis possèdent, en effet, un biotype composé. En dessous de la ceinture, ce sont des longilignes; au dessus, des bréviligne respiratoires. Ils ont le thorax hypertrophié des Indiens quitchouas et aymaras du Haut-Plateau bolivien, mais nullement leurs fortes jambes. Il n'y a donc que deux possibilités : ou bien les Guayakis sont des montagnards bréviligne qui, dans la plaine, ont acquis des jambes fines; ou bien ce sont des longilignes qui, sur les hauteurs, ont vu se développer leur thorax. La première hypothèse est à écarter, car les Guayakis n'ont rien d'autre que leur tronc qui les rapproche des Indiens des Andes. Ils descendent donc de Blancs longilignes — comme les Nordiques — établis pendant longtemps sur le Haut-Plateau où la basse pression atmosphérique provoque une augmentation de la capacité thoracique. Ce qui renforce considérablement cette conclusion, c'est que le mot de Guayaki est quitchoua et signifie « blanchâtre de la plaine » (de *huailla*, plaine, et *k'kellu*, blanchâtre; le double *l* et l'*y* se prononcent de la même manière; l'*e* et l'*i* se confondent en une seule voyelle, en quitchoua). On n'aurait pu trouver un nom plus approprié pour des habitants blancs de la

montagne réfugiés dans la forêt, au pied de la Cordillère. Là, dans un milieu et sous un climat hostiles à toute civilisation, ces hommes dégénérèrent, puis, récemment, se métissèrent, poussés par un phénomène biologique que l'on note également chez les Waikas de l'Amazonie : l'insuffisance numérique des naissances féminines. Ces deux facteurs négatifs expliquent à la fois la petite taille et le bas niveau culturel des Guayakis.

La Mission de l'Institut de Science de l'Homme de Buenos-Ayres a donc pleinement confirmé notre hypothèse. Mieux encore, elle a rapporté une preuve difficilement réfutable de son exactitude. Un de ses membres, en effet, découvrit dans la cabane du chef paraguayen du camp une « tablette » de terre-cuite couverte de signes (*) qui lui rappelèrent quelque chose. Interrogé, le « maître de maison » raconta qu'il s'agissait d'un fragment de récipient déterré aux environs et sur lequel une femme guayaki du village avait tracé quelques-uns des signes traditionnels de la tribu. Or l'inscription que porte la « tablette » est indiscutablement runique. De ses dix signes, neuf sont des runes parfaitement dessinées, et il est fort simple de les transposer en caractères latins : NUIH.N LGEAM. L'autre, représenté par un point dans notre transcription, est douteux : rune déformée, rune invertie, ou encore *u* latin. Notons que l'avant-dernier signe, équivalent à « *ea* », appartient à l'alphabet qu'utilisaient les Vikings établis en Grande-Bretagne et non pas ceux de Scandinavie.

Une supercherie était-elle possible ? Nous ne le croyons pas. L'objectif de la Mission avait été maintenu dans le plus grand secret. Le chef du camp — un sous-officier en retraite qui, bien sûr, n'avait jamais entendu parler de l'écriture runique — n'attribuait aucune importance à la « tablette » qu'il n'avait ni offerte à la vente ni même montrée.

Par ailleurs, la « tablette de Cerro Moroti » n'est pas le seul objet guayaki connu de son espèce. M. Tomasini ([32]) rapporta, en 1965, du camp d'Arroyo Moroti la photo d'un instrument de musique (**) couvert de caractères runiques (***) qu'il ne sut pas reconnaître : il leur attribue une simple valeur symbolique. Un de ces caractères, particulièrement compliqué, est le chiffre 10.

* Cf. pl. II (c).
** Cf. pl. II (*b*).
*** Cf. pl. IX (*b*).

Ces Indiens blancs, dont le nom quitchoua signifie « Les blanchâtres de la plaine » et dont le biotype indique qu'il s'agit de métis dont les ancêtres de race blanche habitaient le Haut-Plateau, conservent encore, malgré leur dégénérescence, le souvenir précis d'un alphabet, et cet alphabet est scandinave. Nous avons donc là une preuve de l'origine nordique des Blancs pré-colombiens.

Un détail encore, qui abonde dans le même sens : les chefs guayakis portent, comme symbole de leur dignité, un bonnet de peau pointu qui, nous le verrons vient des Vikings.

6. Les momies d' « Indiens » blancs et blonds

Si aujourd'hui encore, après le long processus de métissage qu'a inévitablement produit un contact multiséculaire, nous trouvons des « Indiens Blancs » en Amérique du Sud, la logique suggère que l'on devrait trouver aussi des traces de leurs ancêtres, plus purs, dans les antiques sépultures. Malheureusement, bien avant que les archéologues et les anthropologues eussent commencé à réaliser des fouilles scientifiques, l'immense majorité des tombes pré-colombiennes avaient été violées par des chercheurs de trésors qui ne se souciaient pas le moins du monde des restes humains qu'elles contenaient. Dans les régions colonisées par les Espagnols et par les Portugais, on ne peut souvent pas garantir que tel ou tel squelette aux caractéristiques aryennes ne provienne pas, même lorsqu'on le trouve dans un cimetière indigène, d'un blanc ou d'un métis postérieur à la Conquête. On découvre parfois, cependant, dans des zones pratiquement inexplorées, des restes humains indéniablement europoïdes qui appartiennent à des tribus « autochtones ». Tel est le cas de quelques squelettes trouvés, en 1959, par Marcel Homet ([19]) dans des urnes funéraires de la Sierra do Machado, dans l'Amazonie.

Il en est tout autrement des centaines de momies découvertes, à partir de la fin du siècle dernier, dans des tombes pré-colombiennes du Pérou et, en particulier, de celles que l'on trouva, en

1925, dans des grottes de la péninsule de Paracas, à 18 km de Pisco. Ces momies ne sont nullement représentatives de toute la population de leur époque. Car s'il est vrai que quelques unes se sont conservées naturellement en raison du climat sec de la région ou parce qu'on les avait enfouies dans le sable, la plupart furent embaumées et appartenaient, par conséquent, à des membres de la couche dirigeante.

Les momies en question correspondent à deux types raciaux bien différenciés. Les unes sont indubitablement mongoloïdes : courte taille, visage camus, tête brachycéphale et cheveux noirs bleuâtres. Elles appartiennent à des individus semblables aux Indiens qui habitent encore la région. Les autres, au contraire, sont de haute taille. Leur visage est allongé; leur tête, dolicocéphale, leurs cheveux, clairs, avec des variations qui vont du châtain au blond « paille » en passant par toutes les nuances du roux, sans décoloration artificielle. Quiconque verrait, sans indication d'origine, la momie reproduite dans la planche I n'hésiterait pas à l'attribuer à une femme aryenne de race nordique. Il ne s'agit pas de simples apparences et les spécialistes se prononcent de la même manière. Certains pensèrent, au premier moment, que les dimensions du visage et du crâne pouvaient provenir d'une déformation artificielle, comme celle qu'effectivement les Indiens péruviens imposaient souvent aux enfants, et que la couleur des cheveux pouvait être la conséquence de l'action du temps. Il fallut renoncer à de telles hypothèses.

La tête dolicocéphale et le visage allongé caractérisent, en effet, des momies qui ne montrent aucun signe de déformation artificielle. Les cheveux, d'autre part, ne peuvent pas avoir été décolorés par le temps car un tel phénomène aurait également affecté les cheveux noirs bleuâtres des individus mongoloïdes, ce qui ne s'est pas produit. Par ailleurs, les cheveux des individus de race blanche ne se différencient pas seulement par la couleur mais aussi par la contexture : ils sont de 30 % plus fins et plus légers que ceux des Indiens, alors que le dessèchement ne produit qu'une réduction de 5 %, au plus, et ils ont une section ovale, différente comme nous l'avons vu plus haut, de la section ronde des cheveux noirs amérindiens.

La présence, dans le Pérou pré-colombien, de blancs de biotype nordique ne peut donc pas être mise en doute. Le problème consiste à savoir à quelle époque appartiennent les momies qui

le prouvent. Comme toujours lorsqu'il s'agit de chronologie préhispanique, les divergences d'opinion se chiffrent par siècles, voire par millénaires. Thor Heyerdahl ([16]) mentionne prudemment que la méthode du carbone 14 « suggère » que les momies de Paracas datent de l'an 500 avant J.-C., avec une marge d'erreur de deux-cents ans en plus ou en moins. Malheureusement, la méthode en question est en soi fort peu sûre, car elle se base sur l'hypothèse d'une intensité constante des radiations cosmiques à travers les temps, ce qui non seulement n'est pas scientifiquement confirmé, mais encore semble hautement douteux. D'autre part, nous ignorons comment fut réalisée la datation par le carbone 14 des momies péruviennes et il nous semble difficile que l'on ait brûlé dans chaque cas le kilo de matières organiques — c'est-à-dire de momie — indispensable, selon les partisans de la méthode, pour obtenir un résultat valable.

Deux possibilités, donc : ou bien la datation est aussi fantaisiste que tant d'autres effectuées sur des bases différentes, et les momies blondes peuvent alors appartenir à des descendants des Scandinaves et des Irlandais du Vinland et du Huitramanaland, ou à leurs prédécesseurs immédiats, de même origine ; ou bien le carbone 14 a raison, et il faudrait admettre une émigration nordique, très antérieure à celle que l'histoire signale, qui remonterait au XIIe siècle avant J.-C., quand les Hyperboréens envahirent l'Europe centrale et méridionale, attaquèrent sans succès l'Égypte sous le règne du pharaon Meneptah, de la IIIe dynastie, et se replièrent sur la Palestine où la Bible les mentionne sous le nom de Philistins. Les Hyperboréens venaient du Danemark et du sud de la Norvège d'où les avaient chassés des cataclismes naturels. C'étaient des marins exceptionnels et ils possédaient des navires de haute mer : il n'y aurait rien d'étonnant à ce que certains d'entre eux se fussent dirigés vers l'ouest.

En faveur de la première hypothèse joue le fait que nous connaissons, grâce à un témoignage digne de foi, l'existence d'une momie blonde appartenant à un individu qui vécut à une époque fort postérieure — que nous préciserons au chapitre III — au voyage de Leif Eiriksson. Le chroniqueur Juan Polo de Ondegardo sauva du pillage de Cuzco par les conquistadores, les momies des empereurs incas. L'une d'elle avait les cheveux si blonds qu'ils en paraissaient presque blancs. C'était celle du huitième souverain de la dynastie incaïque, Huirakocha, que la tradition nous

décrit comme blanc et barbu et dont la sœur — qui était aussi sa femme — avait été surnommée Mama Runtu — Mère Œuf — « parce qu'elle était d'une couleur plus blanche que ne le sont communément tous les Indiens », comme dit Garcilaso ([34]).

7. Les Blancs pré-colombiens et leurs descendants

Nous avons vu, dans ce chapitre, qu'aussi bien les chroniqueurs espagnols de la Conquête que d'innombrables voyageurs postérieurs, jusqu'au siècle dernier, signalèrent la présence, au sein de la population indigène des trois Amériques, de même que dans les îles polynésiennes, d'individus dont les traits anthropologiques correspondaient à la grande race blanche et, souvent, à la race nordique. A ces témoignages clairs et précis s'ajoutent, comme preuve matérielle de la présence sur le Nouveau Continent d'habitants blancs pré-colombiens, le fait qu'il existe encore des tribus d'« Indiens blancs » au Vénézuéla, en Amazonie et au Paraguay, c'est-à-dire dans toute la zone couverte de forêts, jusqu'à il y a peu — et, quand à l'Amazonie, en partie jusqu'à nos jours — inexplorée qui s'étend à l'est de la Cordillère des Andes.

Des Antis du Béni, il ne reste que quelques individus métissés, mais Alcide d'Orbigny put les étudier au début du siècle dernier. Les Motilones du Vénézuéla furent l'objet de recherches sérieuses au début du nôtre. Les données que nous possédons au sujet des Waikas de l'Amazonie sont moins dignes de foi. Mais les Guayakis du Paraguay ne permettent aucun doute quant à leur filiation ethnique et ils suffiraient comme preuve vivante du fait que les « Indiens blancs » ne sont pas le produit de reportages fantaisistes ni de rêveries folkloriques.

Leur présence en Amérique ne peut, d'autre part, surprendre que ceux qui ignorent l'existence des centaines de momies péruviennes, indéniablement pré-incaïques bien que leur datation soit discutée, qui présentent les caractéristiques propres à la race nordique. Il y avait donc, dans l'Amérique du Sud pré-colombienne, au milieu de la population majoritaire, d'origine

mongole, des groupes de blancs qui, du point de vue anthropologique, avaient un type aryen nordique. Il est logique de supposer, comme hypothèse de travail, que c'est d'eux, ou de certains d'entre eux, que provinrent les données cartographiques mentionnées au chapitre antérieur.

III. LES AVENTURES AMÉRICAINES D'ULLMAN ET DE HEIMLAP

1. Le pays des ancêtres

La présence dans le Nouveau Monde, avant la Découverte, d'hommes blancs d'apparence nordique ne s'appuie pas que sur les témoignages historiques et les preuves anthropologiques que nous avons résumés dans les chapitres précédents. Les traditions des peuples civilisés des trois Amériques la mentionnent, en effet, également. Le mot de tradition ne doit pas nous induire en erreur. Les récits que des indigènes cultivés firent aux chroniqueurs espagnols immédiatement après la Conquête et les textes que rédigèrent alors, en castillan ou dans les langues locales, des Indiens hispanisés dans une certaine mesure ne se rapportaient pas à de simples légendes transmises oralement de génération en génération. Les peuples de l'Amérique Moyenne avaient, en effet, des livres d'histoire écrits en caractères idéographiques et ceux du Pérou, des *quipu*, jeux de ficelles nouées, qui constituaient pour les *amauta* qui les composaient et les interprétaient une base mnémonique fort sûre. L'extraordinaire coïncidence et le parfait enchaînement de traditions qui appartenaient à des peuples aussi différents et aussi éloignés les uns des autres — qu'ils aient eu ou non des contacts sporadiques — que les Nahuas et les Quitchouas exclut, par ailleurs, presque complètement la possibilité qu'il s'agisse de simples produits de l'imagination ou de mythes dépourvus de fondements réels.

Nous savons, en premier lieu, par les chroniqueurs et par les conquistadores eux-mêmes que les indigènes ne s'étonnèrent nullement de l'arrivée des Espagnols et qu'ils n'essayèrent même pas de leur offrir une résistance sérieuse. Cortés entra à Tenochtitlan (l'actuelle ville de Mexico) avec quatre cents hommes et Pizarre entreprit la conquête du Pérou avec 177 officiers et soldats. Partout, les nouveaux venus, blancs et barbus, furent considérés comme des « Fils du Soleil » et on leur rendit hommage comme à des dieux.

Nous trouvons l'explication de semblable attitude dans le discours que Montézuma prononça devant Cortés lorsqu'il lui rendit visite au palais de son père Axaiaca qu'il avait mis à la disposition de ses hôtes : « ... Je vous considère comme des parents; car, d'après ce que me dit mon père qui l'avait entendu du sien, les rois, nos prédécesseurs, dont je descends, n'étaient pas des naturels de cette terre, mais des nouveaux venus, lesquels arrivèrent avec un grand seigneur qui, peu après, retourna à son pays; de longues années plus tard, il revint les chercher; mais ils ne voulurent pas s'en aller, car ils s'étaient installés ici et avaient déjà enfants et femmes et une grande autorité dans le pays. Lui s'en retourna fort mécontent d'eux et leur dit au moment de partir qu'il enverrait ses fils les gouverner et leur assurer la paix et la justice, et les anciennes lois et la religion de leurs ancêtres. C'est la raison pour laquelle nous avons toujours espéré et cru que ceux de là-bas viendraient nous dominer et nous commander, et je pense que c'est vous, étant donné d'où vous venez... » ([33]).

L'empereur inca Huayana Kapak ne se montra pas surpris non plus lorsque, en 1523, huit ans avant l'arrivée de Pizarre, il reçut la nouvelle que « des gens étrangers et jamais vus dans le pays » — c'était l'expédition de Blasco Nuñez de Balboa — longeaient sur un navire la côte nord du Pérou. Moribond, il réunit ses fils, ses capitaines et les chefs indigènes qui l'accompagnaient et leur dit : « Il y a bien des années que, par une révélation de Notre Père le Soleil, nous savons qu'après douze rois de ses fils viendront des gens nouveaux et inconnus dans nos régions et qu'ils vaincront et incorporeront à leur empire tous nos royaumes et bien d'autres; je suppose que ce sera ceux dont nous savons qu'ils ont parcouru la côte de notre mer; il s'agit de gens courageux qui vous gagneront en tout. Nous savons aussi que le nombre des douze rois s'accomplit en nous. Je vous certifie que,

peu d'années après ma mort, ces gens nouveaux viendront, qu'ils feront ce que Notre Père le Soleil nous a dit, qu'ils vaincront notre empire et qu'ils en seront les seigneurs. Je vous ordonne de leur obéir et de les servir comme des hommes qui vous gagneront en tout; car leur loi sera meilleure que la nôtre et leurs armes, puissantes et invincibles plus que les nôtres. Soyez en paix. Moi, je vais reposer auprès de mon père le Soleil qui m'appelle » (34). Ce témoignage n'est pas aussi précis que l'antérieur, peut-être à cause de la transmission orale qui lui permit d'arriver aux oreilles du chroniqueur. Mais elle n'en est pas moins significative. Car Huayna Kapak n'aurait pas pu attendre des « gens nouveaux » si son peuple ou sa lignée n'avait pas eu antérieurement quelque contact avec eux.

L'ouvrage que l'on appelle *Popol Vuh* (35), texte quichémaya dont nous nous occuperons dans le prochain chapitre, nous fournit des indications qui éclaircissent singulièrement les récits antérieurs : « Qu'avons-nous fait, disaient les prêtres? Comment avons-nous pu abandonner notre patrie, Tulan-Zuiva? Et nos dieux, ceux que nous avons amenés de ces terres de l'Orient, gisent maintenant au milieu des plantes parasitaires et de la mousse des arbres, sans même une planche sur laquelle reposer ! »

D'où étaient venus les ancêtres de Montézuma et des Quichés? Les traditions aztèque et maya répondent à la question à travers les versions complémentaires de presque tous les chroniqueurs? Ceux-ci se réfèrent au lointain pays d'origine des Toltèques, le peuple civilisateur par excellence de l'Anahuac, dont l'action se projeta jusque chez les Mayas. Le prince aztèque hispanisé Ixtlilxochitl nous parle de la grande et opulente ville de Tula, la vieille capitale des Toltèques avant leur arrivée au Mexique. Il nous en décrit les temples et les pyramides dédiées au Soleil et à la Lune. Il mentionne sa religion, exempte de tout culte sanglant, et son haut niveau culturel. Un chant funèbre toltèque ajoute à tout cela un détail important, comme nous le verrons : il y avait, à Tula, un temple de bois, matériau qu'aucun peuple nahuatl ni maya n'employa jamais à la construction de ses édifices religieux.

Le P. Bernardino de Sahagun, historien des Mayas, rapporte également des traditions indigènes relatives à Tula, dont le nom prend, en changeant de langue, la forme de Tollan et de Tulan. D'après ses informateurs, la ville sacrée se trouvait dans un

véritable paradis terrestre. Ses riches palais de jade et de nacre blanche et rose étaient entourés de champs dont les épis de maïs et les calebasses atteignaient la hauteur d'un homme et où le coton poussait de toutes les couleurs. C'était le « pays d'Olman ». On y trouvait du caoutchouc et du cacao en abondance et ses habitants portaient des bijoux incomparables et des vêtements luxueux, y compris des sandales de latex.

Notons immédiatement que la description de Sahagun n'est pas autre chose que celle d'un pays des merveilles, tel que pouvait l'imaginer un peuple tropical. Ce qui restait, pour les Mayas, de la tradition de Tula, c'était simplement le souvenir, embelli par une fantaisie fondée sur la réalité vécue, de la terre lointaine d'où étaient venus, non pas leur propres ancêtres, mais ceux des Toltèques. Car il n'y a aucun doute que ceux-ci gagnèrent le Yucatan depuis l'Anahuac, comme ils étaient arrivés antérieurement du Nord dans les vallées mexicaines. Il s'agissait donc d'une tradition étrangère, et il n'est pas étonnant qu'elle se soit profondément modifiée avec le temps.

Apprendre que les Toltèques, dont nous savons qu'ils entrèrent au Mexique au IXᵉ siècle, procédaient d'un pays lointain, cela ne manque certes pas d'intérêt. Mais il serait beaucoup plus important d'établir où était située Tula. C'est en vain qu'on a essayé de l'identifier à Teotihuacan ou à Xicotitlan. Ces villes que les Toltèques occupèrent à leur arrivée dans l'Anahuac se trouvaient, respectivement, à 50 et à 100 km de Tenochtitlan, et on peut difficilement les considérer comme la capitale d'un pays lointain. Le problème reste donc posé et ce n'est que par déduction qu'il nous est possible d'arriver à une hypothèse satisfaisante. Le détail, mentionné plus haut, du temple de bois nous fournit une indication précieuse. La seule région où il existait, au Moyen Age, ce genre d'édifices religieux, c'était, en effet, la Scandinavie. Si nous considérons que la ville où se trouvait le temple en question s'appelait Tula, mot qui ressemble étrangement à Thulé, nom primitif des terres du Grand Nord européen, les faits rapportés par les chroniqueurs commencent à prendre un sens.

Il y a plus encore : le nom du « pays d'Olman » parfois, « Oliman » ou « Oloman » — d'où, pour les Mayas, venaient les Toltèques. On a voulu faire dériver Olman d'*ulli* — ou *olli* : l'*u* et l'*o* se confondent dans les langues américaines —, terme maya qui signifie caoutchouc et que l'espagnol s'est incorporé sous la forme

d'*hule* et, du moins au Mexique, avec le même sens. Cette interprétation n'est pas impossible, bien sûr, mais elle est hautement improbable. Pour les Mayas, en effet, le caoutchouc était un produit des plus communs qui ne pouvait en aucune manière constituer la caractéristique essentielle d'une terre lointaine et extraordinaire. La logique voudrait qu'Olman — ou Ulman —, dans l'expression employée par Sahagun, se rapportât au nom du pays d'où procédaient les nouveaux-venus, ou au nom du chef de ces derniers. Or Ull ou Ullr est, dans la mythologie nordique, le dieu des chasseurs. Ullman signifie donc dans n'importe laquelle des langues germaniques, « l'homme d'Ull », nom ou surnom bien choisi pour un guerrier scandinave.

Ajoutons que les chroniqueurs donnent encore un autre nom au pays d'origine des Toltèques. Ils l'appellent Zuyua ou Zuiva, selon les transcriptions. Il s'agit évidemment du même mot écrit avec un *u* ou avec un *v*, mais cette variation orthographique nous empêche de savoir quelle était sa prononciation. De toute manière, le terme n'est pas nahuatl, ni maya. Nous lui trouvons, au contraire, de possibles racines dans le vieux scandinave : *sól*, soleil, et *huitr* — ou *hvitr* —, blanc. Le « soleil blanc », c'est celui de l'aube, qui apparaît à l'Orient. Ce n'est peut-être donc pas par hasard que Quetzalcoatl, le dieu blanc des Nahuas, porte, entre autres, le surnom de « Seigneur de l'Aurore » ni que Manko Kapak, le Fils du Soleil fondateur de l'empire des incas, sortit, au début de sa campagne de reconquête, d'un lieu nommé *Pakkari Tampu*, c'est-à-dire l'Abri de l'Aurore.

De tels arguments étymologiques n'ont, bien sûr, pas grand poids si nous les exposons isolément et, à ce stade de notre recherche, le lecteur aurait bien le droit de les considérer comme tirés par les cheveux. Mais nous allons voir qu'ils ne font que confirmer des preuves d'une nature toute différente.

2. Quetzalcoatl, le roi blanc des Toltèques

L'histoire du peuple toltèque fut fort brève. Elle commença en l'an 856 de notre ère, lorsque les nouveaux venus dans l'Anahuac commencèrent à construire, au nord de l'actuelle Mexico, un

grand centre urbain. Dix rois se succédèrent jusqu'en 1174, année en laquelle les Chichimeques prirent et incendièrent la ville. Le cinquième souverain, qui régna dans la seconde moitié du Xe siècle, nous intéresse particulièrement : il était blanc et barbu et venait d'un lointain pays. Les Toltèques, qui l'appelaient Quetzalcoatl, le considéraient comme un dieu, fils du Soleil. C'est à lui qu'ils devaient leur haute culture, leur religion, leurs lois, leur calendrier, et aussi les techniques de l'agriculture et de la métallurgie.

Quetzalcoatl avait débarqué à Panuco, sur le Golfe du Mexique, avec un groupe de guerriers blancs et barbus comme lui. Après être monté sur le plateau de l'Anahuac, il s'était imposé aux Toltèques dont il était devenu le roi. Vingt ans plus tard, il organisa, avec un groupe des siens, une expédition au Yucatan ou il ne resta que quelques années. De retour dans l'Anahuac, il constata que les guerriers blancs qu'il y avait laissés aux ordres d'un lieutenant — que les Nahuas appelleront Tezcatlipoca et dont ils feront le dieu solaire de la décomposition (le Soleil putréfacteur) — s'étaient mariés avec des femmes indigènes. Quetzalcoatl essaya vainement d'imposer son autorité. Ses hommes se divisèrent en deux groupes. Avec ceux qui lui restèrent fidèles, le roi descendit jusqu'à la côte de l'Atlantique, à l'embouchure de la rivière Goasacoalco. Ici, les traditions divergent. L'une nous dit qu'il disparut sans que personne se rendît compte de ce qui s'était passé. Une autre, qu'il mourut et que son corps fut brûlé. Une troisième, qu'il construisit un « bateau-serpent », s'embarqua avec les siens et disparut sur la mer. Presque tous les récits coïncident, cependant, sur un point : Quetzalcoatl annonça qu'un jour des hommes blancs et barbus comme lui viendraient de l'Orient pour le venger et qu'ils domineraient le pays.

Il n'y a aucun doute en ce qui concerne la personnalité du roi des Toltèques. Quetzalcoatl fut un personnage historique de race blanche qui, en un peu plus de deux décennies, transforma et développa, grâce à son enseignement, la culture de l'Anahuac. Il était arrivé de l'est par la mer et repartit vers l'est, ce qui exclut toute possibilité qu'il s'agisse d'un mythe solaire. Car, dans ce dernier cas, il aurait disparu vers l'ouest. La raison de son départ fut d'ordre racial : il ne put pas supporter le métissage d'une partie de ses compagnons et il les abandonna à leur sort pour

sauver la pureté de sang de ceux qui restaient fidèles à leur hérédité. L'impression que son court règne laisse chez les indigènes fut telle que ceux-ci l'incorporèrent à leur mythologie, comme nous le verrons au chapitre suivant. Lui, avait établi le culte du Soleil; eux, le considérèrent comme l'incarnation de leur nouveau dieu.

Quel est le sens du nom que portait le roi blanc? Le quetzal est un oiseau mexicain (*trogon splendens*) pourvu d'un magnifique plumage vert. *Coatl* signifie serpent. Quetzalcoatl veut donc dire serpent-oiseau et, moins littéralement, serpent emplumé. C'est là un nom bien étrange pour un roi comme pour un dieu, même si l'on tient compte de l'imagination fertile des Indiens. Et d'autant plus que l'expression paraît avoir été appliquée, non seulement au chef blanc, mais encore, dans une certaine mesure, à tous les étrangers, voire même, plus tard, aux descendants de ceux qui restèrent dans l'Anahuac. Peut-être convient-il, pour le comprendre, de penser à l'apparence que pouvait avoir, pour les indigènes, un navire viking, avec sa proue élancée, sa grande voile carrée et, sur ses bordages, les boucliers qui étincelaient au soleil. Ce n'était pas sans raison que les Scandinaves appelaient *snekkar*, serpents, leurs bateaux de plus petites dimensions que les grands *drakkar*.

Les descriptions que les chroniqueurs nous donnent de Quetzalcoatl renforcent l'hypothèse. Tous nous le montrent comme un homme blanc de haute taille et à la longue barbe. Mais l'unanimité ne va pas au-delà de cet aspect physique. Les textes ne sont pas d'accord sur ses vêtements. Selon les uns, il portait une longue robe blanche et, par dessus, un manteau semé de croix rouges, était chaussé de sandales, se couvrait la tête d'une espèce de mitre et tenait une crosse à la main. D'autres le dépeignent vêtu d'une casaque de grossière toile noire, à manches courtes et larges, et ouvert d'un casque orné de serpents.

Les définitions psycho-sociales du personnage ne coïncident pas davantage. D'une part, en effet, Quetzalcoatl apparaît comme un prêtre aux coutumes austères. Il n'avait ni femme ni enfants et se livrait, dans la montagne, à des exercices d'ascèse. La religion qu'il prêchait ne devait pas beaucoup ressembler à celle que les Espagnols purent observer, car elle interdisait formellement les sacrifices humains. D'autre part, Quetzalcoatl était un redoutable guerrier qui ne pensait qu'à la victoire sans trop s'arrêter

sur les moyens. L'iconographie aztèque confirme cette antinomie et on a l'impression de se trouver en face de deux personnages différents qui se superposèrent avec le temps et se confondirent sous un nom générique qui exprimait leur commune origine et laissait de côté les caractéristiques particulières de chacun d'eux. Ce que confirment les traditions mayas qui se réfèrent clairement à deux dieux blancs distincts.

3. Itzamna et Kukulkan, les Dieux blancs Mayas

Les Mayas du Yucatan se rappelaient deux arrivées successives d'hommes blancs et barbus. La première — la Grande Arrivée — fut celle d'un groupe que conduisait un prêtre, Itzamna, et qui vint de l'orient par la mer. Son chef avait toutes les caractéristiques physiques et morales du Quetzalcoatl ascétique. Il donna à la population ses dogmes et ses rites, ses lois et son calendrier et aussi l'écriture. Il lui apprit les vertus médicales des simples et lui transmit l'art de soigner.

La deuxième arrivée, qui fut postérieure — la Dernière Arrivée amena au Yucatan un groupe moins nombreux, conduit par un guerrier blanc et barbu, Kukulkan, qui vint de l'ouest, c'est-à-dire de l'Anahuac, prit le commandement des Itzas qui, vraisemblablement, l'avaient appelé et, avec eux, soumit tout le pays dans lequel il fonda, sur les ruines d'une bourgade antérieure, la ville de Chichen-Itza. Il établit ainsi la paix et la prospérité. Mais un soulèvement indigène l'obligea à rembarquer. Notons que le nom de Kukulkan est l'exacte traduction de Quetzalcoatl : *kukul*, c'est l'oiseau quetzal et *kan* veut dire serpent. Nous ne serons donc pas surpris de constater que dans les traditions mayas, s'il est vrai que Kukulkan est toujours distinct, comme personnage historique et comme dieu, d'Itzamna, il n'en prend pas moins parfois les caractéristiques de ce dernier. Quetzalcoatl et Kukulkan sont la même personne, mais le premier représentait, pour les Nahuas, à la fois le prêtre et le guerrier que les Mayas continuaient à distinguer. D'où les récits qui nous décrivent Kukulkan comme s'il s'agissait d'Itzamna : ascétique,

humanitaire et vêtu d'une longue robe blanche flottante. Le processus d'unification des deux personnages était en marche, mais il n'eut pas le temps de se réaliser complètement.

La confusion apparaît à nouveau comme totale chez les Tzendales du Chiapas, peuple de langue maya installé à l'ouest du Yucatan. A une époque indéterminée, arriva dans la région un civilisateur étranger qui apporta, outre l'ordre et la paix, le calendrier, l'écriture et les techniques de l'agriculture, sans parler des croyances et des rites religieux. Lui et ses compagnons portaient de longues robes blanches flottantes. Une fois terminée sa mission, le dieu blanc divisa la région en quatre districts dont il confia le gouvernement à des subordonnés à lui, entra dans une grotte et disparut dans les entrailles de la terre. Le nom que les Tzendales donnaient à Kukulkan ne laisse pas d'attirer l'attention : Votan ou Uotan, comme le dieu germanique Wotan, Wuotan ou Vóden dont les Scandinaves des derniers siècles païens firent Odin.

4. Bochica, le Dieu blanc des Muyscas

Sous des noms divers et avec des caractéristiques moins définies, nous pouvons trouver le dieu blanc et barbu dans presque toutes les régions de l'Amérique Centrale. Condoy sort d'une grotte chez les Zoques de la côte, au pied de la sierra du Chiapas. Au Guatemala, les Quichés l'appellent Gucumatz — traduction de Kukulkan — et Xbalanque. Les traditions des Cunas de Panama le mentionnent, mais sans lui donner de nom. Peut-être s'agit-il d'une simple assimilation par contact. Car s'il est logique qu'Itzamna ou Quetzalcoatl ait, depuis le Yucatan, parcouru le Chiapas voire même le Guatémala, régions peuplées par des Mayas, il semble improbable qu'il ait voyagé plus au sud. Quant à Quetzalcoatl, d'ailleurs, nous savons qu'il ne resta que quelques années en Amérique Centrale et qu'il retourna rapidement dans l'Anahuac.

De toute manière, ce n'est pas par l'isthme que Quetzalcoatl — et peut-être, antérieurement, Itzamna sur lequel nous sommes beaucoup plus mal renseignés sans doute parce que plus ancien — gagna l'Amérique du Sud où nous le rencontrons, dans les traditions des Muyscas, ou Chibchas, sous les noms de Bochica, de Zuhé (ou Sua, ou Zué) et de Nemterequetaba, et aussi avec le surnom de Chimizapagua, terme qui semble signifier Messager du Soleil. Car Bochica entra dans l'actuelle Colombie par Pasca, après avoir traversé les savanes du Vénézuéla où nous le retrouvons, comme chez de nombreuses tribus tupi-guaranis, jusqu'au Paraguay, sous les noms de Zumé, de Tzuma, de Tamou et de Toumé. Il ne s'agit là que d'un vague souvenir qui suffit d'ailleurs à poser un problème. Car il semble difficile qu'il se soit produit une diffusion par simple contact à travers la forêt amazonienne.

Bochica était un homme de race blanche, pourvu d'une abondante chevelure et d'une longue barbe et vêtu d'une robe flottante, conformément aux descriptions antérieures. Il trouva les Muyscas dans un état de sauvagerie presque total. Il les groupa en villages et leur donna des lois. Près de Coto, les Indiens vénéraient une colline d'où le civilisateur prêchait aux foules réunies à son pied.

5. Huirakocha, le Dieu blanc Péruvien

Où s'en fut Bochica? Les traditions sont vagues et contradictoires sur ce point. Nous avons de bonnes raisons de supposer, cependant, qu'il s'embarqua avec les siens sur le Pacifique, car nous voyons les Blancs barbus arriver, dans des canots de peau de phoque (c'est-à-dire dans des bateaux semblables aux grands umiaks des Esquimaux ou aux curachs irlandais), sur la côte de l'actuel Équateur. Comme ils l'avaient fait lors de leur débarquement dans le golfe du Mexique et comme ils le feront au Pérou et vraisemblablement pour les mêmes raisons climatiques, ils abandonnent rapidement la zone torride et

s'installent sur le Haut-Plateau andin où ils fondent le royaume de Quito — ou de Kara — que plus tard les incas annexeront à leur empire. Nous ne savons rien de leurs activités. Il ne nous reste que le titre que portaient leurs rois : ils se faisaient appeler *Scyri* ou *Sciri*. Ce mot n'a aucun sens en quitchoua — la langue de l'endroit — mais, en vieux scandinave, *skirr* signifie « pur » et *skirri*, « plus pur ». A l'époque chrétienne, *skira*, « purifier », prendra le sens de « baptiser » et on appellera saint Jean-Baptiste Skiri Jón.

Nous sommes mieux renseignés au sujet de l'étape suivante de nos voyageurs : la côte du Pérou où, depuis des siècles, était établi le peuple chimou. Nuñez de Balboa, le premier Espagnol qui l'atteignit, huit ans avant Pizarre, rapporte en effet que, d'après la tradition locale, une grande flotte était venue du Nord sous les ordres d'un puissant chef, Heimlap, que secondaient huit dignitaires de sa maison royale. L'expédition avait touché terre à l'embouchure de la rivière Paquisllamga (Lambayèque). Heimlap s'était emparé du pays et ses descendants l'avaient gouverné jusqu'à la conquête de la région par l'empereur inca Tupak Yupanki, à la fin du XVe siècle. Nous ne savons pas exactement à quelle époque survint l'arrivée de la flotte en question. Mais nous pouvons déduire la date de l'histoire des Chimous. Car l'empire du Grand Chimou disparut brusquement, avec changement de dynastie, aux environs de l'an 1000, ce qui correspond parfaitement, comme nous le verrons plus loin, à la chronologie de l'Amérique Moyenne.

La tradition rapportée par Balboa ne nous dit pas qui étaient Heimlap et ses compagnons. Mais le nom du chef « venu du Nord » a, en ce qui concerne ce point, une valeur inestimable, car il se rattache indubitablement à un peuple germanique. Heim — qui se prononce comme haym en espagnol — signifie, en effet, en vieux scandinave comme en vieil allemand, « foyer » ou « patrie », tandis que *lap* se traduit par « lambeau ». Heimlap — Lambeau de Patrie — pourrait parfaitement avoir été le surnom donné au chef d'une colonie nordique établie en terre américaine, ou le nom de cette colonie elle-même, confondue par la tradition indigène avec celui de son fondateur.

Il est aussi possible que Heimlap soit une déformation de Heimdallr, dieu guerrier de la mythologie scandinave. Celle-ci l'appelait « Sentinelle des dieux » parce qu'il était chargé de

surveiller, ne dormant jamais que d'un œil, l'entrée du Ciel, et aussi « Ennemi de Lóki », parce que, dieu du feu comme ce dernier, il tuera, lors du Crépuscule des Dieux, le dieu infernal et sera annihilé par lui. Mais son surnom le plus courant est celui de « dieu blanc », ce qui explique suffisamment qu'un yarl, en terre indienne, ait pu prendre son nom. Notons, à l'appui de cette seconde hypothèse, que la déformation de *dallr* en *lap* est insignifiante si nous considérons que le mot, difficile à prononcer, se transmit chez les indigènes, oralement, au cours de plusieurs siècles et que nous ne le connaissons qu'à travers la transcription phonétique d'un conquistador qui n'avait, certes, aucune connaissance de philologie.

Ajoutons que le dieu des Chimous s'appelait Guatan, nom qui ressemble beaucoup à celui de Votan ou Uotan, et qu'il était le dieu de la Tempête, comme le Votan de l'Amérique Moyenne et comme le Wotan — ou Odin — germanique.

Nous retrouvons des hommes blancs barbus plus au sud, sur le Haut-Plateau du Pérou, au bord du lac Titicaca, où, d'après le chroniqueur Velasco, ils seraient arrivés par mer de l'Équateur. Au lendemain de la Conquête, les Espagnols découvrirent les énormes ruines de Tiahuanacu, et les Indiens leur assurèrent qu'elles étaient déjà là lors de la fondation de l'empire des incas. Les monuments n'étaient pas l'œuvre des peuples indigènes mais d'hommes blancs qui, installés tout d'abord dans l'île du Soleil, au milieu du lac, avaient peu à peu civilisé la région. La tradition les mentionne sous le nom d'*Atumuruna*, sur le sens duquel les spécialistes de la langue quitchoua n'arrivent pas à se mettre d'accord. Brasseur de Bourbourg ([37]) voit dans ce mot une déformation de *hatun runa*, hommes grands, alors que Vicente Fidel López traduit littéralement « peuple des adorateurs — ou : des prêtres — d'Ati », c'est-à-dire de la Lune décroissante. La difficulté provient de l'imprécision avec laquelle les chroniqueurs transcrirent les termes indigènes; imprécision d'ailleurs bien explicable : non seulement le quitchoua ne s'écrivait pas, à l'époque de la Conquête, mais encore l'alphabet latin ne parvenait pas à exprimer fidèlement tous les sons de la langue. Ceci sans parler de la diction étouffée qui caractérise encore aujourd'hui les Indiens du Haut-Plateau qui prononcent toutes les voyelles non accentuées à peu près comme l'e muet français. Étant donné qu'il s'agissait du nom quitchoua des hommes

blancs de Tiahuanacu, nous sommes en droit de nous demander si *Atumarima* ne devrait pas se lire, en réalité, *Atumaruma*, ce qui signifie « hommes à la tête de lune », expression équivalente au « visage pâle » des Indiens d'Amérique du Nord. Nous avons des exemples de confusion de l'a et de l'u dans le même mot. Selon Garcilaso, les Espagnols appelaient Vilaoma le Grand Prêtre du Soleil, au lieu de Villak Umu. Et nous verrons plus loin que les chroniqueurs donnent indifféremment à une des fêtes incaïques les noms d'Umu Raymi et d'Uma Raymi. De toute manière, la référence à la Lune décroissante semble peu acceptable car nous savons que les hommes blancs de Tiahuanacu adoraient le Soleil (*Inti*) et la Lune (*Quilla*) et qu'Ati n'était pour eux qu'une divinité secondaire. Quant à l'interprétation de Brasseur de Bourbourg, elle n'est pas à écarter, loin de là, particulièrement si l'on tient compte que *hatun* paraît dériver de *yõtun*, géant en vieux scandinave.

Le nom quitchoua des premiers habitants de Tiahuanacu est, certes, fort important. Mais celui de leur chef, Huirakocha, — que les Espagnols écrivaient Viracocha — l'est plus encore. Nous nous heurtons, à son sujet, aux interprétations les plus fantaisistes. D'aucuns traduisent « écume (*huira*) de la mer (*kocha*) ». Le chroniqueur Montésinos, poussé par une imagination abusive, ne recule pas devant une transposition plus poétique : « esprit de l'abîme ». Malheureusement pour lui, l'Inca Garcilaso, dont la langue maternelle était le quitchoua, fait remarquer que, dans cet idiome, le génitif précède le substantif qu'il complémente et, par ailleurs, se montre plus prosaïque : Huirakocha signifierait « mer de suif ». Étrange nom, admettons-le, pour un dieu ! Peut-être conviendrait-il de chercher une étymologie qui corresponde à la langue présumée des nouveaux-venus. A titre d'hypothèse, car dans le domaine de la philologie, et nous reviendrons sur ce point au début du Chapitre V, on n'est jamais trop prudent, nous noterons alors que *huitr*, ou *hvitr*, mot que n'importe quel Indien du Haut-Plateau prononcerait *huira*, signifie « blanc » en vieux scandinave et *god*, dieu. Le son particulier qu'a la lettre *d* (*th* dur anglais) dans cette langue n'existe pas en quitchoua. Il est normal qu'il soit devenu *ch*.

Cependant, les traditions péruviennes ne concordent pas plus que celles de l'Amérique Moyenne en ce qui concerne la person-

nalité et l'apparence du fils du Soleil. Guerrier pour certains chroniqueurs, Betanzos, qui était marié avec une indigène et se trouvait ainsi en étroit contact avec les Quitchouas, décrit Huirakocha, comme un prêtre tonsuré, blanc et barbu, vêtu d'une soutane blanche qui lui tombait jusqu'aux pieds et porteur d'un objet semblable à un bréviaire. Nous verrons plus loin qu'il ne s'agissait pas là du produit de son imagination. Notons qu'en aymara, langue des Indiens du Haut-Plateau bolivien, soumis par les Incas, le nom de Huirakocha était Hyustus, selon la transcription espagnole, et se prononçait exactement comme le latin *Justus*, le Juste.

Les *Atumuruna* imposèrent leur autorité aux tribus aymaras et quitchouas et leur empire s'étendit jusqu'au Nord de Cuzco. En même temps, ils construisirent la ville de Tiahuanacu qu'ils ne parvinrent pas à terminer. Ce ne fut pas un ensemble de ruines que les Incas et, plus tard, les Espagnols, trouvèrent, mais un chantier. Un cacique indigène de Coquimbo, Cari, se souleva, en effet, contre la domination des Blancs. Vaincus au cours de plusieurs batailles successives, ceux-ci se replièrent sur l'île du Soleil où eut lieu le dernier combat, qui fut aussi, pour eux, une déroute. Les Indiens égorgèrent la majeure partie des hommes. Quelques-uns seulement réussirent à s'enfuir. Ils partirent vers le Nord et arrivèrent à l'actuel Puerto Viejo, dans la province équatorienne de Manta, où se trouvait le bois spécial avec lequel on construisait les radeaux. Et Huirakocha « s'en fut en marchant sur la mer ». Il ne périt pas au cours de son voyage. Nous savons, au contraire, qu'il atteignit l'île de Pâques et les archipels polynésiens, où l'on se souvient de ses descendants sous le nom d'*Arii*. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce point, parfaitement démontré par M. Thor Heyerdahl ([6]).

Le cacique Cari, vainqueur des Blancs, est encore présent à la mémoire des Indiens de Bolivie. Il est pour eux ce qu'Attila représente pour les Français, et les mères en menacent leurs enfants, comme les Européens le font avec le croquemitaine. Mais l'égorgeur des *Atumuruna* s'appelait-il réellement Cari, ou bien lui a-t-on donné le nom connu de quelque génie maléfique? Nous pouvons nous le demander : Kari est, en effet, dans la mythologie scandinave le sinistre géant de la tempête et il avait fort mauvaise réputation, puisqu'on l'appelait le « dévoreur de cadavres ».

6. Les Incas, Fils du Soleil

La déroute et l'élimination des *Atumuruna* plongea le Pérou dans le chaos. Fuyant devant les envahisseurs, la population se dispersa et ne tarda guère, selon le récit que Garcilaso attribue à un de ses oncles, à faire retour à l'état sauvage : « En ce temps là, les gens vivaient comme des bêtes féroces et des animaux abrutis, sans religion ni règle, sans village ni maison, sans cultiver la terre ni semer, sans se vêtir ni couvrir leurs chairs, parce qu'ils ne savaient pas travailler le coton ni la laine pour se faire des vêtements. Ils vivaient deux par deux et trois par trois, comme ils arrivaient à se réunir dans les grottes, dans les anfractuosités de la montagne et dans les cavernes de la terre... »

Tous les Blancs n'avaient cependant pas disparu. Un groupe d'« hommes du Titicaca », quatre du sexe masculin et quatre du sexe féminin, tous frères et sœurs — c'est-à-dire, sans aucun doute, de même race — s'étaient réfugiés dans la montagne, derrière les gorges de l'Apurimac, à la tête de dix tribus loyales. Réunis en conseil, les quatre chefs décidèrent : « Nous sommes nés forts et savants et, grâce à l'aide de nos peuples, nous sommes puissants. Partons pour gagner des terres plus fertiles que celles que nous possédons et, en y arrivant, assujétissons leurs habitants et faisons la guerre à tous ceux qui ne nous accepteront pas comme seigneurs ».

L'armée partit des grottes de Tampu Toku — l'Abri -Refuge — et, après s'être arrêtée un certain temps à Pakkari Tampu — l'Abri de l'Aurore — marcha sur Cuzco, à quelque 40 km. Les Blancs et leurs guerriers indigènes firent plusieurs étapes, l'une d'elles de quelques années à Tampu Kiru et une autre de deux ans à Matahua, à l'entrée de la vallée du Cuzco, et finalement reconquirent la ville qui avait appartenu à leurs ancêtres. Ils y construisirent tout de suite le temple du Soleil. Au cours du long voyage, l'un des Blancs, Manko Kapak, s'était débarassé, par des moyens que nous ignorons, de ses trois « frères » et s'était proclamé roi. Une autre version ne mentionne que lui et sa femme-sœur, Mama Oello, ce qui simplifie le récit et surtout, fort probablement, essaie de faire oublier les rivalités intestines du groupe.

Dans les traditions indigènes, les quatre hommes blancs portent le même titre : *ayar*. Le terme, nous dit Garcilaso, « n'a pas de sens dans la langue générale du Pérou (le quitchoua); dans la langue particulière des incas, il devait en avoir un ». Signalons ici que les seigneurs scandinaves s'appelaient *yarl*, mot que l'on traduit habituellement par « comte » et dont la prononciation par un Indien quitchoua serait identique, sauf en ce qui concerne l'augmentatif du début, à celle d'*ayar*. A cette similitude s'ajoute un doute fort sérieux au sujet du sens de *Kapak*, titre de Manko et de tous les empereurs incas, ses successeurs. Garcilaso nous en donne deux interprétations distinctes, ce qui démontre son incertitude. D'une part il nous dit que *Capa Inca* signifie « Seul Seigneur » (*capa* = seul) et, d'aurte part, que *capac* a le sens de « riche et puissant par les armes ». Or *capa* et *capac* — *kapa* et *kapak* selon l'actuelle orthographe quitchoua — sont deux formes du même mot. Nous pouvons donc nous demander s'il ne conviendrait pas de chercher dans la « langue particulière » des Incas une acception plus satisfaisante. Nous la trouvons dans le vieux scandinave *kappi*, héros, champion, chevalier. L'origine du nom de Manko, qui n'a aucun sens en quitchoua, est presque aussi claire : *man* signifie « homme » dans toutes les langues germaniques et *ko* semble être une abréviation de *konungr*, roi. Le fondateur de la dynastie incaïque s'appelait donc « homme-roi » : l'homme devenu roi.

Les descendants de Manko Kapak et de Mama Oello — ou, plus probablement, ceux de tous les « hommes du Titicaca » — constituèrent une caste aristocratique : les Incas de sang royal, qui se mariaient exclusivement entre eux. Plus encore, les membres de la famille impériale le faisaient entre frères et sœurs, afin de conserver pur le sang des « Fils du Soleil ». Or le terme d'*inca* n'est ni quitchoua ni aymara. D'où vient-il donc ? La réponse est facile : dans les vieilles langues germaniques, la désinence *ing* servait à désigner les membres d'une même lignage et nous la trouvons encore, avec le même sens, dans des mots français tels que mérovingien, carolingien et lotharingien. Ce n'est donc pas par hasard, ni par erreur, que les chroniqueurs espagnols écrivent *inga* au lieu d'*inca* comme nous le faisons aujourd'hui. Les Incas étaient, par conséquent, les Descendants par excellence : les descendants de Manko Kapak et de ses « frères ».

Les souverains, cependant, avaient des concubines qui n'étaient

pas toutes de sang royal et, par ailleurs, dans les premiers temps de l'empire, on avait créé des « Incas par privilège », choisis parmi les chefs indiens qui avaient collaboré à la reconquête. En théorie, il s'agissait d'une couche sociale située immédiatement en dessous des Incas de sang royal, auxquels ils ne devaient pas se mélanger. En fait, il se produisit sans aucun doute un certain métissage. Les empereurs incas, tels qu'ils furent représentés dans les fresques de l'église Santa Ana de Cuzco, avaient le teint beaucoup plus clair que leurs sujets. Ce n'était cependant pas des Blancs purs. Lorsque les Espagnols découvrirent les momies royales, deux leur parurent exceptionnelles : l'une en raison de ses cheveux d'un blond très pâle — c'était celle de Huirakocha, ainsi nommé à cause de son aspect physique — et l'autre, celle de sa femme, parce qu'elle était « blanche comme un œuf ».

7. Itinéraire et chronologie

Considérons maintenant l'ensemble des traditions que nous venons de résumer. Il est impossible de ne pas être frappé de leur parfait enchaînement. Le Dieu-Soleil et ses compagnons, blancs et barbus comme lui, débarquent sur la côte atlantique du Mexique. Avec l'appui des Toltèques, Quetzalcoatl s'impose dans l'Anahuac et apporte à ses habitants religion et culture. Il organise une expédition au Yucatan où, devenu Kukulkan, il entreprend, avec la collaboration des Itzas, une tâche du même ordre qu'un soulèvement indigène interrompt. De retour dans l'Anahuac, indigné par le comportement des blancs qu'il y avait laissés, il abandonne le pays et s'embarque sur l'Atlantique, ce qui élimine toute interprétation mythique de ses exploits.

Sous le nom de Bochica, nous le retrouvons sur le plateau de Cundinamarca, dans l'actuelle Colombie, où il était arrivé à travers la savane du Vénézuéla, sur la côte atlantique duquel il avait évidemment débarqué peu auparavant. Il reprend la mer, cette fois-ci sur le Pacifique, dans des bateaux de peau de phoque et atteint l'Équateur où il fonde le royaume de Quito. Puis il reprend

son voyage vers le sud, arrive dans la région d'Arica et, devenu Huirakocha, monte sur le Haut-Plateau où il s'établit dans les îles et sur les bords du Lac Titicaca et impose son autorité aux populations indiennes qu'il civilise. Un soulèvement indigène l'oblige à s'enfuir et nous le voyons rembarquer sur le Pacifique : il arrivera en Polynésie. Il ne reste au Pérou qu'un petit groupe de Blancs qui refont leurs forces, marchent victorieusement sur Cuzco et fondent l'empire des incas qui durera jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Rien de plus cohérent, sauf en ce qui concerne la superposition de deux divinités blanches que les traditions ne distinguent jusqu'à un certain point, qu'au pays maya. Nous reviendrons, au chapitre IV, sur cet aspect du problème.

Reste à savoir si la chronologie permet d'unifier, comme nous l'avons fait, les divers récits. Les dates que nous donnent les spécialistes ne sont guère dignes de foi. Elles sont trop souvent d'une haute fantaisie et il n'est pas rare de relever entre deux auteurs sérieux des variations de plusieurs siècles, voire de plusieurs millénaires. Mais nous avons heureusement deux points de repère exacts et sûrs.

Le premier est la fondation par Quetzalcoatl — ou, si l'on veut, la deuxième fondation, puisqu'il existait déjà les ruines d'une bourgade antérieure — de la ville maya de Chichen Itza. Nous avons vu que le Dieu-Soleil descendit du plateau mexicain quelque vingt ans après son débarquement à Panuco et qu'il ne resta que quelques années au Yucatan. Or nous connaissons la date de son arrivée à Chichen Itza : katun 4 ahau du calendrier maya, c'est-à-dire l'an 987 de notre ère. Quetzalcoatl surgit donc de l'océan en 967, approximativement.

Le second point de référence est à peine moins précis. Lorsque les Espagnols arrivèrent au Pérou, le dernier empereur inca, Huascar, venait d'être assassiné par son demi-frère métis, Atahuallpa. Sans le compter, douze souverains s'étaient succédé sur le trône depuis Manko Kapak, mais deux d'entre eux, qui étaient jumeaux, l'avaient fait conjointement. Une génération équivalait alors à quelque vingt ans. Il en fut ainsi à la même époque et dans des conditions de vie assez semblables pour les onze rois de France qui se succédèrent de Philippe III, qui monta sur le trône en 1270, et Charles VIII, mort en 1498. La généalogie des rois aztèques entre 1375 et 1520 contient neuf souverains qui régnèrent, en moyenne, seize ans chacun. Or Huayna Kapak, l'empereur de la

onzième génération, mourut en 1525. Donc, Manko Kapak fonda l'empire vers l'an 1300.

Nous ignorons, bien sûr, la date du débarquement de Huirakocha au Pérou. Mais nous pouvons présumer qu'elle eut lieu peu après le départ de Quetzalcoatl du Mexique et que le voyage entre l'embouchure de la rivière Goasacoalco et l'actuel port d'Arica fut relativement court. S'il en était autrement, nous trouverions tout au long de l'itinéraire du dieu blanc des traces de son séjour, alors que nous ne recueillons que le souvenir de son passage. Bien au contraire, les édifices de Tiahuanacu, sur lesquels nous reviendrons au Chapitre VII, démontrent que les *Atumuruna* s'étaient installés définitivement dans la région du Titicaca. Parti du Mexique vers la fin du xe siècle, le Dieu-Soleil dut se déplacer vers le sud, en plusieurs étapes successives, pendant un demi-siècle ou un siècle. Il arriva donc à Tiahuanacu entre 1050 et 1100 et disposa de quelque deux-cents ans pour créer son empire et construire sa capitale inachevée : plus qu'il ne lui en fallait, quant à ce dernier point, si l'on songe qu'en Europe, dans le même laps de temps, on édifiait les cathédrales gothiques.

En résumé, nous sommes en condition de tracer le schéma chronologique suivant :

967	Débarquement de Quetzalcoatl à Panuco, Golfe du Mexique.
987	Arrivée de Kukulkan au Yucatan.
989	Retour de Quetzalcoatl dans l'Anahuac, rembarquement dans le Golfe du Mexique et débarquement dans le Golfe du Mexique et débarquement sur la côte vénézuélienne.
1050-1100	Débarquement de Huirakocha à Arica, Pérou.
1280-1290	Déroute de Huirakocha dans l'île du Soleil, fuite et embarquement sur le Pacifique.
1300	Conquête de Cuzco par Manko Kapak et fondation de l'empire des incas.

8. Les Héros blancs de l'Amérique moyenne et du Pérou

Les traditions des divers peuples considérés s'enchaînent donc parfaitement. Elles nous montrent un groupe de guerriers blancs, au type nordique, qui débarque sur la côte mexicaine et transmet une partie de sa culture aux habitants de l'Anahuac, du Yucatan et des régions voisines. Sous le nom de Quetzalcoatl dans le pays nahuatl, de Kukulkan en terre maya, de Votan au Guatémala, de Zuhé au Vénézuéla et de Bochica en Colombie, le chef blanc qui, vraisemblablement, s'appelait Ullman devient avec le temps, dans l'esprit des indigènes, malgré les difficultés auxquelles il s'était heurté durant son séjour dans les divers pays, un dieu civilisateur. Combien de temps dure exactement le voyage qui conduit les blancs jusqu'à la côte colombienne du Pacifique, et quand meurt Ullman? Nous l'ignorons. La tradition se limite à nous montrer les nordiques, déjà aux ordres d'un nouveau chef, Heimlap ou Heimdallr, arriver sur des bateaux en peau de phoque en Équateur, où ils fondent le royaume de Quito, puis au Pérou, où ils s'établissent dans la région du lac Titicaca et commencent à construire une métropole : Tiahuanacu. Vaincus, après quelque deux siècles, par une invasion d'Indiens chiliens, les Blancs se dispersent. Les uns longent la côte vers le Nord et s'embarquent sur des radeaux qui les conduisent aux îles océaniennes. D'autres s'échappent du Haut-Plateau et disparaissent dans la forêt amazonienne où nous trouvons, jusqu'à nos jours, leurs descendants. Un petit groupe, enfin, se réfugie dans la montagne d'où, avec l'appui d'Indiens loyaux, ils reconstruisent leur empire.

La tradition nous permet, grâce aux noms et aux titres qu'elle nous a transmis, d'identifier les Blancs que commandait le Dieu-Soleil. Ullman et Heimlap ou Heimdallr sont, en effet, des noms scandinaves et nous trouvons la même origine aux titres de *Sciri* (de *skirr*, pur), d'*ayar* (de *yarl*, comte) et d'*inca* ou *inga* (de *ing*, descendant). Le nom de Huirakocha (de *huitr*, blanc, et de *god*, dieu) rend l'évidence encore plus formelle.

Cependant, les textes nous signalent la présence antérieure, en Amérique Moyenne, d'un dieu blanc aux caractéristiques différentes — pacifique et ascétique — qui, dans l'Anahuac, se confond avec Quétzalcoatl et lui donne une deuxième personnalité incompatible avec la première, alors qu'au pays maya il conserve sous le nom d'Itzamna, une réalité autonome.

D'où venaient Ullman et ses hommes ? La chronologie que nous avons établie exclut toute possibilité d'une origine vinlandaise puisque le voyage de Leif fut postérieur de plusieurs décennies à l'arrivée du Dieu-Soleil au Mexique. Il ne peut donc s'agir que d'une expédition antérieure à celles que nous rapportent les sagas dont nous avons mentionné la portée réduite au Chapitre I. Au contraire, Itzamna peut fort bien être venu de Huitramannaland. Car les récits scandinaves nous indiquent que la Grande Irlande existait déjà dans la seconde moitié du Xe siècle.

IV. LE DIEU-SOLEIL

1. Deux mythologies

Un sérieux danger menace ceux qui, sans avoir une profonde formation théologique, s'appliquent à étudier les croyances religieuses des peuples amérindiens. Nous ne connaissons guère celles-ci, en effet, qu'à travers les récits des chroniqueurs espagnols ou hispanisés qui se limitèrent à nous décrire « les idolâtries » des Nahuas, des Mayas et des Quitchouas telles que les indigènes les leur contèrent et qui le firent, à quelques rares exceptions près, celle du P. Bernardino de Sahagun en particulier, avec peu de discernement et moins encore de bienveillance. Nous ignorons presque tout, par conséquent, de la théologie américaine qui se présente à nous dissimulée derrière d'innombrables mythes, souvent contradictoires et même parfois incohérents. D'où une double tentation : celle de considérer les religions indigènes comme des ramassis grossiers de superstitions et de rites magiques, et celle d'introduire dans les images qui sont arrivées jusqu'à nous des éléments théologiques, métaphysiques et mystiques qui leur sont étrangers. Ce qui nous amènerait, d'une part, à rabaisser les peuples civilisés de l'Amérique précolombienne au niveau des tribus animistes de l'Afrique noire et, d'autre part, à faire de Teotihuacan une seconde Alexandrie.

Ce qui caractérise la mythologie mexicaine, c'est la personnification anthropomorphique des forces de la nature, considérées

comme des émanations, des hypostases ou des avatars d'un Dieu suprême qui, à la fois, crée le monde et lui appartient. Ce n'est point là une conception originale : nous la trouvons chez les peuples aryens et, en particulier, chez les Germains...

Essayons de réunir les éléments fondamentaux de semblable conception mythologique du monde :

« Au commencement était le chaos. Tout était en suspens, tout était immobile. Il n'y avait encore ni terre, ni animaux, ni êtres humains. Seul existait, au dessus de l'immense abîme de la nuit éternelle, le Père du Ciel qui vit en tout temps et gouverne son royaume avec un pouvoir absolu.

« Le Père du Ciel décida alors de créer la terre et l'homme. Il s'unit à la Mère du Ciel, ou Mère Terre, qui était à la fois sa mère, son épouse et sa fille, et il engendra en elle les dieux créateurs. Ceux-ci ordonnèrent le chaos et firent la terre, une sphère dont l'axe est l'arbre du monde, soutenue aux points cardinaux par quatre divinités. Puis ils créèrent les animaux et, enfin, se consacrèrent à former l'homme.

« Leurs premiers essais échouèrent. Ils donnèrent la vie à des géants pervers qu'ils durent noyer dans le Déluge universel. Ils prirent alors deux morceaux de bois et firent d'eux le premier couple humain.

« L'homme reçut une âme immortelle. Au sommet de l'Arbre du Monde est situé le Paradis des Guerriers, où ceux-ci habitent avec les dieux. Dans les profondeurs du monde souterrain, un enfer glacé de neuf cercles reçoit les âmes des damnés.

« Le monde ainsi formé aura une fin. Car à côté des dieux créateurs qui le conduisent, se trouve le dieu mauvais qui travaille à le détruire. Avec ses acolytes, ce dernier attaquera et vaincra les dieux bénéfiques, et des monstres à ses ordres dévoreront le cosmos. Tout fera retour aux ténèbres et au chaos. Cependant, le Père du Ciel ressuscitera ses fils, et tout recommencera ».

Cette exposition, que nous avons mise entre guillemets, correspond-elle à la mythologie germanique ou à la mexicaine? Nous ne l'avons pas précisé, justement pour que le doute subsiste. Car le schéma que nous venons de présenter vaut aussi bien pour l'une que pour l'autre, et nous allons le démontrer.

2. Le cosmos de l'Amérique Moyenne

En dehors des récits des chroniqueurs espagnols et hispanisés, la source fondamentale des données que nous avons sur les convictions religieuses des Nahuas et des Mayas est un texte anonyme, le *Manuscrit de Chichicastenango*, régidé peu après la Conquête, que nous connaissons sous le nom de *Popol Vuh* que lui a donné Brasseur de Bourbourg, son traducteur. En réalité, l'auteur, un Indien fort cultivé récemment converti au christianisme, déclare dans son ouvrage qu'il a voulu sauver, en l'écrivant dans sa langue mais en caractères latins, le patrimoine religieux et historique du peuple quiché-maya auquel il appartient, « parce qu'on ne voit plus le *Popol Vuh*... qu'avaient autrefois les rois, car il a disparu ». Nous verrons, au chapitre suivant, quels sont le sens et l'origine du titre de cet ouvrage perdu.

Le *Manuscrit de Chichicastenango* commence par une description du cosmos avant la création :

« Nous allons raconter ici comment tout était en suspens, tout était calme, en silence, tout était immobile, muet, et vide l'extension du ciel.

« C'est le premier récit, le premier discours. Il n'y avait encore pas un homme, pas un animal, oiseaux, poissons, crabes, arbres, pierres, grottes, falaises, herbes ni bois; il n'existait que le silence.

« La face de la terre ne se manifestait pas. Il n'y avait que la mer calme et le ciel dans toute son extension.

« Il n'y avait rien ensemble, rien qui fît du bruit, ni rien qui bougeât, ni qui s'agitât, ni qui fît du bruit dans le ciel.

« Il n'y avait rien qui fût debout; rien que l'eau au repos, la mer paisible, seule et tranquille. Il n'y avait rien qui fût doté d'existence.

« Il n'y avait qu'immobilité et silence dans l'obscurité de la nuit... » (35)

Il n'a pas manqué de commentateurs pour faire remarquer la ressemblance de ce texte avec le premier verset de la *Genèse* : « ...la terre était le néant et le vide, et les ténèbres couvraient la surface de l'abîme, tandis que l'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux » et pour soupçonner l'auteur du *Popol Vuh* — res-

pectons la coutume d'appeler ainsi le *Manuscrit de Chichicastenango* — d'avoir introduit dans son ouvrage, pour s'attirer les bonnes grâces des Espagnols, des éléments chrétiens. Ce n'est pas une hypothèse à exclure totalement, bien que le reste du livre ne fasse aucune concession à la nouvelle religion. Mais la conception du chaos originel, en réalité bien peu chrétienne puisqu'elle contredit le dogme de la création *ex nihilo* n'appartient pas qu'à la Bible. Nous la trouvons dans les livres sacrés de tous les peuples aryens. Citons le *Rigvéda* :

« Il n'y avait alors ni être ni non-être. Ni univers, ni atmosphère, ni rien au-dessus. Rien, nulle part, pour le bien de qui que ce fût, contenant ou contenu. La mort n'existait pas, ni l'immortalité, ni la distinction du jour et de la nuit. Mais cela palpitait... » ([39]).

Et le *Võluspa* scandinave, poème du IXe siècle, antérieur au christianisme, qui fait partie des *Edda*, s'exprime en ces termes : « Dans les jours anciens — rien n'existait — ni le sable, ni la mer — ni les vagues moutonneuses; — il n'y avait pas de terre — ni de firmament — ni un brin d'herbe; — seulement l'Abîme ouvert » ([40]).

Sous des formes à peine différentes, l'idée est la même dans les quatre textes : celle du chaos, c'est-à-dire de la matière désordonnée, distincte à la fois de l'être — qui suppose un ordre — et du non-être — le *nihil* de la théologie chrétienne — qui exclurait toute potentialité. Dans les quatre textes, également, l'Être absolu est présent au-dessus du chaos : le Cœur du Ciel, dans le *Popol Vuh*; l'Esprit de Dieu, dans la *Genèse;* le Père du Ciel, dans les *Védas;* le Père de Tout, dans les *Edda.*

Laissons de côté les cosmogonies hindoue et hébraïque pour ne considérer que celles qui nous occupent ici : celle de l'Amérique Moyenne et celle de la Scandinavie. Dans toutes les deux, la création du cosmos se produit de la même manière : par l'introduction de Dieu dans la matière. C'est de Dieu qu'émanent les Dieux Créateurs qui donnent une forme au chaos et modèlent la terre et le firmament, puis les plantes et les animaux. La création de l'homme constitue une tâche plus difficile. Les Créateurs, nous dit le *Popol Vuh*, firent en premier lieu un homme de limon, mais il lui manquait l'intelligence : il s'humidifia et se désagrégea. Ils firent alors des bonshommes de bois qui parlaient comme les êtres humains et qui peuplèrent toute la terre. Mais leurs

enfants n'avaient pas d'âme, et le Cœur du Ciel les détruisit dans le grand Déluge. Quelques-uns survécurent : les singes en descendent.

La tradition des Nahuas de Michoacan et celle des Mayas du Chiapas nous offrent une intéressante variante de ce récit. D'après elles, ces premiers êtres pseudo-humains étaient des géants. Sept d'entre eux parvinrent à échapper au Déluge et construisirent — à Cholula, précise la tradition nahuatl — une grande pyramide grâce à laquelle ils voulaient monter à l'assaut du Ciel. Mais Dieu les détruisit sous une pluie de feu.

La cosmogonie scandinave est presque identique. Du chaos naquirent d'abord les Géants Glacés que conduisait l'hermaphrodite Ymir qui les avait engendrés. Les Dieux les annihilèrent par un Déluge dont un seul parvint à se sauver avec sa famille. Du corps d'Ymir, les Créateurs firent la terre.

La formation de l'homme est également fort semblable dans les deux cosmogonies. Selon de *Popol Vuh*, Dieu modela quatre hommes dans de la pâte de maïs, leur donna la vie, bien qu'en limitant leur sagesse, et fit leurs femmes pendant leur sommeil. Pour les Mixtèques de l'Anahuac, l'homme sortit d'un arbre. Dans les *Edda*, les Créateurs ramassèrent deux morceaux de bois jetés sur la plage par les vagues, selon une version, ou deux arbres, d'après une autre, et les taillèrent en leur donnant une forme humaine. Puis ils leur insuflèrent une âme et la vie.

Une fois terminée de cette manière l'œuvre de création, quel fut son résultat quant à la structure du cosmos ? En ce qui concerne l'Amérique Moyenne, ce n'est pas au *Popol Vuh* que nous pouvons recourir pour obtenir une réponse, mais aux récits des chroniqueurs, pleinement confirmés par les codices. Quelle surprise, si nous n'avions pas déjà mentionné le fait ! Pour les Nahuas comme pour les Mayas, en effet, la Terre est ronde. Les Grecs le savaient, bien sûr, mais l'Occident européen du Moyen Age l'avait oublié. Le globe terrestre a comme axe l'Arbre du Monde, ou Arbre de la Vie, dont les racines plongent les profondeurs souterraines du royaume de la mort et dont les branches s'élèvent jusqu'au ciel. Quatre génies — les bacab de la mythologie maya : Kan, Muhuc, Ix et Canac — soutiennent le monde aux quatre points cardinaux.

Pour les *Edda* aussi, le cosmos est rond et un arbre constitue son axe : le Frêne Yggdrasill, qui est également un symbole

phallique, c'est-à-dire vital, et sur la crête duquel un aigle a son nid. Ce dernier détail serait sans importance si nous ne trouvions souvent un aigle, symbole du Soleil, sur la cîme de l'Arbre du Monde nahuatl et maya.

Le cosmos que nous connaissons — le cinquième pour les peuples de l'Amérique Moyenne et l'un des neuf contemporains pour les Scandinaves — n'est pas éternel. De même qu'il naquit du chaos, il fera retour au chaos. Instruments du dieu mauvais, le tigre et le serpent, selon les croyances nahuatl et mayas, ou le loup Fenrir, dans la mythologie nordique, dévoreront le Soleil et la Lune, et tout finira jusqu'au prochain renouveau.

3. Dieu et les dieux en Amérique Moyenne

L'erreur la plus courante que l'on commette en ce qui concerne la religion de l'Amérique Moyenne consiste à croire que les Nahuas et les Mayas adoraient le Soleil. En réalité, ils adoraient le Père du Ciel, directement ou à travers ses personnifications différenciées — ses *avatars*, en bon langage théologique —, les dieux créés. Il en était exactement de même chez les Scandinaves et, d'une manière générale, chez tous les peuples « polythéistes ». Il ne devait pas, bien sûr, manquer de croyants qui prissent les mythes au pied de la lettre, comme il y a des chrétiens d'une formation religieuse insuffisante qui n'interprètent pas correctement le mystère de la Trinité, voire qui prennent les diverses Madones pour des personnes différentes. Le mythe n'est-il pas, précisément, la représentation imaginelle d'une idée complexe ou difficile à comprendre, que l'on met ainsi à la portée de tous?

Les habitants de l'Amérique Moyenne, comme les Scandinaves, croyaient en un Dieu suprême, créateur et conservateur de l'univers, un Dieu « invisible et impalpable, comme la nuit et comme l'air », dit Sahagun. « Le Dieu par lequel nous vivons; le Tout-Puissant qui connaît toutes nos pensées et le distributeur de toutes les grâces; celui sans lequel rien n'est homme; le Dieu invisible, incorporel, à la parfaite perfection et pureté, sous les

ailes duquel nous trouvons le repos et un abri sûr ». On ne rendait aucun culte à ce Père du Ciel parce qu'il était au-delà des sacrifices, qu'il était inaccessible aux prières et qu'on ne pouvait pas le représenter physiquement. On l'honorait en la personne des dieux créés, qui n'étaient que des expressions diversifiées de sa puissance absolue. Ce n'est que chez les Mayas qu'il semble avoir eu un nom : Hunabcu, et ce n'est même pas bien sûr. Les Nahuas ne le désignaient qu'à l'aide de périphrases : « Celui de la proximité immédiate », et « Celui par qui nous vivons ». Ce Dieu n'avait pas de statues, parce que personne « ne l'avait connu ni vu jusqu'à maintenant », comme dit Ixtlilxochitl. Et on ne mentionne qu'un seul temple dédié, par le roi Nezaualcoyotl, au « Dieu inconnu, créateur de toutes les choses ».

Snorri Sturlusson, l'auteur islandais de l'*Edda* en prose (1189-1241) explique parfaitement, dans la préface de son ouvrage, la nécessité que les peuples panthéistes ont d'un Dieu suprême : « Il surgit chez eux l'idée qu'il devait y avoir un conducteur des étoiles du firmament, quelqu'un qui pouvait ordonner leur course à son gré et qui devait être fort et avoir un grand pouvoir. Et ils crurent que c'était vrai : que s'il gouvernait les choses les plus importantes de la Création, il avait dû exister avant les étoiles du ciel, et ils comprirent que s'il dirigeait la course des corps célestes, il devait aussi gouverner l'éclat du soleil et la rosée de l'air, et les fruits de la terre, et tout ce qui y pousse; et, de la même manière, les vents de l'espace et les tempêtes de la mer. Ils ne savaient pas encore où se trouvait son royaume, mais ils croyaient qu'il ordonnait toutes les choses sur la terre et au firmament... ». Un siècle plus tard, l'empereur inca Tupak Yupanki fera le même raisonnement presque dans les mêmes termes, comme nous le verrons plus loin.

Cependant, le Père du Ciel était plus spécialement personnifié, aux yeux des croyants, par un Dieu principal que l'on considérait comme le chef des dieux créés et auquel on rendait les plus grands hommages. Mais ce dieu n'était pas nécessairement le même à toutes les époques ni chez tous les peuples d'une même religion. Non seulement chaque groupe, chaque couche sociale et chaque communauté avaient un dieu protecteur, mais encore ils choisissaient à leur gré le dieu principal. C'est ainsi que chez les Scandinaves, au début de notre ère, la personnification suprême du Père du Ciel était Tyr (ou Tiu, ou Ziu, du sanscrit Dyevs

dont procèdent en grec Zeus et Theos, en latin Ju(piter) et en vieil allemand Tiwaz), alors qu'à l'époque viking Odin (Odinn ou Vóden, en Scandinavie; Wuotan ou Wodan, en Germanie) l'avaient supplanté, non sans que Thor lui disputât son rang, du moins dans les couches inférieures de la population.

Le choix d'Odin comme dieu principal était parfaitement logique. Avatar du Père du Ciel, la Mère Terre, Yörd ou Frigg, est à la fois son épouse et sa fille, voire même, semble-t-il, sa mère, ce qui suffit à démontrer que les généalogies divines sont purement symboliques. Le Dieu Créateur est dans l'Abîme Ouvert, c'est-à-dire dans la matière — sa mère —, comme il est normal dans une religion panthéiste. Mais il ne peut ordonner cette matière ni faire naître ainsi la Terre — sa fille — sans s'être unie à elle — son épouse —. Comme Créateur, Odin est l'ennemi de l'obscurité, et le Soleil est un de ses yeux. Étant donné que son souffle anime la matière, il est le dieu du vent. Et on lui attribue, en outre, le rôle de psychopompe, c'est-à-dire de guide des âmes.

L'équivalent d'Odin dans la mythologie de l'Amérique Moyenne est un dieu principal — en nahuatl, *teotl*, mot semblable, en raison de leur origine commune, Dyeva, au theos grec — qui porte chez les Nahuas le nom d'Ollin Tonatiuh et chez les Mayas celui de Kinichahau (Seigneur de la Face du Soleil). C'est le dieu solaire par excellence, ce qui signifie simplement que le Soleil — Notre-Père le Soleil — en est la représentation visible. Son nom maya ne pose donc aucun problème. Mais il n'en est pas de même de son nom nahuatl. Tonatiuh n'a aucun sens dans la langue de l'Anahuac et les chroniqueurs, comme les auteurs modernes, traduisent le terme par « Dieu » ou par « Soleil », c'est-à-dire par ce qu'il exprime. Ollin (les deux « l » se prononcent séparément) signifie mouvement, et aussi tremblement de terre, ce qui n'a évidemment qu'un rapport bien lointain avec la Divinité. Ce qui est étrange, c'est que le mot de Tonatiuh paraît formé des noms de deux dieux germaniques, Thonar (Thor) et Tiu (Tyr). On en vient alors à se demander si Ollin n'est pas une déformation, d'ailleurs légère si l'on tient compte de l'imprécision des transcriptions espagnoles — Sahagun écrit Donadiu au lieu de Tonatiuh — du nom d'Odin. Nous aurions ainsi une triade à la manière scandinave — Odin, Vili et Vé; Odin, Thor et Frey, etc. — comme à la manière de l'Amérique

Moyenne : le Cœur du Ciel des Quichés-Mayas est triple : Calculha-Hurakan, Chipi-Calculha et Raxa-Calculha. Il s'agirait donc d'une Trinité *sui generis* qui comprendrait Odin, dieu principal, dieu du Soleil et dieu du vent; Thor, dieu du tonnerre, son fils; et Tyr, dieu de la guerre. Notons ici que le dieu solaire aztèque, Uitzilopochli — le Mage Colibri —, unifié avec Ollin Tonatiuh lors de la conquête de l'Anahuac par les chasseurs nomades, est dieu de la guerre.

Nous pourrions poursuivre notre analyse comparative et montrer comment Yörd trouve en Coatlicue, la Mère Terre, son équivalent américain; Lóki, le dieu mauvais, dans le Tezcatlipoca nahuatl et dans le Zotzilaha-Chimalman maya, etc. Mais, en réalité, de telles identifications ne prouveraient pas grand'chose car toute religion qui personnifie les forces de la nature n'a, pour définir ses dieux, qu'un nombre réduit de possibilités. Par ailleurs, les analogies que nous avons signalées jusqu'ici — sauf en ce qui concerne le nom d'Ollin Tonatiuh, qui a une portée beaucoup plus vaste — deviennent insignifiantes lorsque l'on considère Quetzalcoatl.

Nous avons déjà rencontré, au chapitre III, ce personnage historique, roi des Toltèques au Xe siècle et civilisateur des peuples nahuatl et maya. Nous avons vu comment, écœuré de l'attitude de ses compagnons, il avait pris la mer pour l'Amérique du Sud où nous pouvons suivre sa trace. Il disparut physiquement de l'Anahuac et du Yucatan, mais son souvenir y persista. Bien plus, on en fit un dieu qui finit par dominer le panthéon de l'Amérique Moyenne.

Le dieu Quetzalcoatl, blanc et barbu comme l'avait été l'homme, perd les caractéristiques guerrières qui avaient appartenu à l'une des deux personnalités du roi toltèque (*). C'est le prêtre et le réformateur religieux qui se projette jusqu'au Ciel, et on lui forge une biographie mythique qui correspond à sa nouvelle dignité et, surtout, aux valeurs qu'il représente.

Il n'est pas facile de situer Quetzalcoatl par rapport aux autres dieux de l'Amérique Moyenne. En effet, il ne s'ajoute pas à la mythologie pré-existente comme put le faire Uitzilopochli qui trouva sans grande difficulté un dieu avec qui se confondre : il se superpose à elle et, pour une grande part, la contredit. Il

* Cf. pl. X (*b*).

lutte contre Ollin Tonatiuh pour lui prendre sa place de dieu principal et il y parvient, mais sans annuler son rival. Sous certains aspects, il se confond avec lui, puisque tous deux apparaissent comme fils de Coatlicue, la Mère Terre, et que leur conception présente le même caractère très spécial, car elle reproduit, virginité à part, le mystère chrétien de l'Incarnation : Coatlicue devint enceinte de Tonatiuh après avoir caché sous sa robe une plume blanche trouvée dans un temple, et de Quetzalcoatl, après avoir avalé une pierre précieuse. Dieu principal, c'est-à-dire expression maximale du Père du Ciel, il devient le Créateur, le dieu de la vie et, comme Odin, le dieu du vent à travers son hypostase Enecatl, Hurakan chez les Mayas.

Ce n'est point là, cependant, l'aspect le plus important de sa personnalité : seulement la conséquence de l'emprise qu'il acquit dans le cadre d'un monde qui l'avait vaincu. Ce qu'apporte Quetzalcoatl aux hommes, c'est une nouvelle conception de la vie et, par là même, de la morale. Il essaie de remplacer le culte sanguinaire de l'héroïsme par une religion de la pénitence. C'est avec lui qu'apparaissent les notions associées de péché, de remords et de pardon. Et, comme corollaire, celle de rédemption. La vie mystique de Quetzalcoatl, calquée sur sa vie réelle mais totalement transformée, nous éclaire sur ce point. Tezcatlipoca devient son frère, dieu du Soleil de la Terre — le Soleil putréfacteur —, et, à l'aide de ses complices Ihuimécatl et Toltécatl — ce dernier nom se réfère clairement au rôle joué par les Toltèques dans les événements qui poussèrent leur chef à s'en aller —, il parvint à enivrer le Prêtre et à le faire dormir avec la belle Quetzalpétatl. A son réveil, Quetzalcoatl pleura sur son péché et partit vers la mer. Sur la côte, il pleura de nouveau et mourut dans les flammes qu'il avait lui-même allumées. L'âme de l'homme-dieu descendit aux enfers où elle réussit, non sans dangers ni sans terreur, à arracher au Seigneur du Royaume des Morts un paquet d'ossements de damnés. Quetzalcoatl les aspergea du sang qu'il fit jaillir de son pénis et, grâce à cette pénitence qu'imitèrent tous les dieux, sauva l'humanité.

La Rédemption par le sang de Dieu : il est impossible de ne pas penser immédiatement au Christ. On pourrait aussi se rappeler le mythe de Bálder, le second fils d'Odin, tué par le dieu aveugle Hödr, qu'avait trompé Lóki, le dieu mauvais. Dieu sanglant et dieu larmoyant, Bálder descendit aux enfers d'où

il reviendra après le Crépuscule des Dieux, racheté par ses souffrances et par les pleurs du monde, pour entrer dans le nouveau Ciel. Cette double comparaison n'a rien d'étrange : bien souvent, au Moyen Age européen, Jésus et Bálder se superposent et se confondent. Ce n'est peut-être pas par le seul fait du hasard que le sens originel de *Baldr* est seigneur et que Jésus-Christ est appelé « Notre-Seigneur ». Et les Nahuas disaient généralement de leur dieu rédempteur « le Seigneur Quetzalcoatl ».

Les caractéristiques de l'Itzamna-Rédempteur des Mayas sont semblables à celles du Quetzalcoatl ascétique. Kukulkan, au contraire, conserve, comme dieu, la configuration du Quetzalcoatl guerrier qui, dans l'Anahuac, tend à se confondre avec Ollin Tonatiuh, le dieu de la guerre, et prend, dans l'iconographie, les apparences d'Odin.

4. Le sort des hommes et des dieux en Amérique Moyenne

Sans la double idée de péché et de pénitence, ni le Ciel ni l'Enfer n'auraient aucun sens. Il s'est trouvé des auteurs, néanmoins, pour affirmer que le sort des âmes, chez les Nahuas et les Mayas, n'était qu'une question de rôle social : les guerriers morts au combat, les femmes mortes en couches et les victimes des sacrifices allaient s'unir au Soleil, les paysans et les noyés étaient reçus dans les limbes du Tlalocan et les autres tombaient dans le Mictlan, l'enfer. Après Quetzalcoatl, tout au moins, il n'en fut évidemment pas ainsi car on ne peut pas concevoir la Rédemption sans péché ni châtiment. Mais le sang du dieu ne fit que généraliser le salut qu'assurait déjà, individuellement, le sang des guerriers, des accouchées et, ce qui prouve notre assertion, des victimes des sacrifices humains.

Les élus étaient conduits par Téoyamiqui, femme d'Uitzilopochli, à la Maison du Soleil, le Paradis des Nahuas. Devenus les « compagnons de l'aigle », des hymnes guerriers et des com-

bats simulés occupaient leur éternité. Chaque jour, ils suivaient le Soleil jusqu'à son zénith, où les remplaçaient les femmes mortes en couches. Les paysans, auxquels la vie végétative ne permettait ni grands mérites ni grandes fautes, et aussi les foudroyés, les noyés, les lépreux et les galeux, allaient à une espèce de paradis terrestre où ils trouvaient toutes les satisfactions qu'ils auraient souhaité avoir en vie. Les réprouvés étaient jetés dans le Mictlan, un monde souterrain situé sous les steppes sombres et glacées du Nord. C'était le royaume de Mictlantecuhtli, le dieu des morts. Il n'était même pas facile d'y arriver. Accompagné d'un chien psychopompe, le damné errait pendant quatre ans au milieu de vents glacés, poursuivi par des monstres, et il lui fallait finalement traverser les Neuf Rivières, au-delà desquelles il trouvait le repos du néant. Le *Popol Vuh* nous donne des Enfers, royaume de Xibalba, une description plus complète mais concordante. Pour les Quichés-Mayas, les damnés passaient par cinq cercles où ils subissaient divers châtiments : la Maison Obscure, la Maison Glacée, la Maison des Tigres, la Maison des Vampires et la Maison des Couteaux. Le livre ne nous dit pas comment finissait le voyage, ni même s'il avait une fin.

Sauf en ce qui concerne le Tlalocan, aux vagues réminiscences chrétiennes, la conception que les Nahuas et les Mayas se faisaient du Ciel et de l'Enfer semble calquée, jusque dans ses moindres détails, sur la mythologie scandinave. A Asgard, résidence des dieux située au sommet du Frêne Yggdrasill, se trouve le Valhöll, la « Demeure des Tués » où les guerriers morts héroïquement au combat sont conduits par les walkyries, « sélectionneuses de ceux qui sont morts violemment ». Celles-ci remplissent la double mission de parcourir les champs de bataille, d'y choisir les héros et d'assurer le service domestique du Walhala. Les morts glorieux — les Champions — passent leur temps à manger, à boire de l'hydromel et à se battre. Chaque jour, ils vont au champ de manœuvre et combattent. Ils se blessent et se tuent. Mais, le soir, tous recouvrent l'intégrité ou la vie.

Les autres morts, les réprouvés, vont au Hel, le « Lieu d'Occultation » situé dans les profondeurs souterraines. C'est une région roide et brumeuse, divisée en neuf cercles superposés de plus en plus froids à mesure que l'on descend. On y pénètre par une porte que garde le chien Garmr et on traverse une rivière de

couteaux et d'épées effilées. On arrive ainsi au royaume de la déesse Hel, où les pécheurs — parjures, assassins et adultères — mènent une vie misérable, entourés de serpents. Dans le Hel se trouve Lóki, le dieu mauvais, le dieu déchu, que bien des auteurs apparentent à Lucifer.

Le séjour des damnés aux Enfers ne sera pas éternel. Un jour, Lóki s'échappera du Hel et se mettra à leur tête. Avec l'aide des géants, descendants de la famille qui avait survécu au Déluge, du loup Fenrir et de ses fils et du Serpent du Monde, que Thor avait en vain essayé de pêcher et qu'Odin avait jeté dans la mer qui entoure la terre, il se lancera à l'assaut d'Asgard. Ce sera le moment du Ragnarök, du Crépuscule des Dieux. Car ceux-ci seront vaincus. Le loup Fenrir et le Serpent du Monde, avant de mourir dans le combat, dévoreront le Soleil et la Lune. Les glaces envahiront la terre, et tout sera fini. Mais Bálder, le Rédempteur ressuscitera les dieux et un nouveau cosmos naîtra.

La même conception de la fin du monde, bien que les détails en soient moins nombreux, faisait partie des croyances de l'Amérique Moyenne. Quatre Soleils, c'est-à-dire quatre Mondes, furent détruits avant d'en arriver au nôtre : le Soleil de la Terre ou de la Nuit, le Soleil de l'Air, le Soleil de la Pluie de Feu et le Soleil de l'Eau. Le Cinquième Soleil, ou Soleil des Quatre Mouvements, périra à son tour quand les Monstres du Crépuscule surgiront du fond de l'Occident, poussés par Tezcatlipoca, le dieu mauvais, pour détruire les êtres vivants, tandis que le Monstre de Terre brisera le globe entre ses crocs. Le genre humain disparaîtra. Mais il naîtra un Sixième Soleil : un nouveau monde dans lequel les hommes seront remplacés par les planètes, c'est-à-dire par les dieux.

5. La religion de l'Empire incaïque

Les données que nous possédons au sujet des croyances religieuses dominantes de l'Empire incaïque sont bien moins nombreuses que celles qui nous sont parvenues sur l'Amérique

Moyenne. Cette différence est peut-être due, en partie, au fait que le Pérou n'a eu aucun chroniqueur du niveau intellectuel de Sahagun. Mais, de toute manière, la cause fondamentale en est la simplicité et la pureté d'une religion qui, pratiquement, était dépourvue de mythologie. Ces caractéristiques n'excluent pas, cependant, une dualité primitive qui se manifestait encore, d'une manière atténuée, à l'époque en question.

La couche la plus ancienne de la religion péruvienne était représentée par les soixante-dix-huit dieux qui, dans le Panthéon de Cuzco, exprimaient les croyances des peuples incorporés à l'Empire. Les Incas toléraient, voire même accueillaient favorablement, leurs idoles, comme le faisaient les Césars romains, pour des raisons politiques. Un de ces dieux, cependant, jouissait d'une situation privilégiée, et l'Empereur lui-même ne dédaignait pas de célébrer parfois des sacrifices rituels dans son grand temple du Rimac. C'était Pachakamak, le dieu du Feu des Chimous, dont le nom signifie « Animateur de la Terre », le Créateur immanent dont l'œuvre est personnifiée jusqu'à nos jours, chez les Aymaras de Bolivie, par Pachamama, la Mère Terre. Pachakamak est l'esprit ordinateur par lequel le chaos prend forme et dure. Car Pacha est à la fois la terre et le temps. Nous ne savons rien, malheureusement, de la cosmogonie péruvienne qui, si elle existait dans un lointain passé, a dû être effacée de la mémoire par le culte impérial — et impérieux — du Soleil.

Notre ignorance de la théologie pré-incaïque projette également son ombre sur l'époque des *Atumuruna*. Ce qui est fort explicable, puisque les « hommes de Tiahuanacu » disparurent presque tous comme conséquence à leur défaite de l'Ile du Soleil. Il y eut une solution de continuité dans la civilisation créée par eux, et l'empire incaïque recueillit un héritage simplifié. Nous savons cependant que les croyances des blancs qui débarquèrent sur les côtes du Pérou ne devaient pas être très différentes de celles qu'ils laissèrent en Amérique Moyenne : la théologie incaïque le prouve.

La religion, fondée par Manko Kapak, que connurent les Espagnols à leur arrivée se limite apparemment au culte du Soleil. Au dessus des dieux locaux, des dieux Canopes, protecteurs du foyer, et de Pachakamak lui-même se trouvait « Notre Père le Soleil » dont les incas, possesseurs du pouvoir suprême, étaient les fils. La concentration du culte autour du mythe solaire constituait

donc une habile politique, mais rien de plus. Les Indiens adoraient le Soleil parce que l'État, qui ordonnait toutes les activités religieuses et civiles — et en particulier les travaux agricoles et la répartition des biens produits — en fonction du culte officiel, les poussait, voire les obligeait, à le faire. Mais les Incas — l'Empereur et sa famille de sang royal — avaient, certes une conception théologique plus élevée.

Un chroniqueur de la première époque, le P. Blas Valera que cite Garcilaso, attribue à l'empereur Yupak Yupanki les propos suivants : « Beaucoup disent que le Soleil vit et qu'il est le créateur de toutes les choses. Il est inéluctable que celui qui fait une chose assiste à la chose qu'il fait. Mais bien des choses se font lorsque le Soleil est absent. Et qu'il ne vive pas, cela se déduit du fait qu'il ne se fatigue pas à tourner sans cesse. S'il était une chose vivante, il se fatiguerait comme nous; ou, s'il était libre, il irait visiter d'autres régions du ciel qu'il n'atteint jamais. Il ressemble à un animal attaché, qui refait sans cesse le même trajet; ou à une flèche qui va où on l'envoie, et non pas où elle voudrait ». Et l'empereur Hayna Kapak précisa la pensée de son père en répondant au Grand-Prêtre qui lui reprochait de regarder en face l'image du Soleil, malgré la loi qui interdisait semblable sacrilège : « Je te dis que Notre Père, le Soleil doit avoir un autre maître plus puissant que lui, qui lui ordonne de parcourir le chemin qu'il parcourt chaque jour sans s'arrêter. S'il était maître et seigneur, il agirait bien parfois à sa guise ».

Le Dieu suprême du Pérou s'appelait Kon-Ticsi Huirakocha et ne se différenciait en rien du dieu blanc et barbu qui, en tant qu'homme, avait civilisé le Haut-Plateau : Illa-Ticsi Huirakocha, le Quetzalcoatl péruvien. C'était le « maître du Soleil » dont parlait Huayan Kapak, qui s'était incarné pour apporter aux êtres humains Révélation et Rédemption. Dieu invisible et tout-puissant, il n'avait besoin de personne ni de rien. C'est la raison pour laquelle on ne lui rendait aucun culte et on ne lui élevait pas de temples. Celui que l'empereur Huirakocha, auquel il était apparu en songe et dont, pour ce motif, il avait pris le nom, fit construire, était dédié au « fantôme » du Dieu.

Le chroniqueur García raconte comment, selon les croyances indigènes, au temps où tout était dans la nuit, où il n'y avait encore ni lumière ni jour, sortit d'un lac situé dans la province de Collasuyu (le Titicaca) un Seigneur appelé Contice-Viracocha

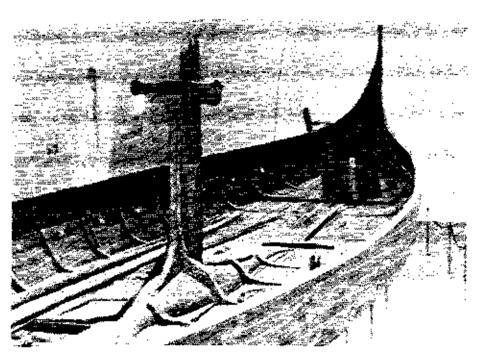
(Kon-Ticsi Huirakocha) qui créa d'un seul coup le Soleil, la Lune, les planètes et les étoiles. Il n'avait ni « os, ni membres, ni corps » et « voyait beaucoup et très rapidement... comme fils du Soleil qu'il disait être ». Mais Pachakamak le vainquit et l'obligea à s'enfuir. Maudissant les hommes qui l'avaient abandonné et avaient fait retour à la vie animale, Kon-Ticsi Huirakocha gagna par la côte la province de Manta et « plongea dans la mer avec tous les siens », selon la version de García, ou « étendit son manteau sur la mer et disparut pour toujours au sein de l'océan », selon Velasco. C'est l'exacte transposition mythique de l'histoire de Huirakocha, telle que nous l'avons rapportée, d'après la tradition, au chapitre III.

Huirakocha est donc à la fois le créateur et le fils du Soleil. Comme créateur, il est immatériel et tout-puissant. Comme Rédempteur, au contraire, — fils de sa propre création — il est vulnérable et les forces de la nature l'abattent. De même que Quetzalcoatl, avec lequel il se confond du point de vue historique, sinon comme individu, du moins comme groupe racial, Huirakocha nous fait irrésistiblement penser au Dieu du christianisme, Créateur et Rédempteur, Père et Fils de Soi-même, immatériel et incarné, tout-puissant et crucifié par les Fils du Diable.

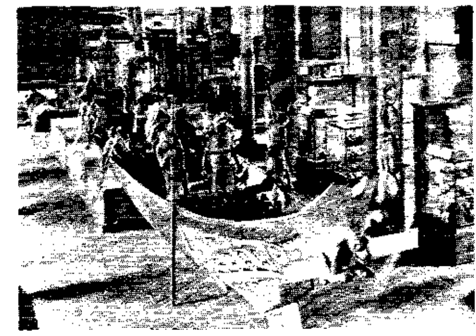
Nous avons déjà vu, au Chapitre III, quelle est l'origine et quel est le sens du nom de Huirakocha : « Dieu Blanc » en vieux scandinave. *Kon*, dans la même langue, signifie « homme noble », mais pourrait être ici une abréviation de *konungr*, « roi ». Quant à *Ticsi*, terme que l'on traduit en général, arbitrairement, par Créateur, il n'est peut-être pas abusif d'y trouver la racine « Ti » du vieil allemand Tiwaz, nom du Père du Ciel.

A côté d'une théologie si élevée, il est sans grand intérêt d'ajouter — et nous ne le faisons qu'afin que notre exposé soit complet — que, dans le culte populaire, la Lune était une déesse, épouse du Soleil, que l'on vénérait une triade — Illapa — d'« esclaves du Soleil » — L'Éclair, le Tonnerre et la Foudre — qui n'étaient pas des dieux, et que le dieu Canope représentait les sept planètes connues. Il est plus important de noter que la religion incaïque enseignait l'immortalité des âmes et même la résurrection des corps. Les élus allaient au Ciel, situé au dessus de la Terre, où ils menaient une vie de Paradis Terrestre, tandis que l'Enfer, domaine du démon Kupay ou Supay et situé sous la Terre, recevait les damnés qui y subissaient les pires tourments.

PLANCHE I



a) Navire viking d'Öseberg (Norvège).



b) Canot de guerre haida (côte nord-est de l'Amérique du Nord).



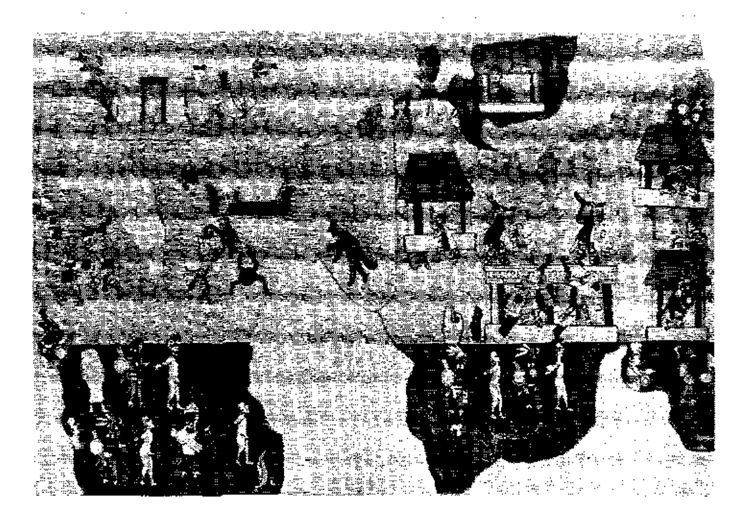
c) Calvitie chez un Guayaki blanc.

d) Un Guayaki brun et barbu.



e) Type europeïde de Guayaki blanc.

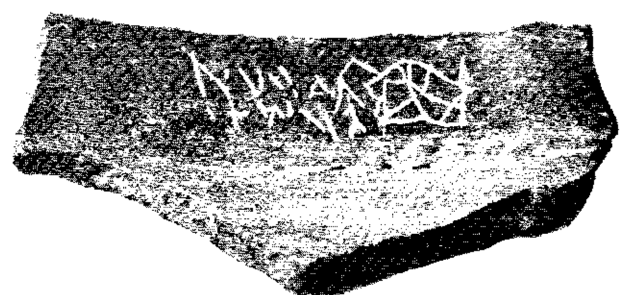
PLANCHE II



a) Combat dans la ville entre Indiens et Blancs (fresque du Temple des Guerriers de Chichen-Itza, Yucatan).



b) Instrument de musique guayaki décoré de caractères runiques.



c) La Tablette de Cerro Moroti et son inscription runique.



d) Un Guayaki brun et un Guayaki blanc.

PLANCHE III



a) Stèle de l'île d'Arapa (lac Titicaca).



b) Stèle de White Island (Irlande).



c) Tête barbue du Rio Balsas, Guerrero (Mexique).



d) Tête barbue viking du navire d'Öseberg.

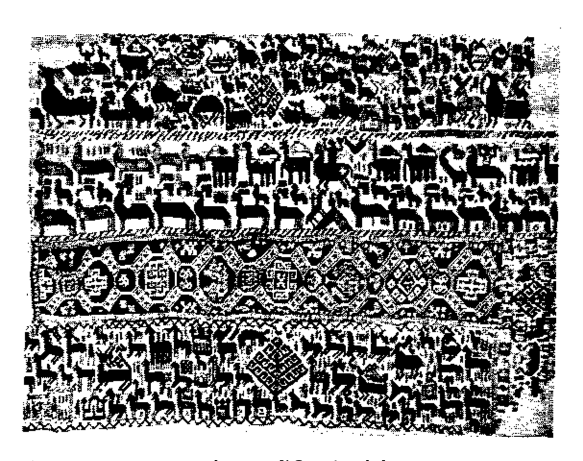
PLANCHE IV

a) Tête de jaguar de Tiahuanacu.



b) tête d'animal du navire d'Öseberg.

PLANCHE V



a) La tapisserie scandinave d'Ovrehogdal : cerfs et lamas.

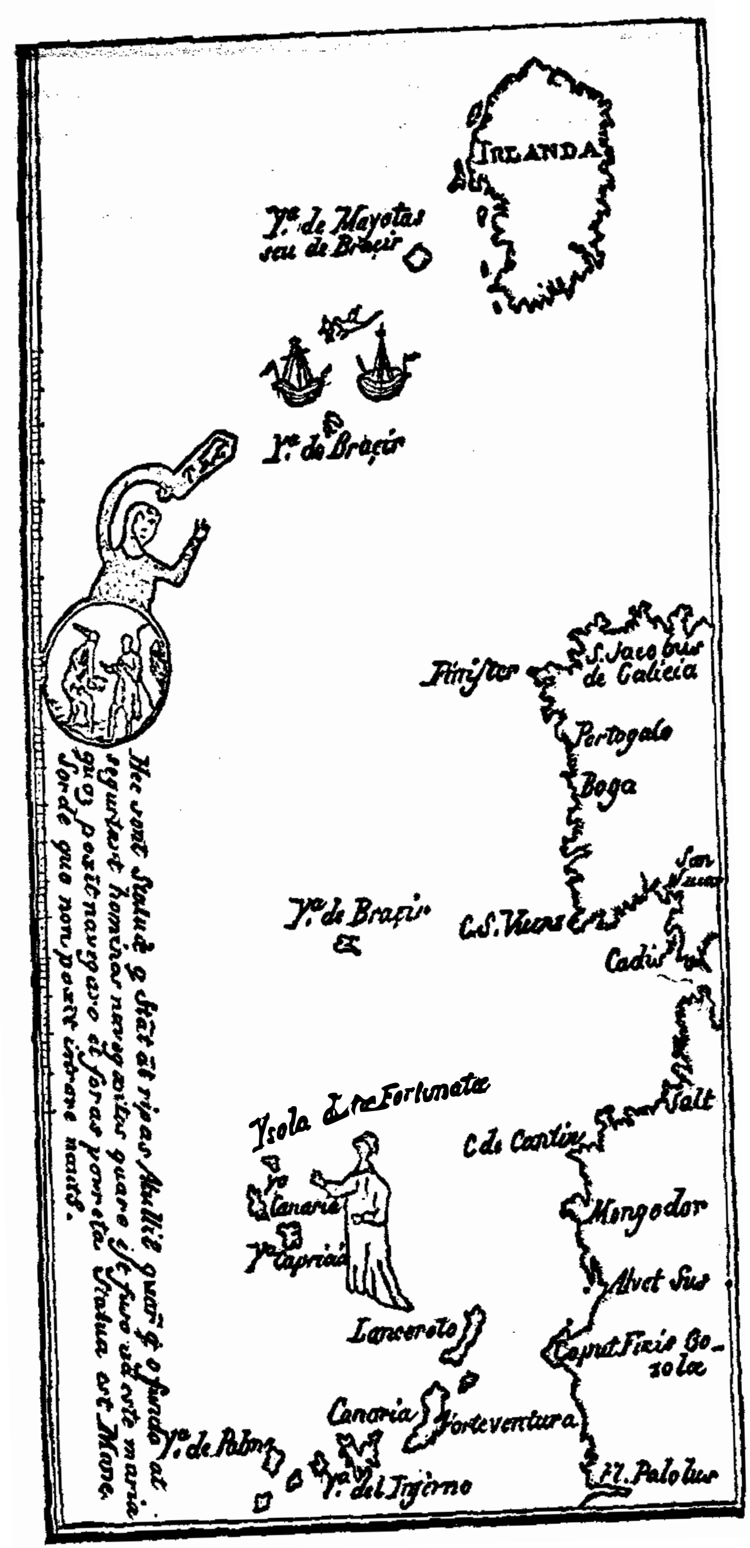




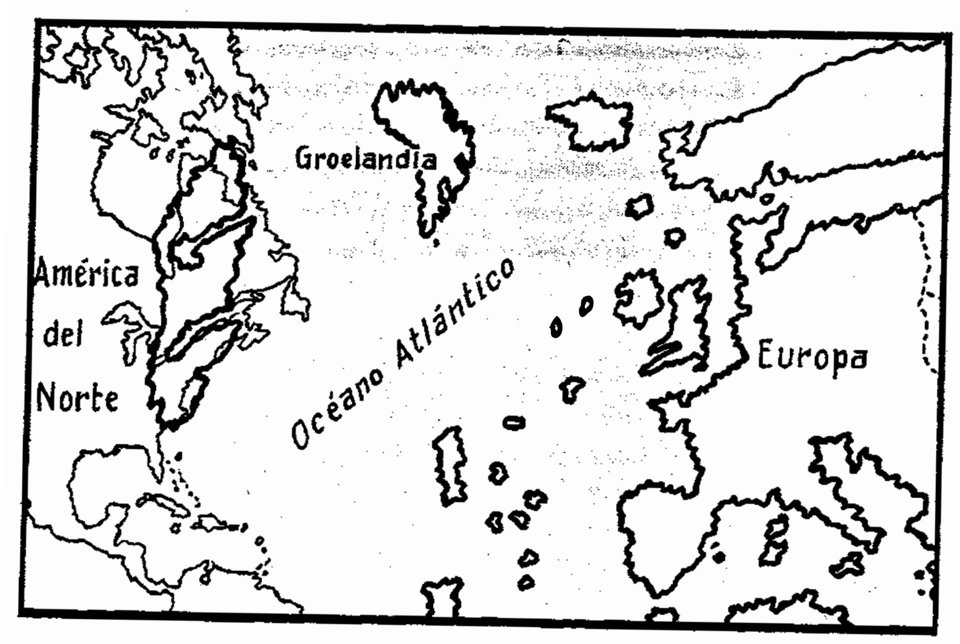
c) Le Chevalier-Aigle, sculpture aztèque.

b) Netzanalcoyotzin, roi de Texcoco (Mexique), au XVe siècle, déguisé en guerrier viking.

PLANCHE VI



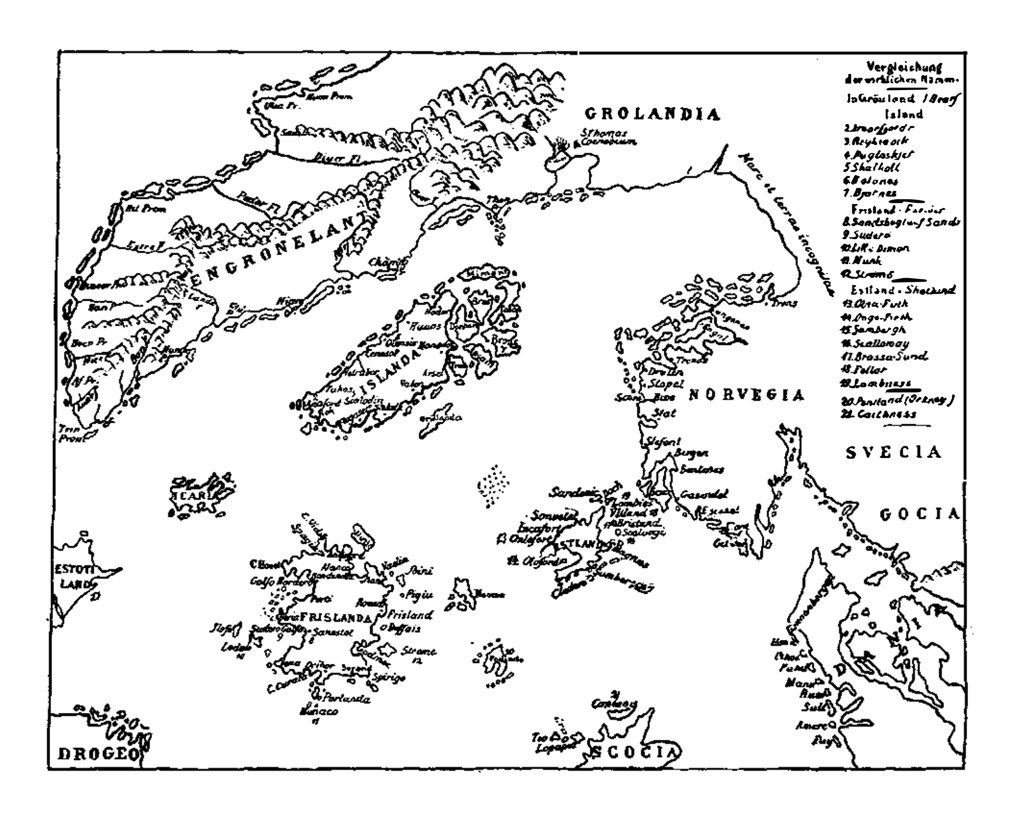
Carte de Fizigano (1367).



a) Carte anonyme de 1440 (en projection sur le tracé exact de l'Amérique du Nord).

b) Carta de Andrea Bianco (1436)

PLANCHE VIII



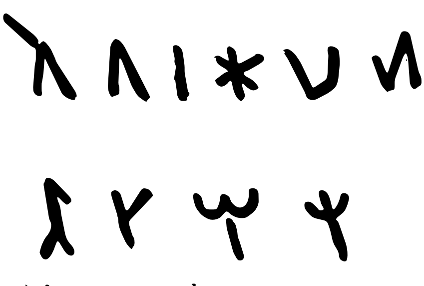
Carte de voyages des frères Zeno (1558).

PLANCHE IX



a) Inscription runique de l'île Kingiktorsoak (Groënland) : l'avant-dernier signe est le chiffre 10.





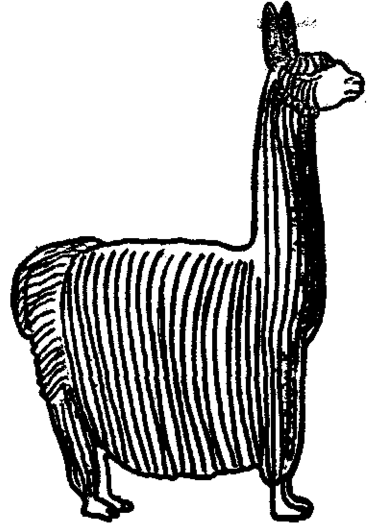
c) Inscription guayaki en caractères runiques.

b) Caractères runiques sur un instrument de musique guayaki, y compris le même signe.

	A	A		
+	+			
	σ	♁	⊕	ɸ (ō)
∂	∂ ∞			R (e, ee, allemand)
	π	π	π	ᚢ (u)
V	V	V	V	V (g)
o	o			
✱	✱	✱	✱	✱ (m)
4 ▷		ᚦ		ᚦ
Λ			Λ	Λ (u allem.)
	B		B	B (b)
	Ψ		Ψ	Ψ (n)
	T			↑ (t)
	X			X (e)
	M			M (e allem.)
	F			ᚠ (f)
	ʒ			ᚬ, ᚬ (o)
	↑	ñ		ᛦ (r)

d) Tableau de coïncidence : signes sud-américains d'apparence alphabétique et runes.

PLANCHE X



a) Lama, d'après une pièce d'orfèvrerie incaïque. Comparer aux figures de la Tapisserie d'Ovrehogdal, planche V.



b) A gauche, le Quetzalcoatl guerrier.



c) A droite, le Quetzalcoatl ascétique.



d) Caractères alphabétiques comme éléments de décoration de la tunique de l'Inca blanc et barbu, d'après Guaman Poma de Ayala.



e) Chariot à deux roues, chargé de deux snekkar, dessin de la Pierre Peinte (Amazonie).

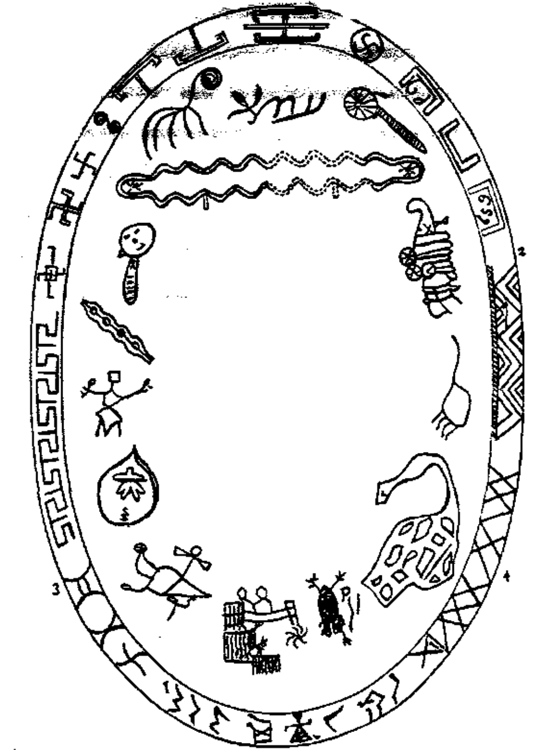
PLANCHE XI

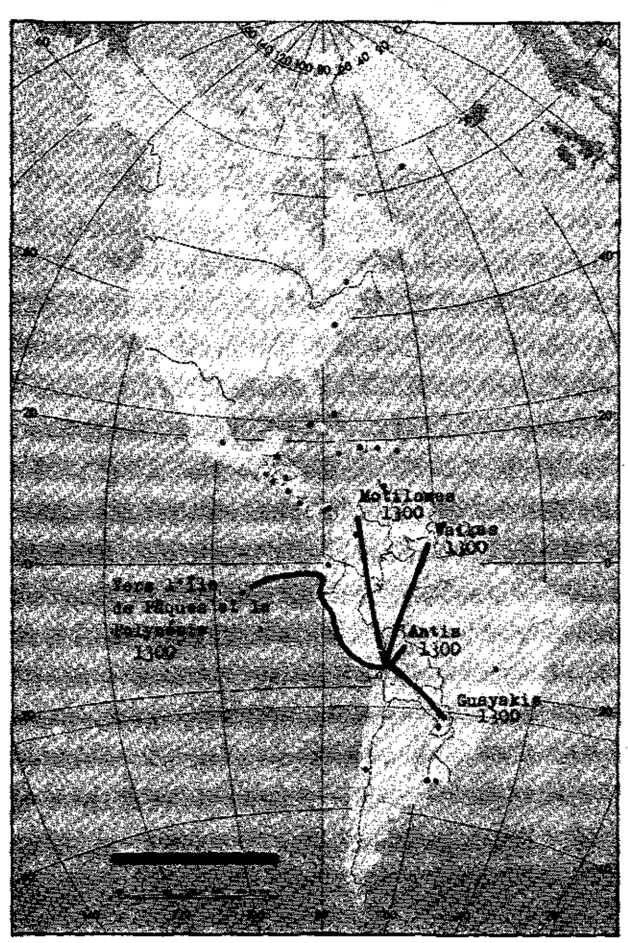
a) Le temascal, sauna aztèque.



b, c, d) Armes pré-colombiennes. En haut : aztèques, au centre : mayas, en bas : incaïques.

PLANCHE XII





a) Dessins, swastikas et caractères alphabétiques de la Pierre Peinte (Amazonie).
b) Carte récapitulative : dispersion des Danois de Tiahuanacu.

Mentionnons, enfin, une tradition du Déluge, semblable à celle de l'Amérique Moyenne : les eaux détruisirent les premiers hommes. Selon une version, sept d'entre eux survécurent et sortirent d'une grotte afin de repeupler le monde. D'après une autre, tous périrent et Huirakocha créa une deuxième humanité. A Quito, on croyait que le Déluge avait été la conséquence d'un combat contre le Grand Serpent, qui cracha tant d'eau qu'il en inonda le monde.

En résumé, nous trouvons dans la théologie incaïque les mêmes éléments qu'en Amérique Moyenne, mais disposés différemment et pourvus d'une autre valeur relative. Au Pérou, le Quetzalcoatl ascétique, a surmonté sa défaite et, grâce à Manko Kapak, s'est imposé aux résidus « sauvages » des cultes indigènes et a effacé le souvenir du Quetzalcoatl guerrier. Le dieu mauvais aussi a disparu, et la lutte entre les dieux. Il ne reste qu'une légère trace de maniquéisme théologique dans le combat du dieu de la matière, Pachakamak, et du Dieu de l'esprit, Kon-Ticsi, et encore seulement dans un mythe géographiquement très localisé, en voie de disparition. Il n'y a pas non plus de dieu des Enfers ni de dieu des morts. Il ne subsiste qu'un démon dans le genre de Satan. Tout s'est simplifié, épuré et harmonisé. Un Dieu binaire — Père et fils — dont le Soleil est l'expression et le symbole visible, gouverne les forces cosmiques et sauve les hommes par l'Incarnation. Il s'agit encore, certes, d'un paganisme panthéiste à la manière scandinave, mais il n'est pas difficile de reconnaître en lui un apport étranger que nous avions déjà rencontré, aussi défini mais moins affirmé, dans la religion de l'Amérique Moyenne.

6. Éléments chrétiens dans les religions de l'Amérique Moyenne et du Pérou

L'apport étranger que nous venons de mentionner est indiscutablement d'origine chrétienne. Nous n'avons certes pas l'intention de tomber dans l'erreur de ces chroniqueurs espagnols

dont se moque Garcilaso et qui « ont fait des trinités... que les Indiens n'avaient pas imaginées », dans le but d'assimiler « leur idolâtrie à notre sainte religion ». Ce n'était pourtant pas par syncrétisme — rien ne leur était plus étranger — que les chroniqueurs en question, et en particulier les prêtres qu'il y avait parmi eux, signalaient, voire exagéraient, les ressemblances qu'ils trouvaient entre le christianisme et les religions amérindiennes. Ce ne fut point par œuvre de leur imagination qu'ils en arrivèrent à parler d'une prédication en Amérique de l'apôtre saint Thomas — Santo Tomé, en espagnol — par analogue phonétique avec l'un des noms — Pay Tomé — du dieu blanc. Cela dut même leur coûter beaucoup de faire preuve d'une telle loyauté intellectuelle, du moins quant au culte nahuatl dont les caractéristiques sanguinaires les horrifiaient. L'évidence fut, sans aucun doute, plus forte que leurs préjugés et que leur sensibilité.

Ce n'était pas non plus par sympathie ni par considération que les conquistadores appelaient *papas* les prêtres nahuatl. Rien ne devait leur sembler plus choquant, pour ne pas dire sacrilège, que de donner à ces ministres des « idoles », bien qu'ils portassent des soutanes noires et des capuchons « comme ceux des Dominicains », le titre du Souverain Pontife de la Chrétienté. S'ils le faisaient, c'était parce que les prêtres d'Ollin Tonatiuh et ceux de Quetzalcoatl se désignaient eux-mêmes de ce nom. Or, en langue nahuatl, prêtre se dit *tlamacasqui* et, d'autre part, *papa* n'est pas un mot nahuatl. Les Indiens employaient ce terme pour se faire comprendre des blancs, et ils y arrivaient. Mais comment connaissaient-ils un vocable que les Espagnols n'appliquaient certes pas à leurs aumôniers? Où appelait-on *papas* de simples prêtres? En Irlande. Les *papas* (*paba*, du latin *papa*) étaient les moines anachorètes qui avaient peuplé les îles de l'Atlantique Nord, y compris l'Islande, avant les Scandinaves qui les connaissaient fort bien et les appelaient *papar*. Nous savons par les sagas que les Irlandais avaient colonisé le Huitramannaland, terre située au sud du Vinland et seulement séparée du Mexique par la Floride, comme le montre la carte de la figure 3, et qu'il y avait des prêtres parmi ses habitants. Il serait invraisemblable que les *papas*, grands navigateurs comme ils l'étaient, fussent devenus sédentaires, dans leur colonie américaine, et qu'ils ne fussent pas allés plus au Sud évangéliser les Indiens. Nous avons donc de bonnes raisons de penser que le Quetzalcoatl ascétique des Nahuas

et l'Itzamna des Mayas étaient un *papa*, ou la personnification d'un groupe de *papas*. Il n'y a pas d'autre manière d'expliquer le récit des chroniqueurs.

Si le séjour des moines irlandais fut si long et leur prédication si intense que les prêtres nahuatl se souvenaient d'eux, avec le terme exact, plusieurs siècles plus tard, rien de plus normal que la présence, dans la religion de l'Amérique Moyenne, d'éléments chrétiens qui attirèrent l'attention des conquistadores. Nous ne faisons pas seulement allusion ici à la doctrine théologique — Créateur incorporel et tout-puissant, Dieu trinitaire, Incarnation et Rédemption — car ces dogmes auraient pu être apportés par des Scandinaves païens, comme nous l'avons vu, bien qu'ils constituassent pour eux des aspects à la fois profonds et secondaires de leur religion, que des guerriers analphabètes, ou presque, n'auraient pas su exposer. Les éléments auxquels nous nous référons sont plus tangibles et ne peuvent avoir été apportés que par des chrétiens.

Nous ne faisons pas non plus allusion aux récits de type biblique que recueillirent les chroniqueurs après la Conquête et qui peuvent avoir été le produit de l'imagination syncrétiste des Indiens. Mentionnons cependant, ne serait-ce qu'à titre de curiosité, deux versions du Déluge dans lesquelles on note une double influence locale et hébraïque. A Michoacan, on disait que Tezpi et sa femme échappèrent au Déluge dans un bateau, chargé d'oiseaux et d'animaux (*sic*). Au bout d'un certain temps, le Noë nahuatl lâcha un vautour qui se mit à dévorer des cadavres de géants noyés et ne revint pas. Ensuite, il lâcha un colibri qui revint avec un rameau dans le bec. Dans le Chiapas (actuel Guatémala), on racontait que Votan était le petit-fils de l'illustre vieillard qui avait échappé avec sa famille, sur un radeau, à la grande inondation dans laquelle avait péri la majeure partie des êtres humains. Le dieu-homme collabora à la construction d'un grand édifice grâce auquel on avait la prétention d'atteindre le ciel. Teotl se mit en colère. Il détruisit par le feu la pyramide inachevée, donna à chacune des familles une langue différente et envoya Votan peupler l'Anahuac.

Retrouver sur le plateau mexicain le Mystère de l'Incarnation est, certes, plus surprenant et il n'y a, dans ce cas-ci, aucune probabilité de syncrétisme, car le mythe constitue une des bases de la théogonie nahuatl. Nous avons déjà rapporté plus haut comment Tonatiuh et Quetzalcoatl avaient la même mère, Coatli-

cue — connue également sous le nom de Ciuacoatl, femme-serpent — qui conçut ses enfants sans intervention masculine, le second en avalant une pierre précieuse et le premier, en cachant dans son sein une plume blanche — certains textes disent : une boule de plumes — recueillie dans un temple qu'elle était en train de balayer comme châtiment pour avoir arraché la rose défendue. Coatlicue, que les Nahuas appelaient « Mère Terre » et « Notre Dame et Notre Mère », est ainsi, comme l'Ève biblique, la responsable du péché — et des douleurs de l'enfantement que Dieu lui imposa comme pénitence — et, comme la Vierge Marie, la mère du Rédempteur, miraculeusement conçu.

Un analyste extrêmement soupçonneux pourrait mettre en doute l'authenticité de ces dernières coïncidences et les attribuer à l'astuce des Indiens, désireux de se faire bien voir des prêtres espagnols. Son scepticisme devrait, de toute manière, disparaître en face de l'existence, chez les Nahuas, de quatre des sept sacrements de l'Église catholique : le baptême, la confession, la communion et le mariage. L'ordre devait aussi exister car le sacerdoce était rigidement organisé et réglementé. Il ne manquait que la confirmation, dont l'importance liturgique, dans le catholicisme médiéval, était réduite, et l'extrême-onction, qui n'est qu'une forme particulière de l'absolution des péchés.

Le sacrement nahuatl du baptême n'exigeait pas plus que dans le monde chrétien l'intervention du prêtre. Son ministre était la sage-femme qui, après avoir coupé le cordon ombilical, adressait à la déesse de l'eau, Chalchiuhtlicue, la prière suivante : « Il est maintenant entre vos mains. Lavez-le (l'enfant) et nettoyez-le comme vous savez qu'il faut le faire. Purifiez-le de la saleté qu'il a tirée de ses parents, et les taches et les saletés, que les emporte l'eau et qu'elle les détruise, et qu'elle nettoie toute immondice qu'il y ait en lui. Veuillez, oh ! Dame, purifier et laver son cœur et sa vie... » Quelques jours plus tard, on célébrait, au milieu de grandes fêtes familiales, le baptême proprement dit. De ses doigts mouillés, la sage-femme déposait quelques gouttes d'eau sur la bouche du nouveau-né : « Prends, reçois. Par cette eau, tu vivras sur la terre, tu croîtras et tu reverdiras. C'est d'elle que nous recevons ce qu'il nous faut pour vivre sur la terre. Reçois cette eau. » Elle mouillait ensuite de la même manière la poitrine de l'enfant : « Voici l'eau céleste. Voici l'eau très pure qui lave et nettoie ton cœur. Reçois-la. Qu'elle veuille bien purifier ton cœur. » Puis la

sage-femme lui jetait quelques gouttes sur la tête : « Que cette eau entre dans ton corps et vive en lui, cette eau céleste, cette eau bleue. » Enfin, elle lavait le corps entier du nouveau-né : « Où que tu sois, tu ne pourrais pas faire du tort à cet enfant; laisse-le; va-t-en; éloigne-toi de lui; car maintenant, cet enfant naît de nouveau, notre mère Chalchiuhtlicue le forme de nouveau et lui donne la lumière (la vie). »

Comme le *Consolamentum* des Cathares, le sacrement nahuatl de la pénitence n'était administré au croyant, après confession auriculaire, qu'une seule fois dans la vie. Le prêtre disait au pénitent : « Tels sont tes péchés, qui non seulement sont des lacets et des filets et des puits dans lesquels tu es tombé, mais encore sont des bêtes féroces qui tuent et déchirent le corps et l'âme... De ta propre volonté, tu t'es sali... et maintenant tu t'es confessé... tu les as découverts et manifestés (tes péchés) devant Notre-Seigneur qui est le protecteur et le purificateur de tous les pécheurs... Maintenant, tu es né de nouveau, maintenant tu recommences à vivre, et maintenant même Notre-Seigneur Dieu te donne lumière et soleil nouveau... Tu dois faire pénitence en travaillant un an ou davantage dans la maison de Dieu... »

Le sacrement nahuatl de la communion étant donné, une fois par an, aux adolescents, lesquels ne pouvaient le recevoir qu'après un an de pénitence. Les prêtres pétrissaient, avec de la farine qu'eux-mêmes préparaient, la pâte dont ils faisaient le corps d'Uitzilopochli. Le lendemain, un homme qui personnifiait Quetzalcoatl — peut-être le Grand-Prêtre de ce dieu — tirait une flèche dans le cœur de l'hostie. Ensuite, on coupait le corps en morceaux. On réservait le cœur au roi ou au seigneur de l'endroit, et le reste était réparti entre les jeunes gens. « Chacun mangeait un morceau du corps de ce dieu, dit Sahagun, et ceux qui mangeaient étaient des adolescents, et ils disaient que c'était le corps de dieu ».

Le mariage se réalisait à travers deux cérémonies différentes. Au cours de la première, les fiancés s'asseyaient près du foyer et les entremetteuses attachaient ensemble la cape du jeune homme et la blouse de la jeune fille. Ils étaient dès lors mariés, mais ce n'était qu'après quatre jours de prières dans la chambre nuptiale qu'ils pouvaient consommer leur union, qu'un prêtre venait bénir en les aspergeant d'un peu d'eau consacrée.

Nous avons dit plus haut que les Nahuas ne connaissaient pas

le sacrement de la confirmation. Celui-ci constituait, au contraire, chez les Mayas, un des rites les plus importants. La cérémonie avait lieu dans la cour du Temple. Quatre honorables vieillards s'asseyaient en carré, une corde entre les mains. Dans l'espace ainsi délimité, on plaçait des filles de douze ans et des garçons de quatorze. Le prêtre, revêtu de sa soutane blanche et de ses ornements, les purifiait avec du copal — l'encens de l'Amérique Moyenne — et les enfants se confessaient publiquement. Ensuite, après l'admonestation de rigueur, l'officiant appliquait à chacun d'eux de l'« eau vierge ». Nous ne savons pas si cette cérémonie remplaçait le baptême et la confession ou s'ajoutait à eux. Le mariage maya était semblable au nahuatl et, comme celui-ci, comportait une bénédiction sacerdotale.

Plus « chrétienne » par sa théologie que celle de l'Amérique Moyenne, la religion péruvienne l'était moins quant à ses cérémonies. Probablement parce que nous ne connaissons d'elle que la forme qu'elle adopta dans l'empire incaïque, où l'Empereur, incarnation du Soleil, centralisait en sa personne — et parfois confondait — l'ordre politique et l'ordre religieux. C'est ainsi que le mariage n'avait qu'un simple caractère civil. Le souverain le célébrait pour les membres de la famille royale et les *curacas* — les seigneurs indigènes — le faisaient pour le peuple, moyennant la simple union des mains des fiancés.

Nous ne savons pas s'il existait au Pérou quelque chose de semblable au baptême. Nous sommes, au contraire, fort bien informés au sujet de la communion qui faisait partie des fêtes d'Intip Raymi et d'Uma Raymi. Au cours de la première, que Garcilaso assimile aux Pâques chrétiennes et qui avait lieu, comme celles-ci, au solstice d'été européen (c'est-à-dire au solstice d'hiver austral), les Vierges du Soleil préparaient pour les Incas, et des jeunes filles pour la gent du commun, comme dit Garcilaso, une énorme quantité d'une pâte de maïs qu'on appelait *zancu* et en faisaient de petits pains ronds de la dimension d'une pomme, dont on mangeait deux ou trois bouchées au début du repas. Le lendemain, au lever du Soleil, l'Empereur se rendait à la grand' place de Cuzco et prenait deux grands vases d'or pleins d'*aquilla*. Il versait le contenu de celui qu'il tenait dans la main droite dans une amphore d'or, reliée par un tuyau à la Maison du Soleil. Puis il buvait une gorgée dans le vase de la main gauche et répartissait le reste du liquide consacré entre les autres incas en en donnant

un peu à chacun dans un petit vase d'or ou d'argent. Les *curacas*, qui étaient sur une autre place, recevaient la même boisson, préparée par les Vierges du Soleil, mais non touchée par l'Empereur. Rien de plus semblable que ce rite à la Sainte Cène de certaines églises protestantes.

Lors de la seconde des fêtes en question, on préparait deux types de pain de maïs. Le premier, pétri normalement, se mangeait au déjeuner, après le lever du Soleil. L'autre, préparé avec du sang d'enfants de cinq à dix ans — on le leur prenait entre les sourcils —, hommes et femmes s'en frottaient le corps et le collaient ensuite au seuil de leur maison. Notons que les Incas et leurs sujets ne mangeaient de pain qu'à l'occasion de ces deux fêtes.

Les chroniqueurs mentionnent aussi l'existence, au Pérou, de la confession publique. Mais on est en droit de douter du sens qu'elle avait. Les Espagnols de la Conquête lui attribuaient un caractère religieux, mais certains auteurs d'aujourd'hui pensent qu'il s'agissait plutôt d'une auto-critique faite devant les autorités civiles. Ce qui confirmerait ce que nous avons dit plus haut en ce qui concerne la sécularisation de la vie religieuse au temps de l'empire des Incas.

Les cérémonies nahualt, mayas et incaïques étaient souvent accompagnées de jeûnes et de mortifications. Quetzalcoatl lui-même, ou plutôt l'un des deux personnages que la tradition unit sous ce nom, menait une vie ascétique, se flagellait et se levait la nuit pour prier. Mais Quetzalcoatl — le Seigneur de la Pénitence — était « doux et suave ». Il n'en était pas de même des Nahuas qui l'avaient chassé. Pour eux, l'auto-sacrifice devait être sanglant. Quetzalcoatl « se piquait les jambes et en tirait le sang dont il tachait et ensanglantait les épines du maguey », ce qui ne sortait pas du cadre de l'ascétisme chrétien, et ses prêtres suivaient son exemple. Mais les fidèles d'Uitzilopochli, à la veille des fêtes et, d'une manière beaucoup plus rigoureuse, comme pénitence après la confession, allaient beaucoup plus loin : ils se faisaient saigner les oreilles, se transperçaient la langue avec une épine de maguey et faisaient passer par le trou « de nombreuses baguettes d'osier fin ». Et ce n'était rien à côté des Mayas qui se perforaient le membre viril.

Le jeûne précédait toutes les cérémonies. Les jeunes Mexi-

cains qui aspiraient à entrer dans l'Ordre des Chevaliers-Aigles et des Chevaliers-Tigres, par exemple, jeûnaient de quarante à soixante jours. Au pays maya, les parents des confirmants et les officiants de la cérémonie devaient s'abstenir d'aliments et de rapports sexuels pendant un certain temps. Les Incas et leurs sujets se préparaient à la fête d'Intip Raymi par trois jours de jeûne rigoureux, pendant lesquels ils ne mangeaient qu'un peu de maïs blanc cru et ne s'approchaient pas de leur femme. Ce ne sont là que des exemples, car ce type de pénitence se pratiquait en d'innombrables occasions, aussi bien en Amérique Moyenne qu'au Pérou.

Les mortifications et le jeûne faisaient partie de la vie monastique que les prêtres nahuatl menaient dans leurs couvents, de même que la prière en commun qui avait lieu trois fois pendant la journée et une fois à minuit. Mais c'est au Pérou que nous trouvons l'institution la plus semblable à nos ordres religieux, non seulement par le mode de vie, mais encore et surtout par les vœux perpétuels. Nous voulons parler des Vierges du Soleil, véritables moniales qui vivaient en clôture absolue dans les Maisons des Élues. Celles de Cuzco, toutes de sang royal, étaient les épouses du Soleil, comme les religieuses catholiques sont les épouses du Christ. Dans les couvents que l'on trouvait dans toutes les provinces, des jeunes filles de sang mêlé, voire, par une faveur toute spéciale, de pures Indiennes, étaient les épouses de l'Empereur, Fils du Soleil, qui prenait comme concubines les plus jolies d'entre elles. Ce n'était que dans ce dernier cas que les moniales pouvaient abandonner la clôture et briser leur vœu de chasteté perpétuelle. Dans leurs couvents, les élues se dédiaient, en marge de leurs devoirs religieux, à filer, à tisser et à coudre les vêtements que l'Empereur employait ou dont il faisait cadeau. Elles préparaient également la boisson et le pain que l'Inca utilisait pour la « Sainte Cène » d'Intip Raymi et d'Uma Raymi. Mais leur principale mission consistait à conserver, comme les Vestales de Rome, le Feu Nouveau que, le jour d'Intip Raymi, les prêtres allumaient avec un miroir ou, si le ciel était couvert, avec deux baguettes « frottées l'une contre l'autre ».

La coïncidence des dates auxquelles les peuples américains célébraient leurs fêtes principales avec le calendrier liturgique de l'Église Catholique peut provenir tout simplement d'une source

unique : le cycle des astres. Mais il serait plus difficile d'expliquer de la même manière les coïncidences qui sautent aux yeux quant à leur signification. Nous avons déjà vu que la fête incaïque, d'Intip Raymi, que Garcilaso identifie aux Pâques chrétiennes, avait lieu, comme ces dernières, au mois de juin. Mais la cérémonie du Feu Nouveau, qui se célébrait à cette date, n'avait aucun sens au solstice austral d'hiver. L'Église sud-américaine commet aujourd'hui la même erreur lorsqu'elle bénit le Feu Nouveau, symbole du Soleil Nouveau, pendant la messe pascale de minuit, c'est-à-dire au début de l'hiver austral. Car célébrer la Résurrection du Dieu-Homme, comme celle du Dieu-Soleil, a un sens au printemps, lorsque la nature se réveille et inaugure un nouveau cycle vital, ou au début de l'été, mais non pas en automne ni au début de l'hiver, lorsque la nuit gagne sur le jour et que la terre s'endort.

Primitivement, Intip Raymi était aussi le Jour des Morts. La famille royale allait aux *huaka* où reposaient les momies de ses ancêtres et, dans chaque foyer, on effectuait une cérémonie rituelle en hommage au Canope (Pénate) de la maison. Mais l'empereur Yupanki fit passer cette célébration au mois de novembre-décembre et la fit donc coïncider avec le calendrier liturgique chrétien, et aussi avec le Jour des Morts des Nahuas. Ces derniers, par ailleurs, célébraient à leur manière, en mai, la fête de Pâques : on sacrifiait, sur l'autel de Tezcatlipoca, un jeune homme, beau et bien élevé, qui personnifiait le Soleil. On plaçait ensuite au sommet d'une pyramide une statue d'Uitzilopochli. Mort et résurrection de Dieu !

Nous verrons au chapitre VII que les comparaisons que nous venons de faire ne constituent pas les seules preuves de l'influence du christianisme dans l'Amérique pré-colombienne. Car il en reste des traces archéologiques indiscutables. Bornons-nous ici à mentionner, avec les chroniqueurs espagnols, que l'on vénérait la croix dans d'innombrables temples de l'Amérique Moyenne et du Pérou et que les Mayas du Yucatan plaçaient des croix sur les tombes. On trouve dans un édifice en ruine de Palenque, qui pour cette raison s'appelle aujourd'hui Temple de la Croix, le symbole chrétien de la Rédemption, sculpté en bas-relief, avec un enfant en prière devant lui. A Cozumen, on vénérait une grande croix de dix palmes de long. Et nous pourrions citer bien d'autres cas. En particulier, celui que rapporte le chro-

niqueur Zamorra d'après les traditions indigènes : Sua-Kon, que l'on appelait aussi Hukk-Kon, envoyé par Kon-Ticsi chez les Indiens du Nord péruvien, leur apprit à peindre des croix sur leurs mantes afin de vivre sanctifiés en Dieu.

Nous savons, bien sûr, que la croix est antérieure au christianisme et que, dans les civilisations païennes, elle symbolise souvent les quatre éléments, les quatre points cardinaux et, sous forme de swastika — cette forme si courante en Amérique du Sud —, le Soleil en mouvement. Ce n'est pas le cas, cependant, des croix nettement chrétiennes comme celle que nous connaissons sous le nom de croix de Malte et que les Scandinaves employaient déjà au Moyen Age, et c'est elle qui orne une bonne partie des images que nous avons de Quetzalcoatl. Nous la trouvons aussi à Tiahuanacu.

Les « trinités », comme disait Garcilaso, que l'on rencontre dans l'Amérique pré-colombienne nous inspirent moins confiance que les croix : Bochica, le dieu blanc des Muyscas, avait un seul corps et trois têtes, et des statuettes du même genre existent au Pérou. Il est fort probable, cependant, qu'elles n'aient nullement une origine chrétienne et qu'elles représentent tout simplement telle ou telle des triades connues, par exemple celle de l'Éclair, du Tonnerre et de la Foudre. Au contraire, l'iconographie maya nous montre un Itzamna indiscutablement chrétien. Il n'y a pas de doute que l'objet qu'il tient dans la main gauche est un calice de forme médiévale surmonté d'une hostie comme, pendant la messe, au moment de la Consécration.

Terminons cette partie de notre étude par une anecdote historique assez révélatrice. Quand, près de Cuzco, les soldats espagnols entrèrent pour la première fois dans le seul temple du pays dédié à Huirakoche, ils arrivèrent dans la chapelle centrale et y trouvèrent, au lieu de l'or et de l'argent qu'ils cherchaient, la statue d'un vieillard barbu, debout, qui tenait dans la main une chaîne attachée au cou d'un animal fabuleux couché à ses pieds. Ils n'eurent aucune hésitation : c'était l'image bien connue et vénérée de saint Barthélemy.

7. Mythes nordiques et rites chrétiens

Nos analyses du présent chapitre confirment et renforcent considérablement les données que nous fournissent les traditions indigènes. Quetzalcoatl, Itzamna et Huirakocha, personnages historiques, apparaissent maintenant comme des divinités, plus ou moins confondus avec les dieux qu'ils avaient amenés d'Europe. En Amérique Moyenne, la dualité que nous avons déjà notée entre le Quetzalcoatl guerrier (Kukulkan chez les Mayas) et le Quetzalcoatl ascétique (Itzamna) se précise moyennant la superposition de deux théologies difficilement conciliables : l'une, panthéiste, qui se confond, jusque dans certains détails insignifiants de son expression mythologique, avec le paganisme scandinave; l'autre, avec son dogme de la Rédemption, qui témoigne d'un esprit chrétien manifeste. L'origine de la première est indiscutablement germanique, comme le prouve le nom de son Dieu-Soleil, Ollin Tonatiuh, dans lequel s'unifient les dieux de la triade nordique : Odin, Thonar (Thor) et Tiu (Tyr). Ce qui attire ici l'attention, c'est que les deux derniers dieux mentionnés apparaissent sous leurs noms allemands et non pas scandinaves. Ce qui nous permet de préciser, comme nous le verrons au chapitre IX, l'origine danoise d'Ullman et de ses compagnons.

Au Pérou, la théologie est plus unifiée et plus pure : plus chrétienne, malgré son fond panthéiste, parce que le dogme de l'Incarnation y domine. Kon-Ticsi Huirakocha — le Dieu-Roi Blanc — est à la fois Dieu et homme : le Dieu éternel qui s'incarne pour apporter à l'humanité l'ordre et la paix.

A la théologie s'ajoute, comme facteur chrétien, la pratique des sacrements — baptême, confession, communion et mariage, chez les Nahuas; confirmation, qui inclut baptême et confession, et mariage, chez les Mayas; communion, dans l'empire incaïque — dont deux se trouvent exclusivement dans le rituel chrétien : la confession et la communion. N'oublions pas les fêtes religieuses, en particulier celle d'Intip Raymi qui, avec sa cérémonie du Feu Nouveau, se célébrait, comme on continue à le faire pour les Pâques chrétiennes actuelles, au solstice

d'hiver austral et non pas au solstice d'été, comme c'eut été logique. Contresens que seul peut expliquer un changement d'hémisphère sans modification de la date antérieurement établie en fonction des saisons européennes.

Les récits de la Conquête nous permettent d'identifier l'origine de cet apport chrétien, du moins quant à l'Amérique Moyenne, les *papas*, moines irlandais qui, d'après les sagas scandinaves, s'étaient installés au Huitramannaland, tout près du Golfe du Mexique. Nous savons maintenant qu'ils arrivèrent dans l'Anahuac, personnifiés par le Quetzalcoatl ascétique et au pays maya, où on se souvenait d'eux sous le nom d'Itzamna. Nous ignorons si le paganisme christianisé du Pérou incaïque provint d'une fusion des deux groupes blancs lors du départ de Quetzalcoatl vers l'Amérique du Sud ou d'une évangélisation postérieure des *Atumuruna*, après leur établissement sur le Haut-Plateau bolivien. Dans ce dernier cas, les nouvelles croyances n'auraient survécu que partiellement à l'égorgement et à la fuite de la majeure partie des Blancs après leur défaite de l'île du Soleil.

V. LANGUE DANOISE,

ÉCRITURE RUNIQUE

1. Les langues américaines

Au milieu de centaines de dialectes informes, grossiers et instables, on parlait, dans l'Amérique pré-colombienne — et on parle toujours — cinq langues qui, grâce à leur grammaire et à leur vocabulaire, constituaient d'appréciables véhicules de culture : le nahuatl, le maya, le quitchoua, l'aymera et le guarani. Cette dernière, dont le domaine s'étendait des îles de la mer des Caraïbes au littoral de l'Argentine actuelle, sort du cadre de notre recherche. L'aymara avait perdu, plusieurs siècles avant la Conquête, toute possibilité de développement, en raison de l'incorporation de son secteur à l'empire incaïque dont la « langue générale » était le quitchoua, et n'avait subsisté — comme elle subsiste encore — que comme simple moyen d'expression des paysans du Haut-Plateau bolivien. Tout au contraire, le nahuatl, le maya et le quitchoua appartenaient à des peuples de haut niveau culturel et de solides structures sociales et politiques qui faisaient montre, au début du XVIe siècle, d'un vigoureux dynamisme. Il ne nous reste malheureusement de leur littérature, systématiquement détruite par les missionnaires espagnols, que des débris sans grande importance, transcrits à l'aide de l'alphabet latin, inadéquat, par des prêtres bien intentionnés mais fort peu philologues ou par des Indiens hispanisés qui possédaient mieux le latin que leur langue maternelle.

Des trois idiomes « politiques » du Nouveau Monde, deux — le maya et le quitchoua — retiennent notre attention. Bien qu'il s'agisse de langues agglutinantes, comme celles du groupe touranien, on a, en effet, trouvé en eux une quantité considérable de racines aryennes qui ne peuvent pas être originales et qui durent donc provenir d'apports effectués par des éléments extra-continentaux. Nous savons parfaitement, bien sûr, quels sont les dangers d'analyses linguistiques de ce genre : un « bon » philologue n'a jamais grand peine à faire dériver n'importe quel mot de n'importe quel autre, grâce à une série de substitutions, de dédoublements, d'inversions et de fusions de certaines de ses lettres. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pris ici en considération que des mots identiques quant à l'essentiel et avons laissé de côté tous ceux dont l'éventuel rapport ne pourrait être établi qu'en supposant un processus de transformation, quelque logique que celui-ci soit du point de vue philologique. Il n'en existe pas moins encore la possibilité d'une coïncidence purement fortuite : mère se dit *mama* en quitchoua, en guarani, en chinois, en espagnol et en congolais ([31]), ce qui n'implique nullement une origine commune à ces divers langages ni le passage du mot en question de l'un à l'autre. Mais lorsque deux idiomes ont en commun des centaines de mots complexes, et non pas de simples onomatopées ni des sons spontanés de nouveaux-nés, il n'y a aucune prudence qui puisse nous empêcher d'en arriver à la conclusion qu'il y eut un certain contact entre les peuples qui les parlaient.

Le fait que nous ne considérions ici que les langues maya et quitchoua ne signifie nullement que la nahuatl et l'aymara soient dépourvus d'intérêt pour notre recherche, mais tout simplement que l'on n'a jamais réalisé en ce qui les concerne des analyses étymologiques semblables à celles que nous allons résumer. Certaines observations philologiques fortuites montrent qu'il serait possible, très vraisemblablement, de trouver, dans les langues en question, des racines européennes. Le mot nahuatl *lan*, par exemple, qui veut dire « lieu » — et non pas *tlan* comme on l'affirme souvent — rappelle irrésistiblement le *land* germanique, qui a le même sens, et il est fort tentant de faire dériver le nom du village de Gualilan, situé dans une région aurifère, de *land*, lieu, et de *güel*, or en vieil allemand : « lieu de l'or », « terre de l'or ». En aymara, le mot *huta*, maison, attire même

l'attention du profane, puisque nous trouvons, avec le même sens, *Hutte*, dans le vieux haut allemand, *hytte* en danois et *hutte* en français. Et il en est de même de *suca*, sillon (latin *sulcus*, *id.*) et de *sataña*, semer (latin, *satus*, les semailles).

Des travaux linguistiques qui datent des premiers siècles de la Conquête nous permettent même de trouver dans des langues indigènes aujourd'hui disparues des racines germaniques et latines. Hermann Leicht (42) en signale quelques-unes dans le seul vocabulaire mochica qui nous soit parvenu, établi au XVIIe siècle par le métis Fernando de la Carrera (43). Nous trouvons ainsi dans la langue des Chimous :

ANMANN, voisin. Allemand, *Armann*, l'homme d'à côté.

ENG, ou INGA, mère. Nous avons vu au chapitre III que, dans toutes les langues germaniques, *ing* est un suffixe qui marque l'appartenance à un lignage, c'est-à-dire l'ascendance.

FEIN, mentir. Latin, *fingere*, feindre. (Nous trouvons dans le terme français la même transformation de *fin* en *fein*).

JUNGEIS, élevage. Allemand, *jung*, jeune.

MOIN, je, moi. Allemand, *mein*, mon. (Français, moi).

PIS, mauvais. Latin, *pajus*, mauvais. (Français, *pis*).

SAPP, bouche. Allemand, *saufen*, boire.

TAERAEG, paresseux. Allemand, *trēge*, *id.*

TSITSU, sein. Allemand, *Zitze*, mamelon.

L'étude dont nous disposons au sujet du maya ne concerne pas la langue du Yucatan mais une de ses variantes, le quiché; elle est parlée par un peuple du Guatémala auquel appartient le *Manuscrit de Chichicastenango*, connu sous le nom de *Popol Vuh*, que nous avons analysé d'ailleurs dans notre dernier chapitre. Nous le devons à l'abbé Étienne Brasseur de Bourbourg qui arriva au Guatémala en 1853 et y exerça les fonctions de curé de Rabinel, un gros village de 6 000 Indiens de langue quichée, et de San Juan Sacatepéquez, où l'on parlait un dialecte maya fort proche du quiché, le cakchikel. De retour à Paris, Brasseur de Bourbourg publia, non seulement le *Popol Vuh* ou prétendu tel (37), avec texte quiché et traduction française, mais encore — en 1863 — une *Grammaire de la langue quichée* (44) qui contient, outre de nombreuses notes philologiques, un important vocabulaire dans

lequel figurent quelque trois-cents mots avec indication de racines danoises, allemandes, flamandes, anglaises, françaises et latines, sans parler de quelques autres, gaëliques, toujours identiques ou fort semblables à des formes germaniques. Une telle multiplicité de sources est due au fait que l'auteur travaillait avec des dictionnaires modernes. En réalité, les racines allemandes, flamandes et anglaises ont une commune origine dans le vieil allemand — et les flamandes, ou néerlandaises, sont les plus nombreuses parce que la langue des Pays-Bas est celle qui a conservé le plus de formes archaïques, comme le signale Bourbourg —, alors que les françaises proviennent, selon le cas, du latin ou du vieil allemand. Comme nous ne sommes pas philologue, nous nous limiterons à reproduire ci-dessous les indications de l'auteur en choisissant pour chaque groupe les termes quichés dont l'origine est évidente même pour le profane.

En 1871, à peine quelques années après la *Grammaire de la langue quichée*, l'historien argentin Vicente Fidel López publia à Paris un ouvrage, *Les races aryennes du Pérou* (38), qui se fondait sur une découverte analogue, cette fois-ci au sujet du quitchoua. Analysant cette dernière langue du point de vue philologique, il y trouva quelque mille trois cents mots à racine sanscrite. Il en déduisit, un peu trop vite, que le peuple quitchoua était de race aryenne. L'absurdité de cette conclusion n'enlève certes rien à l'étude linguistique proprement dite. Celle-ci n'en est pas moins manifestement incomplète. Car il y manque les mots européens à travers lesquels les racines sanscrites pénétrèrent dans le quitchoua. En considérant cette langue comme essentiellement aryenne, López écarte des intermédiaires qui, pour nous, n'ont pas pu ne pas exister.

Les traditions indigènes nous fournissent deux indications précieuses sur le chemin parcouru par les racines indo-européennes en question. Nous savons, en effet, d'une part, que les hauts fonctionnaires de Mayapan, capitale de la Confédération Maya, étaient recrutés moyennant un examen au cours duquel ils devaient démontrer leur connaissance de la « langue de Zuyua » et, d'autre part, que les Incas — c'est-à-dire les membres de l'aristocratie blanche du Pérou — possédaient une « langue particulière » qu'il était interdit aux Indiens d'apprendre. C'est en vain que l'on a essayé jusqu'ici d'identifier cette langue qui avait déjà disparu à l'époque de la Conquête. Alcide d'Orbi-

gny ([31]) suppose qu'il s'agissait de l'aymara, ce qui, non seulement est gratuit, mais encore ne résiste pas à la moindre analyse, puisque les aymaras constituaient un peuple que l'empire incaïque avait soumis. On ne comprend guère comment les Fils du Soleil auraient pu choisir comme langue sacrée l'idiome des vaincus. Par ailleurs, les quelques mots de cette « langue particulière » que nous connaissons grâce à Garcilaso, ne sont pas aymaras, mais bien danois. Et, de toute manière, ce n'est pas d'une langue indigène que provinrent les racines aryennes du quitchoua. Il est beaucoup plus logique d'accepter, comme hypothèse de travail, que la « langue de Zuyua » et la « langue particulière » des incas n'étaient autres que l'idiome primitif — européen — des dieux blancs.

2. Quelques racines danoises du Quiché-Maya

Nous donnons ci-dessous, d'après Brasseur de Bourbourg, quelques exemples de racines et de mots quichés (en majuscules) et, pour chacun d'eux, le vocable danois dont on peut présumer qu'il provient.

AH, roseau, épis de maïs. *Ax*, épis. (L'*h* quiché est aspiré, comme le *j* espagnol et le *ch* dur allemand).

AMAG, bourg. *Amt*, canton, province.

BAN, faire. *Bane*, rendre possible, faciliter, préparer.

BEY, chemin. *Bei*, *id.*

BOX, allumer le feu. *Bloese*, *id.*

ETAL, exposition, vitrine. *Stald*, comptoir, poste.

HACH, couper, diviser. *Hakke*, hacher.

HITZ, pendre. *Hidse*, suspendre, hisser.

HUKUB, bateau. *Hukert*, *id.*

HUL, trou. *Hul*, *id.*

HUZ, alcôve. *Hus*, maison.

LITZ, malveillant. *List*, astuce, fourberie.

LUG, sarcler. *Luge, id.*
NOH, remplir, rassasier. *Nok,* assez, suffisamment.
PIL, écorcher, émonder, écosser, peler. *Pille, id.*
RAP, fouet, coup de fouet. *Rap,* coup, tape.
TUT, pèlerine à capuchon. *Tut,* cornette.
TZAM, ramasser, recueillir. *Samb, id.*

3. Quelques racines allemandes du Quiché-Maya

Les racines allemandes du quiché se retrouvent souvent, mais pas toujours, dans le vieux danois. Donnons-en quelques exemples :

BAZ, qui, quoi (interrogatif). *Was, id.*
ER, lever, soulever. *Er,* préfixe qui, dans toutes les langues germaniques, marque le mouvement vers un endroit élevé.
GAIL, fiel. *Galle, id.*
HAN, quand (interrogatif). *Wann, id.*
HAR, jusqu'à quand (interrogatif). *Harren,* attendre, tarder.
HOC, feuille sèche. *Hocke,* gerbe.
HUXIH, mordre, faire une bouchée. *Kuss,* baiser.
LACH, se séparer, divorcer. *Lassen,* abandonner, laisser.
LOBIH, louer. *Loben, id.*
LU, souffle. *Luft,* air, vent.
MACH, frapper, travailler à plusieurs choses. *Mache,* travail; *Macht,* force.
POGO, bourgeonner. *Pockig,* bourgeon.
POH, frapper, donner une gifle. *Pochen,* frapper.
TI, viande. *Thier,* animal.
VUH, livre. *Buch, id.* (la prononciation est la même).
ZEE, rameur. *See,* mer.
ZITZ, juger. *Sitz,* siège; *sitzen,* siéger.

4. Quelques racines latines du Quiché-Maya

Les racines latines trouvées par Brasseur de Bourbourg dans le quiché-maya ne peuvent évidemment pas avoir la même origine que les antérieures. En voici quelques exemples :

BOM, bon, beau. *Bonus, id.*
CUL, gorge, cou. *Collis,* cou.
CUN, parties secrètes de la femme. *Conus, id.*
EX, particule qui signifie passé. *Ex, id.*
GOL, résine, onguent. *Colla,* colle.
GUZ, savoureux. *Gustus,* goût.
LIBAH, volontiers. *Libenter, id.*
MUL, fois (particule pour compter). *Multus,* beaucoup; *multiplicare,* multiplier. Racine de CUMULE, j'accumule. *Cumulare,* combler.
MUT, mouture. *Molitura, id.*
PIM, gros. *Pinguis, id.*
POPOL, communautaire, du peuple. *Populus,* peuple.
PUH, pourriture; PUZ, ce qui est pourri. *Putrefactio,* pourriture.
PUN, mettre. *Ponere, id.*
QUIT, couper, enlever. Bas latin, *quittare, id.*
REL, cesser de faire quelque chose; RELIC, ce que l'on cesse de faire. *Relinquere,* laisser; *reliquiæ,* restes.
UTUYIH, employer un outil. Bas latin, *usitilia,* outil, de *uti,* employer, user.
VAGATIRABIC, vagabonder, errer. *Vagabundus,* vagabond.
YAM, déjà. *Jam, id.*

Le nom que porte le *Popol Vuh,* le livre sacré des rois quichés, revêt, pour notre recherche, un intérêt tout spécial. Il est, en effet, composé du substantif *vuh,* identique quant au sens et à la prononciation au mot allemand *Buch* (mais non pas à son équivalent danois de même racine, *bók*) et de l'adjectif *popol* qui dérive indiscutablement du latin *populus,* peuple. Ce « livre du Peuple », c'étaient les rois qui l'avaient, c'est-à-dire l'élite qui devait

obligatoirement posséder la « langue de Zuyua » qui était probablement le danois mais dans laquelle s'étaient glissés des termes latins.

5. Termes scandinaves dans le quitchoua

Nous avons déjà vu, dans les chapitres précédents, que les titres incaïques étaient tous scandinaves. Rappelons-les ici :

AYAR, titre des quatre fondateurs de l'empire. Vieux scandinave, *yarl*, chef de guerre, comte.

INKA (INGA, d'après la graphie espagnole de l'époque de la Conquête. La lettre *g* n'existe pas en quitchoua). *Ing*, suffixe qui, dans toutes les langues germaniques, marque le lignage, la descendance.

KAPAK, titre de l'empereur inca. Vieux scandinave, *kappi*, homme valeureux, héros, champion, chevalier.

SCYRI, titre des rois de Quito. Vieux scandinave, *skirr*, brillant, clair, pur (comparatif, *skirri*); *skira*, purifier (à l'époque chrétienne, baptiser; *Skíri-Jón*, saint Jean-Baptiste).

A ces termes déjà mentionnés, il faut ajouter :

AUKI, infant, titre que portaient les fils d'inca jusqu'à leur mariage. Vieux scandinave, *auki*, rejeton.

PALLAS, femme inca. Ce mot a une origine plus douteuse. Il semble provenir du vieux scandinave Félaga, épouse. *L'f*, qui n'existe pas en quitchoua, se serait transformé en *p*. L'*e*, long et ouvert, aurait pris le son d'un *a*. Tout cela n'est cependant pas très évident.

Par contre, la certitude est presque absolue en ce qui concerne le nom du Dieu blanc des Incas :

HUIRAKOCHA, de *hvitr*, blanc, et *god*, forme primitive de *gud*, dieu, dont le *d*, prononcé à la manière scandinave — comme le *th* dur anglais — est devenu *ch* en quitchoua.

De même quant aux deux noms d'empereurs incas dont Garcilaso nous dit qu'ils n'avaient pas de sens dans la « langue générale » mais qu'ils devaient en avoir un dans la « langue particulière » de l'aristocratie péruvienne :

MANKO, nom du fondateur de la dynastie, vient, nous l'avons vu, de *man*, homme, et de *konungr*, roi.

ROKA, nom du deuxième empereur inca, que précède l'adjectif quitchoua SINCHI, courageux, semble provenir du prénom scandinave *Hródgar*, qui a donné Roger en français.

Il est un autre terme, intimement lié à la dignité impériale, que Garcilaso nous dit appartenir à la « langue particulière » des incas : COREQUENQUE, que Vicente Fidel López orthographie plus correctement : KORAKENKE, sans que la substitution de voyelle modifie sensiblement la prononciation. C'est le nom de l'oiseau fort rare que le quitchoua appelle *allkamari* et qui fournissait au souverain les deux plumes noires et blanches dont il ornait sa coiffure. López décompose le mot en *korak-inka* et voit en *korak* un dérivé du sanscrit *kârava*, corbeau, qui a donné en grec κόραξ. Nous avons mentionné plus haut l'origine germanique d'*inka* : *ing*. Celle de *korak* n'est pas moins claire. Les dérivés de *kârava* tantôt perdent, tantôt modifient, la première voyelle du mot sanscrit. Ainsi, en latin, trouvons-nous *corbellus*, corbeau, et *crocire*, croasser; en français, *corailler* et *croasser*, qui sont synonymes. Or, en danois, corbeau se dit *krage*. Comme le quitchoua ne contient aucun vocable qui commence par deux consommes différentes, il est logique qu'une voyelle se soit réintroduite entre le *k* et l'*r*. *Krage* est ainsi devenu *korage* et, en raison de l'inexistence du *g* dans le quitchoua, *korak*. KORAKENKE signifie donc, en danois, corbeau-inca : le corbeau qui appartient à l'aristocratie blanche et, en particulier, à l'empereur.

Notons ici un détail significatif : d'après Garcilaso, le *korakenke* vivait dans la vallée de Villkanuta, près de Cuzco. Or VILLKA (HUILKA, selon l'orthographe actuelle) veut dire forteresse et vient du scandinave *virk* qui a le même sens. Quant à KANUTA, le mot suggère irrésistiblement la transcription espagnole — Canuto — du prénom *Knud*, porté par plusieurs rois de Norvège et de Danemark.

Dans le domaine de la toponymie, tout reste à faire. Nous pou-

vons cependant mentionner trois autres noms de lieu péruviens dont l'origine est évidente :

AYAVIRE, nom d'une ville importante du Pérou pré-incaïque. La consonnance du mot n'est absolument pas quitchoua et son étymologie scandinave apparaît comme aussi simple que possible : *yarl*, comte, et *virk*, forteresse : la forteresse du Comte. Notons que, dans ce terme archaïque, *virk* n'a pas encore adopté la forme qu'il prendra en quitchoua — *huilka* — mais celle-là même que nous trouvons en Normandie où le nom de la ville de Vire a la même origine.

KUNDINAMARKA (Cundinamarca, selon la transcription espagnole), nom que portait à l'époque incaïque — et que porte encore aujourd'hui — le plateau de Bogota, dans l'actuelle Colombie, limite Nord de l'empire des Incas. MARKA a le même sens en vieux scandinave qu'en quitchoua : celui de marche, de province de frontière. KUN ou KON (rappelons que l'*u* et l'*o* ne sont, en quitchoua, qu'une seule et même voyelle) peut venir soit de *konr*, « homme noble », « descendant d'une famille noble » (l'*r* est la terminaison du nominatif et disparaît aux autres cas), soit de *konungr*, roi, qui a pris également, en danois moderne, une forme abrégée : *konge*. Restent les deux syllabes DINA, dans lesquelles nous voyons une déformation de DANE, postérieure à la Conquête. Les Espagnols appellent, en effet, le Danemark *Dinamarca*. Il est logique que les chroniqueurs de l'époque, qui n'avaient rien de philologues, aient transformé KUNDANEMARKA en Cundinamarca. Le terme primitif signifierait donc, en danois, « Marche Danoise des Nobles » ou « Marche danoise du Roi ».

KUSKU, nom de la capitale incaïque, que nous écrivons aujourd'hui Cuzco. Garcilaso nous dit que le terme appartenait à la « langue particulière » des Incas et signifiait « nombril, centre du monde ». Nous nous trouvons ici devant un fait extrêmement curieux : ce n'est pas dans le vieux scandinave qu'il nous faut chercher l'origine de ce nom, mais dans le finnois : *keskus*, centre, milieu. Les Scandinaves connaissaient parfaitement les Finnois qu'ils appelaient *skraelinger*, — malfichus —, terme qu'ils appliquèrent, comme nous l'avons vu, aux Esquimaux et aux Amérindiens. Certains mots germaniques s'étaient même introduit dans la langue des Lapons : par exemple *kuningas*,

roi (de *konungr*), ou *kamis*, beau (de *skonnis*). Le contraire n'est donc pas invraisemblable. Il est même possible que des Finnois aient fait partie de l'expédition d'Ullman car les Vikings recrutaient volontiers des soldats étrangers. Nous croyons, cependant, qu'il y a une explication plus satisfaisante : lorsque les *Atumurima* conquirent le Pérou, ils donnèrent un nom finnois à la ville indigène la plus peuplée, un peu comme nous appelons « supermarkets » nos épiceries de style américain.

6. Racines danoises du quitchoua

Il n'est pas dans notre intention de reproduire ici le « Vocabulaire ario-quichua » (*sic*) qui occupe quarante-quatre pages de l'ouvrage de Vicente Fidel López. Il n'est susceptible d'intéresser que les spécialistes, qui y ont facilement accès. Répétons, par ailleurs, qu'il ne contient que des données indicatives et que l'analyse, en fonction du vieux scandinave et du latin, des termes qu'il présente, reste à faire. Bornons-nous donc à donner quelques exemples de ce qu'il est possible de tirer de ce travail incomplet. D'abord, quelques racines danoises :

AKKA, bière de maïs. *Akvavit*, eau-de-vie.
ALLPA, terre. *Alpia*, montagne.
AMAUTA, astronome, devin. *Amala*, devin.
KIKALLU, langue. *Kalde*, appeler.
KOLLI, foyer, cendre. *Kol*, charbon.
KUNANI, conseiller, prêcher. *Kundgöre*, publier, promulguer.
CHAKRA, ferme. *Kreds*, district, cercle; *ca*, autour.
CHUPE, soupe, potage. *Suppe*, *id.*
HAKKALLU, pic-vert. *Hakke*, piquer, hacher.
HAMUNI, venir. *Ga*, aller.
HATUN, grand. *Yotun*, géant.
HUAKU, épervier. (Se prononce presque FAKU). *Falk*, faucon.
HUASI, maison. *Hus*, *id.*

HUILKA, forteresse. (Se prononce presque VILKA). *Virk*, *id.*
MAKTA, jeune, robuste. *Magt*, force, pouvoir.
MARKA, marche (province de frontière). *Marka*, *id.*
PAKTA, précaution, ruse. *Pagt*, *pacte*, contrat.
RIMANI, parler. *Rim*, rime; *rimeling*, raisonnable.

7. Racines latines du quitchoua

Les termes latins que l'on trouve dans le quitchoua sont beaucoup moins nombreux. Donnons-en quelques exemples :
ANKALLINI, se plaindre, crier. *Angere*, affliger.
ARARIHUA, fermier. *Arare*, labourer; *arator*, laboureur.
AYMURALLU, abri sous lequel on place les moissons. *Murus*, mur.
AYUNI, commettre l'adultère. *Jungere*, joindre, unir.
KALLA, fuseau, quenouille. *Collus*, *id.*
NAKKANI, tuer, égorger. *Nex*, mort, tuerie; *necare*, *tuer.*
PILLU, plume, couronne. *Pluma*, plume.
RUMI, pierre. *Roma*, *ruma*, *id.*

8. L'écriture

Le problème de l'écriture est étroitement lié à celui de la langue. Nous trouvons, dans l'Amérique pré-colombienne, de nombreux termes d'origine européenne : comment est-il possible que les Nahuas, les Mayas et les Quitchouas n'aient pas connu l'écriture phonétique? Une explication fort simple consisterait à dire que les Vikings qui arrivèrent dans le Nouveau Monde étaient analphabètes, chose courante au Moyen Age européen, même chez les

seigneurs, et que l'influence des *papas* ne fut pas assez profonde ni assez durable pour transmettre aux indigènes une technique aussi complexe. Mais il nous faut l'écarter car la tradition nous dit clairement que Quetzalcoatl apporte l'écriture aux peuples du Mexique. Il ne pouvait pas s'agir des hiéroglyphes que les Nahuas et les Mayas utilisaient à l'époque de la Conquête et qui n'avaient aucun rapport avec les systèmes graphiques de l'Europe. D'autre part, la tradition de l'Amérique Moyenne paraît indiquer vaguement qu'un autre type d'écriture avait été employé en d'autres temps mais que, plus tard, on l'avait oublié.

Les Péruviens gardaient un souvenir plus précis. Montésinos raconte, avec des détails que son incompréhension naturelle ne lui aurait pas permis d'inventer, comment à une époque de *chilhi* — terme qu'il traduit par « malchance » — des tribus étrangères attaquèrent le Pérou et détruisirent sa dynastie. *Chilhi* n'a jamais voulu dire « malchance » mais les hommes de Cari, qui écrasèrent les *Atumuruna*, étaient chiliens. C'est en ce temps là, dit le chroniqueur, que l'usage de l'écriture alphabétique se perdit. Les prêtres expliquèrent, en effet, à Topa Kauri Pachacutek, chef des survivants du désastre, cachés dans la montagne à Tambo-Toko (Tampu-Tuku, l'Abri-Refuge), que l'emploi des lettres avait été la cause des calamités subies. Le prince interdit alors, sous les peines les plus sévères, d'utiliser des parchemins et des feuilles de bananier pour y tracer quelque caractère que ce fût. L'ordre fut exécuté d'une manière si stricte que jamais plus on n'employa l'alphabet. Quelques années plus tard, un *amauta* — un savant — inventa une nouvelle espèce de lettres, mais il mourut sur le bûcher. Inutile de préciser que la mesure n'empêcha pas les envahisseurs de poursuivre leurs déprédations : le pays fit retour à l'état sauvage duquel, plus tard, le tireraient les Incas.

Y eut-il réellement une telle interdiction de l'écriture alphabétique ? Les prêtres profitèrent-ils de la situation pour détruire dans un autodafé total et définitif, une culture laïque qui menaçait leur pouvoir ? Ou bien l'écriture disparut-elle purement et simplement comme conséquence de la déroute et de la fuite de tous les *Atumuruna* qui savaient l'utiliser ? Nous l'ignorons. Mais un fait paraît indéniable : les Blancs du Haut-Plateau possédaient un alphabet dont l'emploi disparut au cours de la période de régression culturelle qui suivit la bataille de l'île du Soleil.

Par ailleurs, deux inscriptions péruviennes d'un indiscutable

caractère alphabétique sont arrivées jusqu'à nous. La première se trouve dans un édifice de l'île du Soleil, sur le lac Titicaca : le Chinkana, couvent des Vierges du Soleil. Elle se compose de deux A, un H aux traits verticaux raccourcis et un M ou un N déformé en fonction du cadre. La deuxième se trouve sur une des pierres sculptées de Sahhuayacu à quelque 300 km au nord-ouest de Cuzco. Nous pouvons y ajouter une série de caractères qui ornent les vêtements de hauts personnages de l'Empire incaïque (*), tels que les dessina, dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, le métis Felipe Guaman Poma de Ayala. On pourrait craindre, dans ce dernier cas, une transposition anachronique de symboles postérieurs à la Conquête. Mais il serait incompréhensible que l'auteur, qui cherchait à donner, par les illustrations de son livre ([42]), une idée exacte de ce qu'était le monde incaïque, eut pu commettre une erreur si grave. La coïncidence que l'on note entre deux de ces signes et deux caractères de l'inscription de Sahhuayacu (**) paraît, par ailleurs, écarter cette hypothèse.

Il est probable qu'une recherche systématique, qui n'a jamais été réalisée, permettrait de trouver, en d'autres lieux de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Moyenne, de nombreuses inscriptions du même type. On en connaît même déjà quelques-unes : en particulier, celles de la Pierre Peinte, bloc imposant situé au milieu d'une vaste plaine de la haute Amazonie et dont les parois intérieures et extérieures sont recouvertes de quelque six-cents mètres carrés de dessins. Nous reproduisons ici, d'après l'explorateur Marcel Homet ([19]) les plus importants d'entre eux. On y voit de nombreux signes d'apparence alphabétique, dont certains coïncident avec des caractères des inscriptions antérieures (***).

Ce qui est plus intéressant encore, c'est la ressemblance de ces signes avec des lettres runiques (****). On sait que les runes avaient, pour les peuples germaniques du haut Moyen Age, une double signification. D'une part elles constituaient un alphabet dérivé du grec et du latin, ou *vice-versa*, et, d'autre part, chacune des lettres avait un sens symbolique, voire magique. C'est la

---

* Cf. pl. X (*d*).
** Cf. pl. IX (*d*).
*** Cf. *ibid.*
**** Cf. *ibid.*

raison pour laquelle il n'est pas rare de trouver des runes isolées comme éléments de décoration de locaux et d'objets destinés au culte.

Il nous faut encore mentionner, dans le même ordre d'idée, les inscriptions amazoniennes relevées par Bernardo da Silva Ramos (43) et que Pierre Honoré (dans un livre sans grand caractère scientifique) (44) déclare avoir vues dans la région de Manaos. Ramos était un seigneur d'hévéas, presque totalement inculte, qui s'obstina à voir sur les pierres trouvées par lui des inscriptions phéniciennes et... les traduisit! Les signes copiés par ce brave homme n'ont certes pas grand rapport avec l'écriture de Tyr et de Sidon. Par contre, ils sont nettement runiques, au point qu'il est facile d'en lire certaines séries. Le groupe 1 de la figure 20 peut être transcrit totalement : ATEPUOMN. C'est tout juste si l'on peut avoir quelque doute au sujet de l'antépénultième signe. Le groupe 2 permet de lire trois de ses quatre lettres : UT.A. Le groupe 3 reproduit les trois premiers signes du premier : ATE. Ces séries signifient-elles quelque chose dans une langue quelconque d'Europe ou d'Amérique? Nous posons le problème aux philologues. Mais le fait que Ramos ne se soit pas rendu compte de la nature — disons, par prudence, de la ressemblance — des signes que nous reproduisons, joue en faveur de l'authenticité de sa découverte. Malgré tout, le doute subsiste et, de toutes manières, les inscriptions ne sont pas datées.

La présence de runes dans l'Amazonie peut paraître surprenante, à première vue. Pensons, cependant, que les Vikings, lorsqu'ils occupèrent le Pérou, arrivèrent nécessairement au fleuve-mer et, que, tels que nous les connaissons, il leur aurait été difficile de résister à la tentation de le descendre. Nous avons déjà signalé, par ailleurs, au chapitre II, la présence actuelle d'« Indiens blancs » dans cette région.

En marge des inscriptions alphabétiques, une autre forme péruvienne d'écriture retient notre attention. Dans l'île de la Lune (Kaoty) et à Sampaya, port de la péninsule de Copacabana, sur le lac Titicaca, on trouva des parchemins écrits en aymara à l'aide de caractères idéographiques : les *kellka*. Ces textes sont des passages de catéchisme rédigés au XVIIe siècle par les missionnaires en vue de l'évangélisation des Indiens mais la majeure partie de leurs idéogrammes sont bien antérieurs à la Conquête. La tradition nous apprend, en effet, que des ins-

criptions du même style étaient gravées sur les tablettes d'or et d'argent qui ornaient les temples des îles du Soleil et de la Lune et qui furent volées et fondues par les Espagnols. Les missionnaires surent utiliser une écriture pré-existente pour composer leur *Doctrine chrétienne* sous la forme de *rezapaliche*, comme les Aymaras appelaient les *kellka* catholiques.

Cette écriture idéographique n'est pas originaire du Pérou, à moins qu'elle n'ait été apportée de là en Europe. Nous la trouvons, en effet, sur une tombe de Kivik, en Suède, dont la date est inconnue mais ne peut pas être antérieure, quoi qu'on en ait dit, au IXe siècle. Car on y trouve la croix celtique — une croix inscrite dans un cercle — que les Scandinaves empruntèrent aux Irlandais après la conquête d'Hibernia en l'an 800.

Les *kellka* ont une étrange particularité, connue sous le nom de *boustrophédon* (parcours du bœuf qui laboure) : pour les lire, on commence par la première ligne de droite à gauche et on continue, à la seconde, de gauche à droite, et ainsi de suite. Ce curieux procédé n'appartient pas exclusivement au Pérou. Nous le trouvons dans certains catéchismes idéographiques rédigés en nahuatl peu après la Conquête, sur des manuscrits des Indiens Cuna de Panama et sur les *rongo-rongo*, textes de l'île de Pâques qui n'ont pas encore été déchiffrés mais dont les signes ont une certaine ressemblance avec les caractères des *kellka* et, d'une manière plus générale, avec le style et les symboles de sculptures de Tiahuanacu. Ce qui n'est pas fait pour nous étonner, puisque nous savons déjà, par les traditions indigènes, que les *Atumuruna* s'enfuirent sur le Pacifique et atteignirent les îles océaniennes. Mais les plus anciennes inscriptions runiques du Danemark, de Suède et de Norvège sont, elles aussi, souvent écrites en boustrophédon...

Ce sont donc les Scandinaves qui apportèrent l'écriture au Nouveau Monde, et cette écriture était runique, comme de juste. En Amérique Moyenne leur séjour fut trop bref pour laisser, dans ce domaine, autre chose qu'un vague souvenir : les guerriers qui restèrent au Mexique après le départ de Quetzalcoatl étaient probablement analphabètes. Au Pérou, bien au contraire, les blancs employèrent l'écriture pendant quelque deux siècles et les ruines, dont le dessin n'était pas fixé, au Xe siècle, comme l'était celui de l'alphabet latin, se transformèrent peu à peu afin de s'adapter aux particularités phonétiques des langues indigènes,

au point d'acquérir des formes partiellement originales. Comme conséquence de la déroute de l'île du Soleil, le secret de l'écriture alphabétique se perdit. Il ne subsista qu'une idéographie — peut-être d'origine scandinave — que les *Atumuruna* utilisaient vraisemblablement, comme le feront plus tard les Espagnols, pour l'instruction des Indiens illettrés.

9. Conclusions partielles

Les études philologiques que nous venons de résumer nous montrent que les hommes blancs qui arrivèrent en Amérique au Xe siècle parlaient danois, allemand et latin, puisque nous trouvons dans les deux idiomes indigènes qui furent l'objet d'analyses dans ce domaine, des racines, voire des mots complets qui appartiennent aux langues en question. Les Danois subissaient, au Xe siècle, une forte influence allemande, ce qui suffit à expliquer qu'un groupe de Vikings pût comprendre des individus de cette origine. Quant aux Irlandais, bien qu'ils aient laissé quelques termes gaëliques — et ce n'est même pas sûr —, leur apport aux idiomes américains provint surtout du latin, langue cultivée — et, en outre, liturgique — de toute la Chrétienté médiévale et, par conséquent, des *papas* qui, nous le savons, arrivèrent en Amérique Moyenne. Rien ne prouve, cependant, que ce furent eux qui introduisirent des racines latines, et même un des noms de Huirakocha — Justus —, au Pérou.

La tradition ne nous a laissé qu'une vague indication au sujet de la permanence, au pays maya, de la « langue de Zuyua » dont nous ignorons la nature. Elle est au contraire, catégorique en ce qui concerne la « langue particulière » que continuèrent à parler les Incas et qui, à en juger par les mots qui en sont parvenus jusqu'à nous, était le danois. Ce que confirment des termes toponymiques qui ne laissent subsister aucun doute sur ce point.

L'alphabet, ou plutôt deux alphabets, le runique et le latin, arrivèrent dans le Nouveau Monde avec les langues européennes. L'écriture phonétique se perdit avec le temps, en Amérique

Moyenne comme au Pérou et il ne resta, dans cette dernière région, qu'une écriture idéographique qui s'employait également en Scandinavie. Nous connaissons. cependant, quelques inscriptions non déchiffrées et des lettres isolées qui semblent n'avoir qu'un caractère décoratif. Il doit s'agir, dans le premier cas, d'une adaptation à la phonétique indigène d'un alphabet européen ou des deux, et, dans le second, de simples réminiscences ou de caractères utilisés dans un sens symbolique ou magique. Presque toujours, en effet, les signes en question reproduisent ou rappellent des runes nordiques.

VI. LE ZODIAQUE ARYEN DES INCAS

1. Les deux calendriers



Parmi tous les astres que l'on peut observer depuis la Terre, deux se détachent, non seulement parce qu'ils sont plus près que les autres, mais encore parce qu'ils déterminent sur notre planète des phénomènes cycliques qui influent sur nos conditions de vie : la Lune et le Soleil. A la succession des phases de la Lune correspondent le rythme biologique de la femme et le mouvement des marées, alors que le déplacement apparent du Soleil au milieu des « constellations fixes » provoque les changements de saison et, partant, de climat, avec leurs conséquences sur la végétation. En raison de sa constance et de sa brièveté, le cycle lunaire est le plus facile à saisir. Mais le cycle solaire, plus complexe, est le plus utile à connaître car c'est de lui que dépendent les travaux agricoles. C'est de là que les peuples nomades et ceux qui, bien que sédentaires, vivaient sous un régime principalement théocratique ont adopté un calendrier lunaire, tandis que ceux qui avaient atteint un plus haut niveau de civilisation ou qui dépendaient fondamentalement de la production du sol mesuraient le temps en fonction du Soleil. Nous savons que les deux calendriers co-existaient dans l'Égypte de l'Antiquité : le premier, religieux et le second, civil. Il en était de même chez les nahuas et chez les mayas.

Il n'est pas dans notre intention d'analyser les systèmes chro-

nométriques de l'Anahuac et du Yucatan : il ne manque pas d'ouvrages classiques ([14]), voire de livres de vulgarisation, qui en donnent tous les détails. Notons simplement que, non sans variations appréciables, les peuples en question utilisaient, pour leur vie religieuse, un calendrier de 260 jours divisés, chez les nahuas, en treize mois lunaires et, chez les mayas, en vingt groupes de treize jours. Parallèlement, ils employaient pour leur vie civile une année solaire de 365 jours : dix-huit mois de vingt jours, plus une période de cinq jours néfastes. Les deux systèmes se rejoignaient dans le cadre d'une « année longue » de 18 980 jours qui correspondait à cinquante deux années solaires et à soixante-treize années lunaires.

Il fut un temps où l'année lunaire nahuatl constituait une partie de l'année solaire. Mais, plus tard, le nom des treize lunes — fort relatives, par ailleurs — se perdit et on numérota les jours d'un à treize, comme au pays maya, selon un cycle qui semble être celui de la planète Vénus. Quant au calendrier solaire, il était insuffisamment précis car il ne tenait pas compte des six heures additionnelles qu'absorbent, de nos jours, les années bissextiles.

Peut-être cette dualité de calendrier surgit-elle spontanément parce que le système lunaire ne répondait plus, à un certain moment, au niveau de civilisation atteint ni au mode de vie adopté. Les astronomes de l'Amérique Moyenne peuvent fort bien avoir cherché et trouvé un procédé plus satisfaisant. Il est également possible que le calendrier solaire ait été apporté aux Nahuas et aux Mayas par Quetzalcoatl, conformément à la tradition. Ce qui renforce cette seconde hypothèse, c'est que, d'après les chroniqueurs — en particulier l'évêque Diego de Landa —, l'année solaire en vigueur à l'époque de la Conquête marquait un recul par rapport à une division antérieure du temps en périodes de 365 jours et 6 heures, réparties en mois de trente jours, plus les ajouts nécessaires pour compléter le calcul. Ce fait serait incompréhensible si le calendrier ainsi déformé avait été autochtone, c'est-à-dire s'il avait surgi comme réponse à un besoin vécu qui n'avait certes pas disparu. Il devient logique, au contraire, s'il s'agit d'un système apporté du dehors et artificiellement imposé par des gouvernants momentanés. Une fois parti Quetzalcoatl, son calendrier fut peu à peu abandonné et on en revint à l'antérieur, inexact mais d'application routinière,

qui n'avait pas eu le temps de disparaître complètement de la coutume ni moins encore de la mémoire.

Si le Dieu-Soleil s'était établi en Amérique Moyenne, son système chronologique se serait généralisé sans aucun doute, jusqu'à éliminer le calendrier lunaire. Nous pouvons l'affirmer, parce que c'est exactement ce qui se passa au Pérou.

L'empire incaïque utilisait un calendrier solaire dont l'année avait 365 jours et 6 heures et était divisée en douze mois de trente jours, plus les épagomènes et, tous les quatre ans, un jour correspondant à l'ajout bissextil. Mais il n'en avait pas toujours été ainsi. Les Péruviens possédaient auparavant un calendrier lunaire de 348 jours, divisé en douze mois de vingt-neuf jours. Bien entendu, une différence annuelle de dix-sept jours avec la course du Soleil était intolérable. Pour l'absorber, on formait un cycle de soixante ans, c'est-à-dire de 20 880 jours qui donnaient cinquante-huit années vagues de 360 jours. Il suffisait d'ajouter une année lunaire pour régulariser le calcul. Néanmoins, le décalage progressif des saisons continuait à se produire au sein de la période de soixante ans.

D'après le chroniqueur Montesinos, le changement de calendrier fut l'œuvre d'un souverain pré-incaïque, Inti Kapak, qui aurait régné au XVe siècle avant J.-C. Dépourvu de tout sens critique, d'une part, et obstiné, d'autre part, à faire remonter la chronologie péruvienne au Déluge biblique, Montesinos est le moins digne de foi des chroniqueurs en ce qui concerne les dates et les noms. Mais on peut le croire aveuglément lorsqu'il parle d'astronomie car il démontre une totale incompréhension de ce qu'il rapporte, ce qui, chez lui, est la meilleure des garanties. Bien entendu, il n'y eut jamais d'Inti Kapak. Le nom signifie, en quitchoua, Roi Soleil et se réfère évidemment à Huirakocha qui, selon la tradition, apporta en effet le calendrier en Amérique du Sud. Et le changement chronologique n'eut pas lieu au XVe siècle avant J.-C. car à cette époque Huirakocha n'était pas arrivé. Dans un peuple qui n'avait pas d'histoire écrite, personne n'aurait d'ailleurs pu se référer à un événement datant de 3 000 ans. Montesinos lui-même confirme notre interprétation lorsqu'il raconte que les descendants d'Inti Kapak, vaincus au cours d'un soulèvement, durent se réfugier dans la montagne, ce qui arriva, en effet, nous l'avons vu, aux *Atumuruna* de Tiahuanacu. Par ailleurs, c'est encore Montesinos qui rapporte

comment un autre souverain pré-incaïque, Sinchi Apuski, « changea le nom du Dieu suprême » qu'il appela Huirakocha, comme complément d'une modification du calendrier qui fit commencer l'année au solstice d'hiver, le 23 septembre. Nous ne savons pas si la date est correcte, mais elle correspondrait alors au solstice d'été, ou si c'est la mention de la période astronomique qui l'est, mais la date serait, dans ce cas, le 23 juin. La seule chose qui nous intéresse, d'ailleurs, c'est la relation existante entre le changement de calendrier et l'apparition du Dieu-Soleil.

2. Le zodiaque incaïque

Le passage du calendrier lunaire au calendrier solaire ne put pas se produire, chez des peuples qui faisaient montre d'une forte vocation pour l'astronomie, sans une étude approfondie de la course du Soleil dans le ciel austral, c'est-à-dire par rapport aux « constellations fixes », particulièrement si l'on tient compte du fait que le Dieu blanc était un marin accoutumé à naviguer — car ni les Scandinaves ni les Irlandais ne connaissaient l'usage de la boussole — en observant les étoiles. Les données que nous avons sur les peuples de l'Amérique Moyenne ne nous fournissent, dans ce domaine, aucun renseignement utile à notre recherche, sauf un seul qui, considéré isolément, ne signifie rien, quelqu'étrange qu'il soit : chez les Nahuas, la constellation du Scorpion portait le même nom qu'en Europe. Au Pérou, les coïncidences sont, au contraire, si abondantes qu'elles ne peuvent pas être le fruit du hasard.

La plus grande partie des renseignements que nous avons sur l'astronomie péruvienne se réduit à une nomenclature de constellations que nous donne, sans ordre, le P. Acosta, chroniqueur sérieux et pleinement digne de foi. Vicente Fidel López (38) parvint, sur cette base, à reconstruire la quasi totalité du zodiaque incaïque et à prouver qu'il était identique à celui qui, d'Asie, était arrivé en Europe par l'intermédiaire de Babylone

et que l'on employait au Moyen Âge en astrologie, comme on le fait encore aujourd'hui. Nous n'avons qu'à suivre ici le philologue argentin car son travail est parfait.

Le zodiaque est défini par les deux points extrêmes entre lesquels le Soleil oscille pendant sa course annuelle. Le premier, ou tropique du Cancer, correspond aux trois mois de l'hiver boréal, de décembre à mars, tandis que le second, ou tropique du Capricorne, comprend les trois mois de l'été septentrional, de juin à septembre. Les deux tropiques occupent des positions exactement opposées sur l'élipse zodiacale. Il n'est pas nécessaire d'ajouter, bien que de nombreux chroniqueurs espagnols et, en particulier, Montesinos, ne se soient pas rendus compte du phénomène, que les saisons et, par conséquent, les angles que chacune d'elle décrit sur l'élipse s'invertissent en passant de l'hémisphère boréal à l'hémisphère austral. En Amérique du Sud, l'été est placé sous le signe du Capricorne et l'hiver, sous celui du Cancer. Il en est ainsi dans le zodiaque péruvien qui place le *Cerf* au tropique d'été et le *Crabe* au tropique d'hiver.

Les peuples du Haut-Plateau ne connaissaient pas la chèvre et le nom de Capricorne était, par conséquent, intraduisible en quitchoua. Mais ils possédaient une espèce de cerf, cornu comme la chèvre. Capricorne devint ainsi *Tarukka*, cerf : l'important, c'était qu'il s'agît d'un animal à cornes. La chèvre, cependant, symbolisait l'hiver boréal et ne correspondait donc pas à l'inversion née du changement d'hémisphère. Tout semble indiquer que ceux qui apportèrent en Amérique du Sud le zodiaque européen eurent conscience de la difficulté. Car ils ajoutèrent à *Tarukka* l'adjectif *topa*, ardent, avec la double référence qu'a le mot, en quitchoua, au soleil estival et à l'élan génésique. Ils conservèrent ainsi le signe primitif, à peine modifié, par adaptation au milieu zoologique, et en même temps marquèrent le changement de saison qui s'était produit. Rien de plus logique ni de plus clair.

Dans l'hémisphère boréal, le nom de Cancer provient du fait que le Soleil, après avoir atteint le point solsticial, commence, vers le Sud, un mouvement de recul. Dans l'hémisphère austral, le même phénomène se produit en sens contraire : le Soleil se replie sur lui-même dans l'inertie de l'hiver. Le Dieu-Soleil n'eut pas besoin, ici, de chercher un nouveau symbole. Le cancer — c'est-à-dire le crabe ou la crevette — existait dans

le Pacifique. On l'appelait *Machak-huay*, le marcheur ivre. Il n'était pas non plus nécessaire d'ajouter au mot un qualificatif qui indiquât les caractéristiques de l'hiver car le crabe, qui avance de côté et d'un pas vacillant, paraît, non seulement ivre, mais encore à moitié endormi. Vicente Fidel López note que les dictionnaires traduisent *machak-huay* par serpent, comme synonyme d'*amaru*, mais il précise que les Indiens qui parlaient encore le quitchoua au siècle dernier distinguaient parfaitement entre *amaru*, couleuvre, *katari*, vipère, et *machak-huay*, mot dont ils désignaient les autres reptiles, et même le scorpion, mais aussi les crustacés.

Voyons maintenant si nous trouvons la même correspondance en ce qui concerne les autres signes du zodiaque. Nous suivrons, pour le faire, non sans systématiser quelque peu l'étude de Vicente Fidel López, l'ordre que nous leur connaissons.

LE BÉLIER. Le bélier du Vieux Monde n'existait pas en Amérique. Mais il avait un équivalent dans l'alimentation des peuples quitchoua et aymara : le lama ou, comme disaient les Espagnols précisément pour cette raison, *el carnero de la tierra*, le mouton — littéralement, le bélier — du pays. On ne mangeait pas la viande du mâle, dure et fétide, mais seulement celle de la femelle et, de préférence, celle du nouveau-né, *k'katu*. Les dictionnaires contemporains ne nous donnent, pour ce dernier terme, que le sens dérivé de « marché de viande ». Mais le P. Acoste lui attribue celui de mouton, bélier et brebis, toujours en ce qui concerne le lama, bien entendu. C'est de là que *K'katu-chillay*, une des constellations péruviennes, signifie « Astre — ou Constellation — du Bélier », nom identique à celui d'Europe.

LE TAUREAU. Il n'existait pas non plus de bovins dans le Pérou pré-colombien et le taureau ne pouvait donc pas être utilisé comme symbole de l'ardeur génésique des animaux qui s'éveille au mois de mai de l'hémisphère boréal. Mais l'espèce, ici, est secondaire. Ce qui importe, c'est le mâle, *urku* en quitchoua. Et, de fait, nous trouvons *Urku-chillay*, l'astre — ou la constellation — du mâle. Nous ne savons malheureusement pas si les habitants du Haut-Plateau situaient ce signe en avril-mai, à la manière européenne, comme le firent les Espagnols lorsqu'ils appliquèrent aveuglément en Amérique du Sud un calendrier liturgique qui perdait ainsi une bonne partie de sa signi-

fication, ou si, au contraire, ils le transportèrent en octobre-novembre afin d'en respecter le sens.

LES GÉMAUX. Situé aux mois de mai et de juin, le signe des Gémeaux, représenté par deux jeunes gens, symbolisait l'équilibre retrouvé du jour et de la nuit et, en même temps, la naissance de la chaleur vitale. *Mirku-k'koyllur* a exactement le même sens chez les Quitchouas : les étoiles de l'union ou, mieux encore, les étoiles unies.

LE CANCER. Nous avons mentionné plus haut ce signe en parlant des tropiques.

LE LION. En Europe, la constellation du Lion domine le ciel en fin juillet, lorsque le Soleil, qui s'éloigne du Cancer, reprend sa course et lance ses rayons vers le Sud. Au Pérou, le Soleil de juillet se trouve dans la partie inférieure du zodiaque. Il s'éloigne de l'obscurité du Nord et darde ses rayons vers l'hémisphère austral. Les Grecs, dit López, parlaient des dards d'Apollon. Les Quitchouas, de la lance. *Chulkin-chinka-chay* signifie, en effet, « retour de la lance du tigre caché ». *Chay* est retour; *chinka*, le jaguar américain qui s'aplatit contre le sol avant de sauter; *chuki*, lance et, avec l'*n* final, la lance. L'image est parfaite. Notons qu'il n'y a pas de lions en Amérique du Sud et que le puma, que l'on appelle parfois ainsi en espagnol, est un félin plus proche du *chinka* que du lion africain.

LA VIERGE. En août-septembre, la Terre, après avoir donné sa récolte, redevient vierge, prête à concevoir de nouveau. Le symbole n'a aucun sens dans l'hémisphère austral, à moins que les Péruviens n'aient transporté le signe aux mois équivalents de février-mars, ce que nous ignorons. De toute manière, nous trouvons une femme dans le zodiaque incaïque : *Mam Hana*, la Mère-Ciel, c'est-à-dire le ciel comme mère. Les deux symboles ne sont pas nécessairement identiques mais ils se ressemblent en tout cas beaucoup.

LA BALANCE. Dans l'hémisphère boréal, la balance symbolise l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire la rupture, en septembre-octobre, de l'équilibre des heures. En Amérique australe, le mouvement s'invertit mais il provoque le même déséquilibre croissant. Les Quitchouas le représentaient par l'échelle, *Chakkana*, figure encore plus expressive que la balance.

LE SCORPION. C'était, pour les peuples de l'Antiquité et du Moyen Age, le signe de la maladie, qui marquait, en octobre-novembre, le commencement de la saison froide. Le zodiaque péruvien nous donne une idée équivalente avec *Huakra-Onkoy*, « la maladie blessante ». Vicente Fidel López signale que, dans toute la zone tropicale de l'Amérique du Sud, le début du printemps se caractérise par des épidémies de fièvres. Ce pourrait être là l'explication, si l'on suppose que le signe occupait, dans le zodiaque austral, la place qui lui revenait dans l'hémisphère boréal. Il semble bien qu'il en ait été ainsi car *Huakra-Onkoy* devait coïncider avec la montée vers le Nord des Pleïades, *Onkoy-k'koyllur* (la constellation de la maladie, entre autres noms), qui n'entre jamais dans la projection du plan du zodiaque et se rapporter à une constellation voisine.

LE SAGITTAIRE. Il y a là un vide dans la liste du P. Acosta. Nous ne savons pas comment s'appelait le signe correspondant.

LE VERSEAU. Le signe symbolise la crue des rivières, produit de la fonte des neiges. Nous le rencontrons dans le zodiaque péruvien avec le même sens. *Miki-k'kiray* signifie : « moment des eaux ». En janvier-février, la neige de la cordillère vient de fondre et les rivières qui descendent de la montagne s'enflent violemment.

LES POISSONS. Nous ignorons le nom quitchoua de ce signe.

En résumé, le zodiaque incaïque nous est parvenu avec dix signes et deux vides. Des dix signes connus, sept sont pratiquement identiques à ceux du zodiaque européen : le Bélier (idem), le Mâle (le Taureau), les Étoiles Unies (les Gémeaux), le Crabe (le Cancer), le Retour de la Lance du Tigre Caché (le Lion), le Cerf (le Capricorne) et le Moment des Eaux (le Verseau); un autre est fort semblable : la Mère Ciel (la Vierge); et deux ont le même sens mais un symbole différent : l'Échelle (la Balance) et la Maladie Blessante (le Scorpion). Le hasard est impuissant à expliquer une telle coïncidence. Indiscutable ment, le zodiaque européen fut apporté au Pérou, et seuls des Européens purent le faire.

3. Solstices et équinoxes dans le zodiaque incaïque

La division de l'année incaïque en quatre saisons définies par les solstices et les équinoxes, exactement de la même manière qu'en Europe, n'est pas moins révélatrice. Montesinos nous rapporte le fait avec des erreurs qui montrent à la fois son ignorance du sujet et la correction de son récit. Il nous dit, en effet, que l'équinoxe de printemps (mai) s'appelait *Quira-toca-corca* et celui d'automne (septembre), *Camay-topa-corca*. Or ces noms ont un sens exactement inverse de celui que leur donne le chroniqueur.

« Montésinos, dit Vicente Fidel López, place en mai l'équinoxe de printemps quand le mot quitchoua qu'il cite dit automne. *K'kikay* signifie rameau, côté; *toka*, ombre, obscurité; *korka*, section; l'expression complète se traduit section du côté obscur, automne, et non printemps. *Kamay-topa-korka* est, au contraire, la section de la chaleur créatrice (*kamay*), le printemps ». Montésinos, évidemment, ne tint pas compte de l'inversion des saisons dans l'hémisphère austral.

D'où les quatre saisons européennes, dûment inverties afin qu'elles correspondent à la réalité du ciel méridional :

1. SITUA, ou *Kamay-topa-korka*, le printemps, qui commence à l'équinoxe de printemps (septembre) par la fête d'*Umu-raymi*, ou *Uma-raymi*, la plus importante de toutes parce qu'elle célébrait le réveil de la nature. *Raymi*, nous dit Vicente Fidel López, vient de la racine *ra* que nous trouvons dans le verbe *raurani*, flamber, lancer des flammes. *Ray* est l'infinitif d'un verbe perdu, *rani*. Le suffixe *mi* est la troisième personne du verbe être. *Raymi* signifie donc, littéralement : torche. *Uma* veut dire tête. Il n'était donc pas nécessaire de recourir à une dangereuse poétisation, comme le fait López lorsqu'il traduit *Uma-raymi* par « la face ou la tête du Soleil » et son alternative, *Umu-raymi*, par « le saint mystère du Soleil ». Le génitif saxon du quitchoua suffirait, d'ailleurs à l'interdire. *Uma-raymi* a, en effet, un sens aussi clair qu'expressif : « la torche de la tête », c'est-à-dire « du début ». *Umu-raymi* — la torche du prêtre — n'est évidemment que le

fruit d'une mauvaise transcription des chroniqueurs espagnols, provoquée, comme nous l'avons déjà mentionné, par la prononciation quitchoua.

En même temps que l'*Uma-raymi*, les Péruviens célébraient la fête du *Huaraka*, semblable à la cérémonie au cours de laquelle les jeunes Romains recevaient la toge virile. Une fois terminées leurs études, les adolescents passaient des examens de science, de grammaire, de gymnastique et de tactique. Ils subissaient ensuite une série d'épreuves — jeûnes et luttes — à la fin desquelles ils recevaient le *huaraka*, insigne de la virilité, et les armes du soldat.

2. L'été n'avait pas de nom ou, du moins, nous ne lui en connaissons aucun. Peut-être le désignait-on d'après la fête du *Raymi*, ou *Kapak-raymi* — Torche Maximale —, ou encore *Kuski-raymi* — Torche de la Joie — par laquelle il commençait au solstice d'été (décembre) : cérémonies pastorales et offrande des prémices au Soleil.

3. ASITUA — opposé à Situa —, ou *K'kikay-toka-korka*, l'automne, commençait en mars par une fête d'action de grâce qui marquait le début de la distribution des produits communautaires.

4. L'hiver n'a pas non plus de nom connu, mais on sait que la fête du solstice (juin) s'appelait *Intip-raymi* : la Torche du Soleil. Comme chez les peuples aryens, en effet, le début de l'hiver marquait le commencement d'un nouveau cycle agricole et annonçait la future récolte. On célébrait la vieille fête païenne du Feu Nouveau que les Églises catholiques et orthodoxe ont incorporée à la liturgie de Pâques. Le Grand-Prêtre allumait un morceau de coton en concentrant sur lui, à l'aide d'un miroir concave de métal, les rayons du Soleil. Ce feu divin était transmis aux temples où les Vierges du Soleil étaient chargées de l'entretenir.

En tenant compte, sauf dans un cas, de l'inversion des saisons, ces quatre fêtes correspondaient exactement au rituel nordique. Les Scandinaves païens célébraient en septembre (équinoxe d'automne) la fête des prémices, au cours de laquelle ils immolaient, lorsque la récolte antérieure avait été mauvaise, des victimes humaines. En décembre, la *yulfest* — plus tard confondue avec la Noël — marquait la continuité cyclique de

la vie. C'était la fête de la famille et, en outre, avant le christianisme, le Jour des Morts. En mars (équinoxe de printemps), le retour du Soleil était symbolisé par la bénédiction du Feu Nouveau (plus tard, à Pâques) et par le lancement de disques et de roues de feu. En juin, finalement (solstice d'été), figurait la Fête du Feu qui se célèbre encore à la Saint-Jean. L'identité ne pourrait être plus grande. Elle est même abusive, puisqu'au Pérou la Fête du Feu Nouveau avait lieu à la même date qu'en Europe, alors que, pour lui conserver sa signification, il aurait fallu la reporter à décembre, c'est-à-dire au solstice d'été austral.

Rappelons que les Nahuas célébraient au printemps (maï) la mort et la résurrection du Soleil (cf. chapitre IV), avec plus de logique que les Quitchouas, puisqu'ils appartenaient à l'hémisphère boréal.

4. Une cosmographie européenne dans l'hémisphère austral

La coexistence, en Amérique Moyenne, de deux calendriers, lunaire et solaire, et le souvenir, au Pérou, de l'abandon du premier pour le second viennent confirmer les traditions selon lesquelles Quetzalcoatl et Huirakocha apportèrent au Nouveau Monde le système chronométrique qu'employait l'Europe. Mais l'origine de ces connaissances est beaucoup plus clairement indiquée par la coïncidence que Vicente Fidel López note entre le zodiaque incaïque et celui qui, de l'Orient, était arrivé par la Grèce en Europe Occidentale où, au Moyen Age, il avait atteint une énorme diffusion à travers l'astrologie.

Des dix signes du zodiaque incaïque qui nous sont parvenus, sept sont pratiquement identiques à ceux d'Europe et deux ont le même sens mais avec une symbolisation différente, tandis que le dixième a le même symbole et un sens très proche, quoique distinct. D'autre part, au Pérou, l'année était divisée en quatre saisons par les solstices et les équinoxes, avec les fêtes correspondantes. Nous avons déjà vu, au chapitre IV, et nous l'avons

à nouveau mentionné ci-dessus, que la Fête du Feu Nouveau se célébrait en juin, comme en Europe, alors que l'inversion des saisons aurait exigé qu'on le fît en décembre. Ce qui démontre l'origine septentrionale du rite.

Les fêtes religieuses en question peuvent provenir de sources aussi bien païennes que chrétiennes car l'Église catholique se limita à donner une nouvelle signification à des cérémonies préexistantes. Il n'en est pas de même du zodiaque. Les Scandinaves païens l'ignoraient, alors que, paradoxalement, l'astrologie l'avait répandu chez les peuples déjà christianisés. Son introduction dans le Nouveau Monde est-elle due aux Irlandais qui, nous le savons, évangélisèrent les Nahuas et les Mayas ? Ce n'est pas impossible, bien que précisément nous ne trouvions aucune trace du zodiaque en Amérique Moyenne. S'il n'en était pas ainsi, il nous faudrait supposer un nouvel apport chrétien, effectué directement depuis l'Europe, à l'Amérique du Sud.

VII. TIAHUANACU,

VILLE NORMANDE

1. Les traces matérielles du Vinland

Les expéditions des Scandinaves au Vinland, au début du XIe siècle, et l'établissement postérieur dans la région de colonies de même origine ne présentent pas, pour notre étude, un intérêt direct, puisque nous savons qu'Ullman arriva au Mexique plusieurs décennies avant le voyage de Leif Eiriksson. Ils ne manquent cependant pas d'importance pour nous : ils démontrent, en effet, la possibilité et, par conséquent, la vraisemblance du débarquement de Panuco. Certes, les sagas islandaises sont dignes de foi. Mais les traces que les Vikings laissèrent en Amérique du Nord et que l'archéologie nous fait connaître le sont plus encore.

Depuis le milieu du siècle dernier, on a fréquemment découvert, au Canada, et aux États-Unis, des ruines qui furent attribuées aux immigrants scandinaves mais au sujet desquelles il existe des doutes sérieux. Dans trois cas, au contraire, la certitude est presque absolue. Limitons-nous à eux.

Le premier consiste en la découverte au Massachusetts, vers 1880, par le Professeur Eben Horsford, de constructions qui correspondraient à Leifsbudir. Citons Cronau (2) : « Au bord de la rivière Charles, près de Cambridge, cet homme de science a trouvé, non seulement les restes de deux grandes maisons construites en pierre, mais encore ceux de cinq cabanes dont le

tracé et la configuration concordent parfaitement avec ceux qu'avaient les constructions d'origine normande du Groënland. Dans le voisinage de ces très anciennes habitations, il y avait trois grands pièges destinés aux poissons que le courant y entraînait pendant le flux de la mer et qui, restant à sec lorsque la marée baissait, étaient facilement attrapés par les pêcheurs. L'existence de ce genre de piège est rapportée par les anciennes traditions qui se réfèrent aux colonisateurs groënlandais. Ceux-ci, comme put l'observer Horsford, construisirent également des canaux artificiels, des barrages et des lieux de réunion en plate-formes et en terrasses. Dans les endroits étudiés par le savant en question, on trouva quelques pierres utilisées comme l'est pour les filets... de même qu'un grand mortier de pierre, semblable à ceux qu'aux anciens temps on employait en Norvège pour moudre le blé et d'autres grains ».

Les secondes ruines indiscutables furent découvertes, en 1963, par l'expédition Helge Ingstad, près de L'Anse-au-Meadow, dans la péninsule nord de Terreneuve. Elles consistent en une maison de type groënlandais, de 70 pieds sur 50, et d'autres plus petites. Les fouilles effectuées permirent de trouver une enclume de pierre et un fuseau, typiquement norvégiens.

La troisième découverte est beaucoup plus imposante, mais les fouilles sont à peine commencées. Nous la devons au P. René Levesque, président de la *Société d'Archéologie de la Côte Nord*, de Québec. Elle consiste en ruines de deux villages, situées sur la baie de Bradore, en face de la péninsule de Terreneuve : l'une près de l'actuel village de Blanc-Sablon, l'autre à la Pointe des Belles Amours. On trouva, dans les deux cas, des maisons rectangulaires ou carrées, les premières de 30 pies sur 20, entourées de cabanes rondes, conjonction qui est caractéristique de l'édification groënlandaise. A Blanc-Sablon, une sépulture, malheureusement pillée, contenait un récipient d'écorce cousue, finement décoré de peintures rouges, dont le bord est en cuivre européen. Sans aucun doute, les travaux du P. Levesque nous fourniront, au cours des prochaines années, un matériel beaucoup plus abondant. Ce qui a déjà été découvert est néanmoins suffisant pour attribuer l'ensemble de la baie de Bradore à une colonie scandinave, nombreuse et stable.

Aux ruines que nous venons de mentionner s'ajoutent cer-

tains objets, d'indiscutable origine norvégienne, qui furent trouvés dans les *mounds*, tumuli que les Indiens du Massachusetts utilisaient, à la manière scandinave, comme sépultures. Laissons encore la parole à Cronau : « Je voudrais attirer l'attention des explorateurs sur certains objets à peine connus jusqu'à présent et qui se trouvent parmi les trésors du Musée Royal Ethnographique de Copenhague.

» Ceux-ci sont réunis sur le rayon — ou tiroir — qui porte le numéro 41 et consistent en divers objets de bronze, de cuivre et d'argent trouvés dans des sépulcres indiens des environs de Middleborough et de Four Corners (Massachusetts) et qui sont déposés, depuis 1843, audit musée.

» Les plus importants de ces objets, du point de vue scientifiques, nous paraissent être la cape extérieure et quelques fragments d'un vase fait d'une feuille d'argent fort mince, quelques cuillers de bronze et de cuivre, deux pointes de flèche de bronze et les restes d'un ceinturon très particulier.

» La plus légère des observations est suffisante pour montrer que les objets qui nous occupent révèlent que leurs fabricants possédaient une singulière habileté pour le travail des métaux, et on observe en outre que le bronze employé est d'un alliage noble et bien compris. Les habitants primitifs de l'Amérique du Nord et des côtes atlantiques ne surent jamais fondre les métaux : ils ne les travaillaient qu'à froid. Ils ne pouvaient donc pas savoir combiner les métaux de diverses classes. Nous pensons, en outre, que la forme des cuillers et des pointes de flèche qui nous occupent diffère passablement de celle des objets indiens de ce type.

» Les habitants primitifs de l'Amérique, comme encore les Indiens actuels, avaient coutume de fixer leurs solides et jamais ébréchées pointes de flèche à l'aide de tendons ou de nerfs d'animaux, de telle manière que lesdits tendons, faisant le tour du manche, s'enroulassent autour de deux saillies que celui-ci portait, ainsi que d'autres sur la partie supérieure.

» Les pointes de flèche auxquelles nous nous référons ont en leur milieu un trou, rond sur l'une et carré sur l'autre. Les tendons y sont remplacés par des cordonnets ou des fils de laine, en totale opposition aussi bien avec l'ancien usage qu'avec l'actuel. Remarquons également la forme des cuillers, dont nous reproduisons le dessin, et surtout celle de la plus longue, qui est en

cuivre et rappelle les européennes. Il serait vraiment bien difficile de trouver sa pareille au milieu de tous les ustensiles ménagers des Indiens. Le trou ou l'anneau qu'elle porte au sommet du manche paraît indiquer son origine européenne car il avait probablement comme raison d'être que l'on pût la pendre à un clou, au mur. Les habitants de l'Amérique, les primitifs comme les actuels, ne connaissaient pas le clou et n'avaient pas coutume de mettre des anneaux à leurs objets.

» Les anciens Scandinaves et les colonisateurs du Groënland employaient, au contraire, depuis bien longtemps auparavant, de semblables cuillers.

» Le fragment de ceinturon trouvé sur les hanches d'un squelette déterré en 1831 près de Hall River est également fort curieux. Il est fait d'une rangée de petits tubes de roseau, chacun d'eux recouvert de cuivre, qui sont unis entre eux, comme on peut le voir sur la gravure, au moyen de bandes de cuir ou de cordonnets de laine.

» A notre avis, ces objets, surtout les pointes de flèche et les cuillers, sont indubitablement d'origine européenne et, par troc ou en d'autres circonstances que l'on ignore, passèrent des navigateurs aux indigènes du Massachusetts ».

On a dû trouver et détruire bien des pièces de même origine, à une époque où on ne pouvait pas les apprécier à leur juste valeur, et bien d'autres doivent dormir, ignorées, dans des musées et dans des collections particulières. Les trouvailles effectuées dans la région des Grands Lacs méritent une mention à part. Nous y avons déjà fait allusion, au chapitre premier, au sujet de l'expédition de Poul Knuddson.

En 1898, un paysan suédois établi près de Kensington, dans le Minnesota central, Olaf Ohman, trouva, prise dans les racines d'un peuplier qu'il venait d'arracher, une pierre de 77 cm de longueur sur 40 de largeur et 15 d'épaisseur, couverte de caractères runiques. Presque analphabète, Ohman ne comprit pas de quoi il s'agissait et ne chercha jamais, par la suite, à tirer quelque avantage que ce fût de sa trouvaille. Il remit la dalle au banquier du village, lequel l'envoya à l'Université du Minnesota où un spécialiste en culture scandinave, le Professeur O. J. Breda, n'eut aucune peine à la déchiffrer presque entièrement. Seuls lui échappèrent quelques signes qui, plus tard, furent identifiés comme des chiffres.

Voici le texte complet de l'inscription : « 8 Goths et 22 Norvégiens en voyage d'exploration à l'ouest du Vinland. Nous campâmes près de deux îles rocheuses, à un jour de distance au Nord de cette pierre. Et nous pêchâmes un jour. A notre retour, nous trouvâmes 10 hommes ensanglantés et morts. AV M, délivrez-nous du mal. Nous avons 10 près de la mer gardant notre navire, à 14 jours de voyage de cette île. An 1362 ». Les lettres AV M étaient latines et constituaient une abréviation d'AVE MARIA.

Le Professeur Breda estima que la pierre était une falsification parce que la langue et les caractères employés étaient très postérieurs à ceux du XIe siècle, époque des voyages de Leif Eiriksson et de ses frères. Ils coïncidaient parfaitement, au contraire, avec le langage et l'écriture du XIVe siècle. Lorsque l'on déchiffra la date qui figure dans l'inscription, les doutes au sujet de l'authenticité de cette dernière perdirent peu à peu leur vigueur primitive, d'autant plus que l'âge de l'arbre arraché par Ohman démontrait que la dalle devait déjà avoir été là au cours de la décennie 1850-1860, c'est-à-dire à une époque où il n'y avait dans la région que quelques rares habitants blancs, entourés de Sioux agressifs. Les géologues certifièrent, d'autre part, que la description géographique de la zone, telle qu'elle ressort du texte, était correcte pour le XIVe siècle, mais non plus pour le XIXe car entre temps le lac s'était transformé en marais et les îles avaient disparu comme telles, processus que seul un spécialiste aurait pu connaître.

Postérieurement à la découverte de la Pierre de Kensington, on trouva de nombreux objets — pierres percées que les Vikings utilisaient pour amarrer leurs navires, fers à briquet, haches de combat, lances, médaillons, etc. — que d'aucuns attribuent aux Scandinaves mais dont l'origine ne fait pas l'unanimité des spécialistes. Il convient de noter, en faveur de leur authenticité, qu'ils furent recueillis aux environs de la Rivière Rouge et du lac du Cormorant (celui des deux îles rocheuses) et à l'ouest du Minnesota, tout au long de la route qu'aurait suivi Knudsson. En 1931, on découvrit, près de Beardmore, dans la province canadienne de l'Ontario, de nombreuses pièces médiévales d'indiscutable origine scandinave, mais il existe quelque soupçon qu'elles aient pu y avoir été enterrées à une époque récente.

L'authenticité de la Pierre de Kensington est devenue le sujet de discussions passionnées ([45]) dans lesquelles les facteurs scientifiques du problème ne sont malheureusement pas les seuls en

jeu. Il ne nous appartient certes pas d'exprimer sur ce point une opinion définitive. Limitons-nous à dire que les arguments positifs nous semblent beaucoup plus solides que les négatifs et que la question fut officiellement tranchée en faveur des premiers lorsque, il y a quelques années, la pierre fut incorporée aux collections du Musée National des États-Unis qu'administre, à Washington, la Smithsonian Institution. Ce qui renforce indirectement la thèse de l'authenticité d'au moins une partie des objets trouvés dans la région.

Nous nous sommes quelque peu écarté, dans les paragraphes antérieurs, du problème des constructions européennes précolombiennes de l'Amérique du Nord. Il nous reste à mentionner, dans ce domaine la tour de Newport, située dans la baie de Narraganset, aux environs de Boston. Il s'agit d'un édifice rond dont la porte est placée à quatre mètres de hauteur, évidemment construit dans un but de défense et d'observation. La tour n'est pas post-colombienne et les Indiens ne construisirent jamais rien de pareil. Nous trouvons, au contraire, en Irlande et en Bretagne, des constructions identiques, telles que la tour de Lanleff dans cette dernière région, qui datent du IXe siècle et suivants. La tour de Newport fut-elle l'œuvre des Irlandais du Huitramannaland? Ce n'est pas certain, car les Vikings avaient appris, en Irlande, l'art des constructions circulaires.

2. Des hommes de race blanche dans l'iconographie pré-colombienne

Le matériel archéologique que nous fournissent l'Amérique Moyenne et l'Amérique du Sud est, certes, beaucoup plus riche que celui qui provient de la partie Nord du continent. Il ne nous offre pas seulement des restes d'édifices et quelques rares objets, mais de nombreuses représentations iconographiques d'hommes de race blanche. Nous présentons ici, à titre d'exemple, quelques-unes d'entre elles, en laissant de côté, bien entendu, contrairement à M. Thor Heyerdahl ([6]), les figures barbues aux traits

mongoloïdes qui abondent au Mexique et, plus encore, sur la côte du Pacifique sud. Il s'agit peut-être de métis, mais nous n'avons aucune certitude à ce sujet car tous les Indiens ne sont pas totalement imberbes et la barbe leur vient souvent avec l'âge, comme aux Asiatiques.

Le personnage que représente la planche V (*c*) est un chevalier-aigle, c'est-à-dire un membre de l'Ordre Militaire aztèque. Voir aussi à ce propos la tête barbue d'un *guerrero* du Rio Balsas, au Mexique (planche III (*c*). Tout commentaire serait superflu. Les traits parlent par eux-mêmes : il s'agit, non seulement d'hommes blancs, barbus ou non, mais plus précisément d'individus de race nordique.

Les fresques du Temple des Guerriers de Chichen Itza (*) confirment les témoignages des sculpteurs. La première nous montre une scène de combat, dans une ville, entre Indiens et Blancs, la prise de prisonniers blancs par les indigènes et aussi, semble-t-il — en bas, à gauche — par d'autres Blancs habillés à la manière indienne et le rembarquement des étrangers sur un bateau qui a la forme d'un snekkar viking. La seconde illustration reproduit une scène de combat naval — avec un autre snekkar — entre des Indiens et des hommes blancs et blonds. Sur la troisième, un prisonnier blanc et blond est maintenu par deux Indiens sur la pierre des sacrifices. Ces fresques se rapportent vraisemblablement au départ forcé de Quetzalcoatl du Yucatan pour l'Anahuac. Le pénis dressé des prisonniers blancs (**), met suffisamment en évidence un des griefs des indigènes à l'endroit des Vikings. Car il s'agissait bien de Vikings : non seulement le type racial, mais encore la forme si particulière des bateaux, le démontrent. Une scène semblable à celle de la première fresque figure sur un plat de Chimbote, côte Nord du Pérou.

---

* Cf. pl. II (*a*).
** Cf. *ibid.*, en bas et à gauche.

3. L'urbanisme

Toutes les villes nahuatl et mayas étaient dessinées selon le même schéma : deux avenues en croix divisaient l'agglomération en quatre quartiers qui constituaient la base de l'organisation administrative. Les rues, dans toute la mesure où le permettait la configuration du terrain, étaient rectilignes et parallèles aux artères principales. D'où le tracé « en damier », avec des îlets définis par quatre voies, qui caractérise encore aujourd'hui la majeure partie des villes de l'Amérique espagnole. Cuzco était aussi édifiée selon le même plan, avec quatre quartiers, bien que le sol accidenté n'eût pas permis d'arriver, quant au reste, à une schématisation aussi rigoureuse qu'au Mexique.

En dehors de l'Amérique, l'édification « en damier » ne se trouve, comme règle, que dans l'urbanisme militaire des Romains et, dans le haut Moyen-Age, des Danois. Les camps-forteresses de Trelleborg, en Zélande, d'Aggersborg et de Fyrkat, en Jutlande, et d'Odense, en Fyn, étaient divisés en quartiers par deux avenues en croix et chaque quartier, en îlets. Si donc l'urbanisme américain n'est pas le fruit du hasard, son origine, au Xe siècle ou plus tard, ne peut avoir été que danoise.

Cette conclusion est renforcée par l'analyse de l'unité de mesure utilisée à Tiahuanacu, c'est-à-dire dans un ensemble architectural qui ne peut avoir été dessiné que par les *Atumuruna*, puisque les indigènes de la région étaient dépourvus de toute culture : ce qui n'était pas le cas de l'Amérique Moyenne ni de la côte péruvienne où les blancs trouvèrent une architecture très avancée. Malheureusement, il ne reste presque rien d'intact dans la métropole du Haut-Plateau andin. Pillés par les conquistadores, utilisés comme carrière par les constructeurs de l'Église et du village actuels de Tiahuanacu, fouillés par des archéologues improvisés ou sans scrupule et, enfin, pratiquement rasés par les ingénieurs anglais qui employèrent murs et colonnes, et jusqu'aux statues, comme matériau, pour le ballast du chemin de fer, les édifices disparurent peu à peu, au point qu'il est aujourd'hui impossible de prendre les mesures exactes de restes si bouleversés. La difficulté

était moindre, au début du siècle, quand Arthur Rosnansky fit le relèvement des ruines. La précision, hélas, n'était pas la qualité maîtresse de cet ingénieur et les mesures qu'il donne dans ses ouvrages sont toutes approximatives.

Néanmoins, Posnansky ([46]) crut avoir trouvé l'unité de mesure utilisée par les architectes de Tiahuanacu. Il constata, en effet, que le mur en balcon du grand temple de Kalasaya avait « presque exactement » 4,845 m, chiffre qui, divisée par trois, donnait 161,51 cm. Ce qui, entre parenthèses, inclut une faute d'arithmé-tique, car la division donne, en réalité, 161,50. Il s'agirait là, selon Posnansky, d'une unité de mesure anthropométrologique, appliquée à tous les monuments.

S'il en était ainsi, nous nous trouverions en face d'un fait unique dans le monde, et fort peu logique. Jusqu'à la définition du mètre, tous les peuples, en effet, employèrent des unités de mesure anthropométriques : le pied, le pouce, la palme et la brasse, pour la raison bien simple que, primitivement, les mesures étaient prises à l'aide de la partie du corps correspondante. On ne choisit jamais comme unité la taille de l'être humain, inappli-quable à des objets horizontaux. Cela ne veut pas dire que la mesure en question n'ait pas existé à Tiahuanacu. Mais, si elle y fut utilisée, elle ne constitua en aucune manière l'unité de base. En effet, 161,50 cm équivalent presque exactement à 5,5 pieds danois, et la longueur du mur en balcon de Kalasasaya — 4,845 m, selon Posnansky —a 16,5 pieds danois.

Le pied danois constituait l'unité de mesure — 29,33 cm — employée, en particulier, dans la construction du camp-forteresse de Trelleborg. C'est une variante locale du pied romain — 29,57 cm — que l'on trouve aussi dans d'autres constructions danoises de la période viking.

L'utilisation du pied de 29,33 cm à Tiahuanacu est facile à constater dans les autres mesures que nous donne Posnansky. Par exemple : enceinte extérieure du Kalasasaya : 130,00 m, c'est-à-dire 477 pieds danois; mur extérieur de l'édifice central (le « Sanctissimum », selon la désignation de Posnansky) : 64,50 m, c'est-à-dire 220 pieds danois; mur intermédiaire du même édifice : 50,90 m, c'est-à-dire 173,5 pieds danois; mur intérieur, ibidem : 40,60 m, c'est-à-dire 138,5 pieds danois. La réduction des mètres en pieds n'est pas tout à fait exacte (par exemple, 219,84 et non pas 220), mais les différences sont évidemment dues à l'imprécision

des mesures prises par Posnansky qui ne tienne même pas compte des centimètres !

L'utilisation du pied danois, au Pérou, comme unité de mesure est confirmée par le fait que la *lega* incaïque — approximativement 6 980 m — équivaut, avec une différence de 54 cm, au chiffre rond de 23 800 pieds danois.

4. Les monuments chrétiens de Tiahuanacu

Les énormes édifices de Tiahuanacu étaient déjà en ruine lorsque les Incas occupèrent la région du lac Titicaca. Ils étaient cependant en bien meilleur état qu'aujourd'hui, vers 1540, quand le chroniqueur Cieza de Leon put les examiner, voire, nous l'avons déjà dit, au début de notre siècle, quand Posnansky en fit le relèvement. Deux d'entre eux, les plus importants, retiennent l'attention : l'Ak kapana, colline artificielle entourée de puissants murs de soutènement et d'un fossé, qui constituait une forteresse fort semblable, quant à son mode de construction, au Danevirk du Slesvig; le Kalasasaya, ou Grand Temple du Soleil, comme l'appelle Posnansky, dont il ne reste plus de nos jours que les soubassements, les piliers, un parvis en escalier, une porte monolithique et une statue.

Arrêtons-nous d'abord à cette dernière. Il s'agit d'un monolithe de 2 m de haut qui représente un être humain vêtu d'une tunique et de braies. Posnansky, toujours fantaisiste, veut y voir une femme enceinte. Le bon sens populaire est beaucoup plus près de la réalité : personne, en Bolivie, ne l'appelle autrement que « El Fraile », le Moine. Dans la main droite, le personnage; porte un objet cylindrique dont l'usure a rendu la forme imprécise; dans la main gauche, un objet rectangulaire qui a toutes les apparences d'un missel médiéval. Disons même formellement que ce ne peut pas être autre chose : la fermeture métallique en est aussi clairement reproduite que possible et on peut même noter tous les détails de ses charnières. Ce serait déjà là un fait étrange, même si le Moine n'était pas la copie de la statue d'un apôtre non iden-

tifié qui figure à gauche — en sortant — du portail central de la cathédrale d'Amiens. Le style est différent, mais il s'agit bien du même personnage, avec son livre à ferrure et un rameau à « manche » cylindrique. Plus encore, on peut même constater ressemblance de traits et une parfaite identité de proportions entre les deux visages carrés à front bombé.

C'est à M. Hector Greslebin, ancien professeur à l'Université de Buenos-Ayres, que nous devons cette surprenante révélation. Ce spécialiste en histoire de l'architecture a consacré trente ans de sa vie à l'étude des monuments de Tiahuanacu. Il a bien voulu nous autoriser à résumer ici les principales conclusions de l'ouvrage, encore inédit ([47]), qu'il leur a destiné. Elles sont, pour nous, pleinement convaincantes.

Ce n'est pas le Moine qui fut le point de départ des recherches de M. Greslebin, mais la porte monolithique que l'on connaît sous le nom de Porte du Soleil et que l'on trouva, couchée et brisée, dans l'enceinte du Kalasasaya. Précisons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une espèce d'arc de triomphe, mais bien d'une porte, au plein sens du terme. On y voit l'emplacement des gonds, et d'Orbigny, au début du siècle dernier, put encore observer les traces vertes laissées sur la pierre par le bronze. Les cavités géométriques de la face postérieure montrent, d'ailleurs, qu'elle devait être incorporée à un mur, et le manque de polissage de la partie supérieure paraît indiquer qu'elle devait être coiffée d'une architrave. L'ouverture en est surmontée d'une frise en bas-relief constituée d'un personnage central et de quatre séries horizontales de figures sculptées. En vain les spécialistes ont-ils cherché à en pénétrer le sens. La tâche n'était certes pas facile. Car M. Greslebin a établi que la prise en question représentait, dans le style particulier de Tiahuanacu, l'Adoration de l'Agneau, telle qu'elle figure, d'après le chapitre V de l'Apocalypse, au tympan des cathédrales gothiques du XIIIe siècle et, plus particulièrement, au dessus du portail principal de celle d'Amiens. Il n'est pas dans nos intentions ni dans nos possibilités, de reproduire ici sa démonstration. Bornons-nous à en indiquer quelques aspects.

Le motif central de la frise est constitué par une figure anthropomorphique assise qui répond, jusque dans les moindres détails, à la description apocalyptique de l'Agneau avec, en effet, le livre aux sept sceaux (*Apoc.* V, 1), les sept yeux (*Apoc.* V, 6) et

les vivants et les vieillards tombés aux pieds de l'Agneau (*Apoc.* V, 8). Les autres indications se rapportent aux vêtements sacerdotaux (*Apoc.* I, 13) que porte le personnage et qui sont décrits au chapitre XXXIX de l'Exode : les deux épaulières (*Ex.* XXXIX, 4), le ceinturon (*Ex.* XXXIX, 5), le pectoral, carré et double, garni de quatre rangées de pierreries (*Ex.* XXXIX, 8, 9 et 10), les chaînettes d'or en cordon du pectoral (*Ex.* XXXIX, 15), les deux capsules des épaulières placées entre deux cordons (*Ex.* XXXIX, 18) et le diadème (*Ex.* XXXIX, 30).

Les quarante-huit figures des trois rangées de la frise — le même nombre qu'à Amiens et à Chartres — représentent les douze apôtres, les douze prophètes mineurs et les vingt-quatre vieillards couronnés d'or (*Apoc.* IV, 4) et porteurs de cithares et de coupes d'or (*Apoc.* V, 8). En dessous, il y a quatre anges en train de jouer de la trompette (*Apoc.* VII, 1 et VIII, 7 à 13). C'est là un point fondamental, car ce genre d'instrument n'a jamais été employé dans l'Amérique pré-colombienne. Le profil des figures à visage humain, y est, d'ailleurs, nettement aryen (cf. fig. 28).

Si la Porte du Soleil — laissons-lui son nom — est ornée d'une frise dont le motif apocalyptique est sculpté au tympan des grandes cathédrales du Moyen Age européen, il est logique de supposer que le Kalasasaya était une église chrétienne. Cette déduction n'a pas échappé à M. Greslebin et l'étude technique qu'il a faite — il est architecte — des ruines du moment lui a permis d'en confirmer les conclusions. Il a même pu dresser la maquette de ce qu'aurait été l'édifice une fois terminé. Plus encore, il a constaté que son plan respectait la Divine Proportion, c'est-à-dire le principe le plus savant de l'architecture grecque, que connaissaient et appliquaient les constructeurs de nos cathédrales gothiques.

Ce travail a été rendu possible par une découverte complémentaire. A 1 kilomètre de Tiahuanacu, se trouve un gigantesque amas de blocs de pierre taillés dans le style de la Porte du Soleil, y compris une architrave et plusieurs portes monolithiques. Posnansky, poussé comme toujours par son imagination orientale, a voulu y voir les ruines d'un Temple de la Lune. La thèse ne repose sur rien, car on ne trouve, à Puma Punku, comme les indigènes appellent l'endroit, ni tracé d'édifice ni soubassements. M. Greslebin a pu établir que les pièces architecturales en question étaient destinées au Kalasasaya et qu'elles avaient les dimensions et

les formes nécessaires pour compléter ce qui se trouvait déjà en place : soubassements, piliers, parvis, portail. Puma Punku n'était pas autre chose que le chantier où l'on taillait et sculptait les blocs de pierre utilisés à la construction de l'église de Tiahuanacu. Ce qui suffirait à nous faire écarter l'hypothèse de José Imbelloni ([48]) et de quelques autres, selon laquelle le Kalasasaya n'aurait jamais été qu'un alignement de pierres dressées. Le nom aymara qu'il porte aujourd'hui a ce sens, il est vrai. Mais il s'applique aux ruines telles que les connaissent les indigènes. Au temps des *Atumuruna,* l'église devait porter, en danois ou en latin, le nom de l'apôtre non identifié que représente le Moine.

Cette église n'était pas terminée, en l'an 1290, lorsque la bataille de l'île du Soleil provoqua la mort ou la fuite de ses constructeurs. La date de sa mise en chantier et, par conséquent, de la christianisation des Blancs du Haut-Plateau doit se situer vers 1250. La cathédrale d'Amiens fut construite, en effet, entre 1220 et 1288 et son portail central, entre 1225 et 1236.

5. La tapisserie d'Ovrehogdal

La présence dans l'Amérique pré-colombienne d'éléments archéologiques de nette inspiration européenne trouva sa contrepartie dans la tapisserie scandinave d'Ovrehogdal (*), que l'on date généralement de la fin du XIe siècle mais qui pourrait fort bien être postérieure. Cette pièce démontre, en effet, que l'on connaissait en Europe, au Moyen Age, l'existence d'animaux qui ne se trouvent qu'au Pérou.

La tapisserie en question est composée de quatre bandes horizontales et d'une demi-bande verticale située en bas à droite. La troisième bande horizontale, en partant d'en haut, ne contient qu'un simple motif de décoration, mais on peut y remarquer deux « croix de Tiahuanacu ». Sur la première bande figurent, outre deux bateaux vikings, plusieurs cerfs de diverses dimensions dont l'un porte des bois, hauts et aplatis, qui semblent appartenir à un élan de l'Amérique du Nord. On y remarque également un

félin, que ses longues pattes de derrière empêchent d'identifier, et un lama, camellidé péruvien, facile à reconnaître grâce à son long cou, sa petite tête, le tracé géométrique de sa silhouette et sa toison en forme de rideau (**). Sur la deuxième, les animaux représentés, sauf un, peut-être, dans lequel on pourrait voir — en bas, au centre —, un cheval cabré dont le cavalier ferait tournoyer une « boleadora » (***), sont des lamas. Sur la quatrième, enfin, nous trouvons des cerfs, des lamas, un pécari et un animal, plus difficile à identifier, qui rappelle l'ours péruvien. Sauf, éventuellement, en ce qui concerne le cheval et son cavalier de la deuxième bande, la partie de la tapisserie que nous venons de décrire se réfère clairement à la faune américaine, symboliquement désignée par les croix pré-incaïques de la troisième bande.

La frange verticale, au contraire, est nettement scandinave. Nous y voyons un bateau viking, deux chevaux montés, cette fois-ci indiscutables, des croix chrétiennes et des swastikas. La tapisserie toute entière, sauf la bande décorative, est semée de caractères idéographiques dont la ressemblance avec ceux qui figurent sur les *kellka* du Haut-Plateau saute aux yeux.

La tapisserie d'Ovrehogdal s'ajoute donc à la carte de Waldseemüller (*) comme preuve du fait que l'on connaissait, dans l'Europe médiévale, non seulement l'existence, mais encore la faune de l'Amérique du Sud.

6. Des preuves tangibles et définitives

Ne revenons pas ici sur les données archéologiques qui proviennent des établissements scandinaves et irlandais de l'Amérique du Nord : il ne nous intéressent qu'indirectement. Limitons-

---

* Cf. pl. V (*a*).

** Cf. pl. X (*a*).

*** Instrument, fait de deux boules de pierre unies par une corde, que les Indiens de la pampa lançaient, en le faisant tournoyer au-dessus de leur tête, dans les pattes des guanacos — espèce de lama sauvage — et des autruches autour desquelles il s'enroulait, immobilisant l'animal.

nous donc à l'Amérique Moyenne et à l'Amérique du Sud. Nous y trouvons des preuves abondantes et définitives de la présence, bien avant Colomb, d'hommes blancs dans l'Anahuac, au Yucatan et sur le Haut-Plateau bolivien.

Nous trouvons, en effet, dans ces trois régions, des sculptures qui représentent des individus blancs et barbus dont les traits correspondent à la race nordique. Les fresques de Chichen-Itza et le plat de Chimbote nous montrent des scènes de batailles terrestres et navales, y compris un snekkar viking, qui peignent la déroute des blancs, conformément à la tradition.

Dans un tout autre ordre d'idée, nous constatons que le tracé « en damier » des villes pré-colombiennes n'a, dans le monde médiéval, qu'un seul précédent : l'urbanisme militaire danois. Nous ne sommes donc pas surpris de constater que l'unité de mesure des édifices de Tiahuanacu n'est autre que le pied danois.

C'est, par ailleurs, la cité des *Atumuruna* qui nous réserve la plus grande des surprises. Nous savons, en effet, grâce aux travaux de M. le Professeur Greslebin, que le grand édifice habituellement désigné sous le nom de Kalasasaya était une église chrétienne en construction. Son plan respectait la Divine Proportion de l'architecture grecque et médiévale. La frise de son portail principal reproduit, dans un autre style mais jusque dans les moindres détails, la scène apocalyptique de l'Adoration de l'Agneau, telle qu'elle figure au tympan de presque toutes les églises médiévale. Enfin la statue du « Moine » est la copie exacte, style à part, de celle d'un apôtre non identifié qui orne le portail central de la cathédrale d'Amiens, sur la frontière de Normandie.

Il y a donc eu, au milieu du XIII[e] siècle, un contact entre les Danois du Haut-Plateau bolivien et leurs compatriotes d'Europe. La tapisserie d'Ovrehogdal en apporte une preuve complémentaire.

---

* Cf. commentaires notamment pages 17 et 38.

VIII. QUI LE LEUR A APPRIS ?

1. Les attributs du pouvoir

La plus grande surprise des conquistadores lorsqu'ils pénétrèrent au Mexique et au Pérou fut d'y trouver, non pas des sauvages cannibales comme dans les îles de la mer des Caraïbes, mais des peuples civilisés dont les villes, les palais, les marchés, les routes, etc, égalaient, voire même dépassaient, tout ce que l'on pouvait voir en Espagne et dont les coutumes étaient tout aussi raffinées que celles des Européens. Rien n'empêchait, bien sûr, que les Nahuas, les mayas et les Quitchouas eussent résolu entièrement seuls, de la même manière que dans le Vieux Monde, des problèmes qui se présentaient dans les mêmes termes des deux côtés de l'Atlantique. Mais il n'en fut pas ainsi. L'ethnologie démontre qu'il n'y eut pas une simple similitude de réponse à des besoins similaires, mais bien, sur certains points, une identité de détails qui ne peut pas avoir été le fruit du hasard.

Tel est le cas, en premier lieu, des symboles du pouvoir. Rien de plus arbitraire, cependant, que les signes et les insignes par lesquels se différencient les titulaires de l'autorité dans quelque domaine de l'activité sociale que ce soit. Les symboles en question ne sont pas toujours dépourvus d'histoire : on peut souvent leur trouver une origine logique. Mais non pas une origine nécessaire, dans le plein sens philosophique du terme. Pourquoi la pourpre est-elle la couleur caractéristique des cardinaux, princes de

l'Église? Parce qu'ils l'empruntèrent aux césars romains, comme ceux-ci en avaient hérité des *basileis* grecs qui la devaient aux rois de Perse. Mais n'importe quelle autre couleur aurait pu remplir la même fonction symbolique. Il est donc surprenant que les empereurs aztèques et les souverains incas aient employé la pourpre comme signe distinctif de leur autorité surpême, les premiers sur leurs mantes de cérémonie et les seconds sur leur coiffure — un gros cordon plusieurs fois enroulé, avec une houppe sur le devant — que certains auteurs confondirent avec un turban. Il aurait été plus logique que les Fils du Soleil de Tenochtitaln et de Cuzco se réservassent la couleur jaune. Il est probable que le choix du rouge ait été d'origine chrétienne car la pourpre n'avait pas de sens spécial pour les Scandinaves, alors qu'elle en avait un pour l'Église. La mitre, semblable, de face, à celle des évêques catholiques, quoique moins haute, que portait l'empereur aztèque en guise de couronne, comme le faisait, par ailleurs, son subordonné religieux, le Grand-Prêtre, confirme cette interprétation. Et si les souverains du Mexique ne portaient pas le sceptre d'or, comme les empereurs incas, Quetzalcoatl — l'ascète — est parfois représenté avec une crosse épiscopale impossible à confondre.

On peut attribuer la même origine au trône sur lequel s'asseyaient les monarques mexicains et péruviens, et même à la litière — alors en usage dans toute l'Europe occidentale, mais, selon ce que l'on croit savoir, pas en Scandinavie — qu'ils utilisaient pour se déplacer. Il y a, par contre, quelque doute au sujet des armoiries que nous trouvons tant au Pérou qu'au Mexique. Au Moyen Age européen, le blason naquit de la nécessité de distinguer, sur le champ de bataille, des chevaliers que des armures identiques ne permettaient pas de reconnaître. Plus tard, il devint le symbole d'une famille, d'une communauté ou d'une dignité. Les Mexicains et les Incas recouraient au même procédé et des boucliers procédant des deux régions montrent clairement qu'on pourrait fort bien les confondre avec des écus européens. Les boucliers américains sont généralement ronds, comme les scandinaves. Mais, au Xe siècle, les Vikings n'avaient pas coutume de peindre des symboles sur les leurs. Au contraire, les Irlandais, comme tous les Occidentaux, commençaient à le faire.

2. Les armes

Ce qu'un peuple guerrier abandonne le plus difficilement ce sont les armes auxquelles il est habitué car elles constituent les instruments de sa puissance. Les Scandinaves s'étaient imposés aux nations de l'Amérique Moyenne et du Pérou : nous devons donc, logiquement, trouver chez celles-ci des traces de l'armement de leurs conquérants. Et il en est ainsi, en effet.

Les Vikings utilisaient une épée large, la lance, le javelot, l'arc et, surtout, la hache de combat que le reste de l'Europe avait déjà abandonnée au Xe siècle. Nous trouvons exactement les mêmes armes au Mexique et au Pérou, à l'exception, quant à ce dernier pays, de l'épée que les soldats incaïques remplaçaient par la masse d'arme. Mais, dans les deux cas, nous avons la hache qui, au Pérou, prend parfois la forme d'une hallebarde. Ajoutons que l'arc mexicain et péruvien était fait d'un bois travaillé dans le style européen et, en particulier, scandinave. Signalons, enfin, que l'épée mexicaine était en bois, avec des fils de silex ou d'obsidienne, et que, pour lancer le javelot, les Nahuas et les Quitchouas utilisaient souvent une espèce d'arbalète d'une forme très particulière. Les Mayas ne connaissaient ni l'épée, ni l'arc mais ils avaient les autres armes, y compris la hache de combat. En Amérique Moyenne, celle-ci était en obsidienne; au Pérou, en airain (*).

Pour la défense, les Mexicains et les Péruviens employaient le bouclier rond que nous avons déjà mentionné et portaient une tunique de coton rembourré à col ouvert et à manches courtes, comme la tunique scandinave, et parfois une « cotte de mailles » de même matériau, d'aspect fort semblable à celle que nous montre la tapisserie normande de Bayeux. La coiffure variait : casque de bois ou de métal, au Pérou, et de coton rembourré, au Mexique. Le casque de métal n'était cependant pas inconnu dans ce dernier pays. Lorsque le prince Teutitle envoyé de Montézuma, se présenta devant Cortés, il demanda

---

* Cf. pl. XI (*b, c, d*).

qu'on lui fit cadeau du casque doré d'un soldat qui ressemblait à celui de Quetzalcoatl. Nous savons, par ailleurs, que lors de la répartition de la rançon versée par les Indiens de Potonchon, près de Panuco, un certain Juan de Grijalba reçut comme part « un casque d'or qui portait deux cornes et une crinière noire » (33)

Cette description est particulièrement importante car on sait que le casque viking était souvent orné de cornes d'aurochs. Nous ignorons, malheureusement, quelle était la forme du casque reçu par l'Espagnol. Mais nous avons une donnée précise à ce sujet : le portrait de Netzaualcoyotzin, roi de Toxcoco au XVe siècle, que nous reproduisons ici (*). Le bon monarque, célèbre pour sa grande culture — il était poète, philosophe et orateur renommé —, y porte ce que nous ne pouvons pas éviter d'appeler un déguisement de Viking : tunique à manches courtes, bouclier rond, épée large. Mais ce qui est le plus frappant, c'est son « casque » de coton rembourré, porteur de deux cornes apparemment faites de la même matière et duquel des pompons pendent. Que pouvait bien être cette coiffure, sinon une imitation presque émouvante du casque scandinave? Il n'y avait pas d'aurochs au Mexique, bien sûr, ni aucun autre bovidé. Afin de ressembler à ses « ancêtres », le prince se fit fabriquer des cornes de tissu...

Puisque nous en sommes au vêtement, ouvrons une parenthèse pour mentionner le bonnet pointu, commun aux Nahuas et aux Quitchouas, qui a exactement la même forme que celui que l'on employait dans les pays nordiques. La même aussi, mais avec une légère variante, que celle que nous trouvons souvent, au Mexique, dans les images de Quetzalcoatl et, en Scandinavie, dans celles du dieu Frey.

Fermons la parenthèse et revenons-en aux coutumes militaires. Il nous reste, dans ce domaine, deux points importants à signaler. Le premier d'entre eux est la symbolisation de la patrie — ou du souverain qui l'incarnait —, au Mexique comme au Pérou, par des drapeaux que les soldats défendaient au péril de leur vie et dont la prise par l'ennemi marquait la fin du combat. Nous savons même que celui de l'empereur inca Roka était vert clair et bleu foncé. Dans l'empire incaïque, certaines unités utilisaient, au lieu de drapeaux, des insignes semblables au *labarum* romain. Le second point, c'est l'organisation de l'armée péru-

* Cf. pl. V (*b*).

vienne en décuries et en centuries, identique à celle des légions romaines. Cet ordre ne provient évidemment pas des Vikings mais de l'esprit de rationalisation des Incas. Il n'en reste pas moins que le système décimal n'était employé, dans l'Europe médiévale, que par les Germains. Les autres peuples qui, au contraire de ceux de l'Amérique Moyenne et du Pérou, ne connaissaient même pas le zéro comptaient par douzaine, comme nous le faisons encore pour les heures et pour les œufs.

3. Sauna, quipu, navires, etc.

Dans le domaine civil, c'est la sauna qui nous offre la coïncidence la plus frappante entre la Scandinavie et l'Amérique précolombienne. Tout le monde connaît les caractéristiques de ce bain de vapeur qui appartient exclusivement aux pays du Nord de l'Europe : on introduit dans une salle fermée des pierres préalablement chauffées sur lesquelles on jette des seaux d'eau. Le baigneur supporte le plus longtemps possible la vapeur brûlante, puis se roule dans la neige ou plonge dans une piscine d'eau glacée. On le fouette ensuite avec une branche de bouleau. Au Mexique, chaque maison familiale avait sa sauna : le *temascal*. Le dessin ci-joint (*) extrait d'un codex nahuatl antérieur à la Conquête, nous montre qu'il n'y manquait même pas la branche d'arbre. On prenait le bain froid dans une rivière voisine dont l'eau, dans l'Anahuac, était toujours glacée en raison de l'altitude. Cette dernière particularité n'existait pas au pays maya : le climat y était tropical. C'est de là que la sauna locale — le *zampulche* — fut composée de deux pièces : l'une pour le bain de vapeur, *ut supra*, et l'autre occupée par une piscine d'eau froide. L'installation en était donc beaucoup plus compliquée. C'est la raison pour laquelle la sauna maya n'était pas familiale mais publique.

---

* Cf. pl. XI (*a*).

D'autres points secondaires méritent d'être mentionnés : l'emploi d'assiettes et de cuillers, mais non pas de fourchettes — exactement comme dans l'Europe médiévale —, la similitude de certains instruments de musique — tambour, trompe et, au Pérou, flûte de Pan —, l'usage de la balance romaine dans ce dernier pays et, dans la même région, celui du *quipu*. Nous avons déjà mentionné que, faute d'écriture, les peuples incaïques recouraient à un système très spécial d'annotations qui consistait en des nœuds différemment espacés sur des fils de diverses couleurs. Or ce procédé était connu en Scandinavie, et seulement en Scandinavie où on l'utilisait, non pas pour remplacer l'écriture, bien sûr, mais aux fins de divination.

Nous ne pouvons pas laisser de côté certains jeux que pratiquaient les Nahuas : le mât de cocagne et le manège volant qui figuraient dans toutes les kermesses de l'Europe nordique, y compris la France, jusqu'au début de notre siècle et qu'il ne serait pas bien difficile d'y voir encore dans des fêtes de village. *Le pok-a-tok* des Mayas est plus intéressant pour nous. C'était un jeu semblable à la balle au panier et, d'une manière plus immédiate, à celui que les peuples germaniques appelaient *Knattleikr*, *Soppleikr* ou *Skofuleikr*, selon la région.

Reste, enfin, le problème de la navigation. Il est difficile de supposer que l'arrivée par mer des grands navigateurs qu'étaient les Vikings n'ait laissé aucune trace dans les coutumes des peuples côtiers dominés par eux. Effectivement, les Mayas — ceux de Chikin Chel étaient connus sous le nom de « seigneurs de la mer » — construisaient de grands navires, de jusqu'à quarante rameurs, et certains d'entre eux portaient une voile latine. Les pirogues étaient généralement taillées dans un tronc de cèdre. Mais non pas les grands navires, puisque nous savons que l'on employait du bitume pour les calfater. Les Péruviens de l'époque incaïque avaient, au contraire, perdu leurs traditions maritimes et ne naviguaient plus qu'en radeau. Ils n'en réalisaient pas moins, il est vrai, de longs voyages jusqu'à Panama, sans parler de l'expédition de l'empereur Inca Yupanqui aux îles Galapagos et, peut-être, plus loin encore dans le Pacifique. Nous disons qu'ils avaient perdu leurs traditions, non seulement parce que nous savons que les Blancs arrivèrent en Équateur sur des bateaux de peau de phoque, mais encore parce que nous avons des preuves iconographiques de l'existence antérieure d'embarcations d'un type

nettement viking. Les chroniqueurs Garcia, Acosta y Velasco racontent que les indigènes se souvenaient de voyages de leurs ancêtres aux « îles du Ponant », sur des bateaux de peau de phoque. Ce qui veut dire que les coutumes scandinaves ne disparurent qu'à la longue, peut-être comme conséquence de la défaite de l'île du Soleil.

4. Les Ordres de Chevalerie

Ce n'est pas seulement par les us et coutumes de leurs populations que le Mexique et le Pérou d'avant la Conquête rappellent l'Europe, mais aussi par leurs structures sociales. Nous n'insisterons pas sur ce point, qui fait l'objet d'une abondante bibliographie. Tout au plus mentionnerons-nous que les Incas avaient superposé à la division de leur empire en communes autonomes, à la manière médiévale, un encadrement administratif hautement systématisé. C'est ainsi que dix travailleurs constituaient une décurie, aux ordres de l'un d'entre eux; cinq décuries formaient une demi-centurie, avec son chef; deux demi-centuries, une centurie; cinq centuries, une compagnie; deux compagnies, un village (mille travailleurs); et dix villages, une tribu dont le chef dépendait directement du gouverneur de la province, lequel à son tour était subordonné au vice-roi d'une des quatre régions de l'Empire.

Dans ce schéma, deux points attirent l'attention. En premier lieu, l'utilisation du système décimal, oublié, nous l'avons vu, en Europe occidentale et méridionale. En second lieu, l'ordre pyramidal qui s'ajoute, comme imposition de l'État colonial, aux structures communautaires pré-existantes. Or, nous trouvons ces deux particularités, au Xe siècle, dans le Nord de l'Europe, très exactement entre les îles de la Frise et celle d'Oeland, c'est-à-dire au Danemark et dans le Sud de la Suède. Là, l'unité administrative était le cercle, *hufe* ou *bohle*. Cent cercles formaient un district : *haeret*, au Danemark, et *hundari*, en Suède. Les Incas se bornèrent donc à élargir et à rationnaliser plus encore

le système administratif de leurs ancêtres. Il en était de même sur le plan militaire. Les décuries, les demi-centuries, les centuries, etc., devenaient des unités combattantes. De même chaque *haeret* danois fournissait un ou plusieurs soldats qui étaient organisés en centuries.

Plus importante encore, parce que commune aux Aztèques et aux Incas — mais non pas au Mayas — est pour notre recherche l'institution militaire à laquelle il faut bien donner, au prix d'un non-sens étymologique, le nom européen de chevalerie. Il existait, en effet, dans l'Anahuac comme sur le Haut-Plateau péruvien, une minorité à la fois militaire et religieuse qui respectait une échelle de valeurs dominée par l'héroïsme, l'honneur et le service et qui occupait dans la société une place privilégiée. Son organisation n'était cependant pas la même dans les deux régions.

Au Mexique, l'Ordre des Chevaliers-Aigles et des Chevaliers-Tigres avait une structure et un rôle en tout point semblable à ceux qui caractérisaient, à la même époque, les ordres militaires européens. Leurs membres remplissaient de hautes fonctions à la Cour et dans l'armée. Mais c'étaient des moines-soldats qui avaient leur propre hiérarchie et leur propre règle — sans parler d'uniformes spéciaux — et qui constituaient un facteur de pouvoir monolithique, dont l'influence sur la politique de l'empire était fort grande. Sélectionnés, sur des bases que nous ignorons, parmi les fils des familles aristocratiques, ils étaient formés dans des monastères-forteresses fort semblables aux commanderies du Temple et initiés au cours d'une cérémonie que le chroniqueur Muñoz Camargo nous décrit en ces termes :

« On les armait chevaliers avec beaucoup de cérémonies, parce qu'ils étaient tout d'abord enfermés pendant quarante ou soixante jours dans un temple de leurs idoles et jeûnaient tout ce temps et ne voyaient personne d'autre que les gens qui les servaient, et à la fin desquels ils étaient conduits au Grand Temple et là on leur donnait de grandes doctrines sur la vie qu'il leur faudrait mener et respecter; et avant toutes ces choses, on les couvrait de vexations, avec de nombreux mots insultants et satyriques, et on leur donnait des coups de poing au milieu de grands reproches, et jusque dans le visage... Pendant tout le temps du jeûne, ils ne se lavaient pas; ils étaient au contraire teints en noir. Ils manifestaient une grande humilité afin de concevoir et d'atteindre un si grand merci et un tel prix. La veillée d'armes durait

tout le temps du jeûne, selon leurs ordonnances et leurs us et coutumes, si respectés parmi eux ».

Les Chevaliers-Aigles et les Chevaliers-Tigres se consacraient principalement à la « guerre fleurie » dont le but était d'obtenir des prisonniers destinés aux sacrifices. Il ne s'agissait pas d'une guerre de haine, ni même de conquête, mais d'un rituel qui supposait le respect de l'adversaire et qui se déroulait selon des règles que personne ne violait jamais. Rien n'était plus étranger aux Mexicains que notre guerre totale. Lorsque se produisait un *casus belli*, on entrait en négociation avec l'ennemi. Des ambassadeurs successifs franchissaient librement les lignes et essayaient d'obtenir la soumission de l'adversaire, au cours de conversations courtoises dont le protocole exigeait de mutuelles marques de considération. Si les négociations échouaient, les derniers ambassadeurs se retiraient, non sans faire cadeau à leurs interlocuteurs de boucliers, d'épées et de flèches, « afin que nul ne pût jamais dire qu'on les avait vaincus par trahison ». La guerre elle-même se faisait dans le cadre de conventions fort strictes. C'est ainsi que la mort ou la capture du général ou la prise du drapeau signifiaient la perte d'une bataille et que l'incendie du Grand Temple déterminait la reddition d'une ville. Le même esprit chevaleresque présidait au traité de paix. Le vaincu conservait ses autorités, ses dieux et ses coutumes. Mais son prince devenait le vassal du vainqueur et lui payait tribut.

Les Incas réservaient à leurs ennemis un traitement identique. Cependant, nous ne trouvons pas au Pérou l'équivalent des Chevaliers-Aigles et des Chevaliers-Tigres qui supposaient une différenciation au sein de l'aristocratie. La race se chargeait, en effet, de distinguer les Fils du Soleil et c'était ceux-ci seulement qui recevaient la formation de l'ordre militaire qu'ils constituaient et en subissaient les épreuves d'initiation.

Lorsque les jeunes Incas atteignaient leurs seize ans, on les armait chevaliers — Garcilaso emploie cette expression — après six jours de jeûne rigoureux et divers exercices athlétiques et guerriers au cours desquels ils devaient faire montre de force, de résistance et, surtout, de courage et de maîtrise de soi. Parallèlement, les maîtres des novices leur faisaient des conférences dans lesquelles, selon le chroniqueur cité plus haut, ils leurs rappelaient leur origine divine et les prouesses de leurs ancêtres,

« la volonté et l'effort que les guerres exigeraient d'eux afin d'augmenter leur empire; la patience et l'endurance dont ils devraient faire preuve dans leurs travaux afin de montrer leur volonté et leur générosité; la clémence, la pitié et la douceur envers les pauvres et les sujets; la droiture dans la justice, sans permettre que l'on fît tort à personne; la générosité et la magnificence à l'égard de tous, comme fils du Soleil qu'ils étaient ». L'héritier du trône était traité comme les autres, mais plus sévèrement : le futur empereur méritait de régner « plus en raison de ses excellences que parce qu'il était le premier-né de son père ». Une fois passé l'examen, les jeunes gens, à genoux, recevaient l'un après l'autre, des mains du souverain en personne, « les insignes de chevaliers du sang royal ». On leur imposait ensuite les habits et les armes qui caractérisaient les Incas. Même le cérémonial était semblable à celui que l'on employait en Europe.

5. Un Moyen Age américain

L'ethnologie ne nous apporte que peu de données, mais celles-ci sont très importantes pour notre recherche. Les symboles du pouvoir qui distinguaient les souverains aztèques et péruviens étaient ceux que l'on employait dans les pays chrétiens et beaucoup avaient même un sens directement ecclésiastique. Les armes, au contraire, ressemblaient, dans les deux régions, à celles des Scandinaves.

L'existence de la sauna, dans l'Anahuac comme au pays maya, est peut-être plus significative que tout le reste. Mais il n'est pas moins important de constater, entre autres coïncidences, que les *quipu* incaïques étaient connus en Scandinavie bien qu'on leur donnât un autre usage, que les Péruviens avaient navigué sur des bateaux de peau de phoque et que les Mayas jouaient à la balle au panier comme le faisaient les peuples nordiques.

L'ordre social des peuples civilisés d'Amérique reproduisait, quant à l'essentiel, les structures aristocratiques et communautaires en vigueur dans la chrétienté médiévale. Dans le monde

féodal de l'Amérique Moyenne comme dans l'empire colonial du Pérou, l'autorité et les libertés se complétaient, tandis que les valeurs chevaleresques de loyauté et de service florissaient dans les couches dirigeantes et que les jeunes nobles recevaient, dans ce sens, une éducation adéquate. Dans l'Anahuac, un véritable Ordre Militaire initiatique groupait une élite dûment sélectionnée et formée. Au Pérou, tout Blanc était seigneur et tout seigneur, chevalier.

Notons qu'au xe siècle, lorsqu'Ullman arriva au Mexique, la chevalerie européenne ne s'était pas encore donné les institutions définitives qui ne naîtront que grâce aux Croisades. Mais, dans l'Occident chrétien — il n'en était pas de même dans ce qui restait du monde païen —, son esprit était déjà présent, et aussi certaines de ses formes. Tout semble indiquer que son introduction en Amérique Moyenne fut le fait des Irlandais et non des Scandinaves et qu'elle se développa ensuite par son propre élan, avec les mêmes conséquences structurales qu'en Europe. Au Pérou, il est possible qu'il en ait été autrement. Peut-être faut-il rattacher le cérémonial de l'imposition aux novices des habits et des armes à l'apport chrétien postérieur que nous avons signalé au chapitre VII.

IX. LE GRAND VOYAGE

1. Les limites du hasard

Sauf la carte de Martin Waldseemüller, les momies du Pérou, dont la date est sujette à discussion, et la statue du « Moine » de Tiahuanacu, copie indiscutable d'une sculpture normande du XIIe siècle, chacun des faits que nous avons analysés au cours des huit chapitres antérieurs peut être le produit du hasard ou, du moins, de causes différentes de celles que nous avons établies. Les « Indiens blancs » peuvent être les descendants de quelque tribu aryenne arrivée par le Détroit de Behring en même temps que la vague des immigrants de race jaune et la survivance, pendant des millénaires, de leurs particularités ethniques n'est pas inconcevable si nous pensons aux Juifs de la diaspora et aux Tsiganes. Les traditions indigènes peuvent n'être que des fantaisies basées sur le fonds commun de la préhistoire universelle, voire même le produit de l'incompréhension et de la mauvaise foi des chroniqueurs qui les ont rapportées. La ressemblance de tel ou tel mot quiché-maya ou quitchoua avec un vocable danois, allemand ou latin peut être due à un rapprochement fortuit. La coïncidence entre les croyances religieuses des peuples pré-colombiens et la mythologie germanique d'une part, et le christianisme, d'autre part, peut provenir, dans le premier cas, de la coexistence préhistorique, en Asie, de blancs et de jaunes et, dans le second, d'un effort syncrétiste postérieur à la Conquête.

L'emploi par les Quitchouas du zodiaque européen peut être la conséquence d'une même interprétation parallèle des mêmes phénomènes astronomiques. Les visages aux traits aryens que nous trouvons dans des sculptures et dans des fresques de l'Amérique Moyenne et du Pérou peuvent avoir été le produit de l'imagination des artistes qui les créèrent, et les symboles et les inscriptions, de simples dessins décoratifs dépourvus de toute signification. Enfin, les us et coutumes et les structures sociales peuvent avoir surgi, identiques, sur deux continents sous la pression d'identiques nécessités.

Oui, chacun de ces faits, considéré isolément, peut être accidentel, malgré tout. Ce qui n'est pas possible, c'est que des peuples qui reçurent, avant la Conquête, des apports de sang blanc, comme le prouvent l'archéologie et l'anthropologie, qui se souviennent de l'arrivée et du départ de groupes de race blanche d'un haut niveau culturel, qui utilisent des centaines ou des milliers de mots dont les racines sont germaniques et latines, qui adorent des dieux qui s'appellent Thonar, Tiu, Votan, Justus et — en danois — « le Dieu blanc », qui possèdent, dans leurs rituels, le baptême, la confirmation, la confession et la communion, qui copient des statues et des monuments médiévaux européens, qui dessinent des swastikas, des croix chrétiennes et des runes, qui utilisent la sauna et ont des ordres de chevalerie, ce qui n'est pas possible, c'est que ces peuples n'aient eu aucun contact avec l'Europe. Ce n'est pas sans raison que, depuis la Conquête, tous les chroniqueurs et tous les voyageurs qui ont considéré le problème en sont arrivés à une même conviction, bien que sans se mettre d'accord, parce qu'ils n'avaient que des données partielles, sur l'origine précise et sur la chronologie des apports constatés.

2. L'objection néolithique

Bien des auteurs en questions s'arrêtèrent, cependant, devant un fait apparemment secondaire : ni les Nahuas, ni les Mayas, ni les Quitchouas n'utilisaient la roue lors de l'arrivée des Espagnols. On en déduisit un peu vite qu'ils ne la connaissaient pas. C'était une erreur.

Considérons la figure 37 qui représente un jeu public nahuatl La pointe du mât sert d'axe à ce qu'il nous faut bien appeler une roue, malgré son périmètre carré. Il suffit de penser que cet engin se montait et se démontait nécessairement couché sur le sol pour exclure que ses inventeurs aient été incapables de concevoir la roue proprement dite et de l'appliquer à un moyen de transport. Par ailleurs, un dessin de la Pierre Peinte, en Amazonie, nous montre (*) un chariot chargé de deux snekkar, à la manière des Vikings. Nous avons déjà mentionné, au chapitre VII, combien il était improbable que des Scandinaves établis au Pérou n'aient pas entrepris la descente de l'Amazone ni l'exploration des régions adjacentes. Les inscriptions de la Pierre Peinte nous montrent qu'ils le firent et le dessin du chariot paraît indiquer qu'ils eurent recours, pour passer d'une rivière à l'autre, au procédé qui leur était habituel.

Autre objection de même nature : les peuples américains pré-colombiens n'auraient pas connu le fer. M. Thor Heyerdahl ([6]) va plus loin encore lorsqu'il affirme que les blancs du Pérou appartenaient à la civilisation néolithique. Ce dernier point est facile à réfuter. Non seulement, en effet, les Nahuas, les Mayas et les Quitchouas travaillaient l'or, l'argent, l'étain et le cuivre, mais encore leurs traditions nous indiquent que les techniques de la métallurgie leur furent apportées par Quetzalcoatl, Kukulkan et Huirakocha. Il n'en est pas moins certain, cependant, qu'aucun des peuples en question ne savait travailler le fer. Cela signifie-t-il qu'ils en ignoraient l'existence? Bien sûr que non. Nous en avons comme preuve le fait que *k'kellay*, en quitchoua, veut dire fer et qu'il ne s'agit pas d'un terme d'origine espagnole qui aurait été introduit dans la langue après la Conquête.

Pourquoi, dans ces conditions, les peuples pré-colombiens n'employaient-ils pas la roue? Pourquoi ne travaillaient-ils pas le fer? Il est fort simple de répondre à la première question : parce qu'elle ne leur aurait servi à rien. Ni en Amérique Moyenne ni au Pérou il n'existait d'animaux de trait. Il y avait, par contre, une main-d'œuvre abondante et, pour les blancs, gratuite. Sans chevaux, sans ânes et sans bœufs, la roue ne pouvait être appliquée qu'à des brouettes, totalement inutiles lorsque l'on dispose d'indigènes accoutumés à porter leurs fardeaux sur la tête, comme

* Cf. pl. X (*e*).

ils le font encore quatre cents ans après la Conquête. Quant au travail du fer, il exige une technique relativement compliquée que, sans doute, ne possédaient pas les guerriers et les marins — ni moins encore les prêtres — venus d'Europe.

3. L'objection polynésienne

Ce qui est exact, c'est que la Polynésie, où débarquèrent les *Atumuruna* vaincus à Tiahuanacu, ne dépassa jamais le niveau de la civilisation néolithique. Les statues au type aryen de l'Ile de Pâques comme les *tiki* des archipels océaniens furent taillés à la hache de pierre. Cela signifie-t-il que les blancs qui émigrèrent d'Amérique appartenaient, eux aussi, à l'âge de la pierre polie? Pas nécessairement. Pensons, en effet, que les fugitifs de l'île du Soleil constituaient une aristocratie guerrière et qu'ils n'avaient certainement aucune envie de se transformer en artisans, à supposer qu'ils possédassent les techniques de la métallurgie. Si, de nos jours, quelques centaines d'officiers de carrière débarquaient — avec leurs femmes — sur une île paradisiaque du Pacifique, on ne pourrait guère s'attendre à les voir devenir mineurs, fondeurs et forgerons. Nous avons même un exemple historique du retour complet d'Européens — simples matelots, pour la plupart — à l'âge néolithique : celui des mutins de la *Bounty*, à Pitcairn.

Reste une seconde objection « océanienne » qui surgit de l'étude de M. Thor Heyerdahl : celui-ci a cru pouvoir établir, sur la base de chronologies indigènes, que l'arrivée des Blancs aux îles polynésiennes eut lieu en l'an 500 de notre ère, et il situe donc à cette date la bataille du Titicaca. Rien de plus fragile que de tels calculs. Les plus vieilles dynasties européennes sont incapables, malgré l'emploi immémoriel de l'écriture, de remonter si loin dans leurs généalogies et, quant à l'Amérique, nous avons vu au chapitre III comment le chroniqueur Montésinos n'a pas hésité, en se fondant sur des récits indigènes plus ou moins bien compris, à nous donner la liste des rois pré-incaïques depuis le Déluge biblique.

D'autre part, la thèse polynésienne de M. Thor Heyerdahl est elle-même fort loin d'être satisfaisante. Elle nous montre, en effet, les Blancs, qui auraient atteint les premiers les îles désertes, vaincus en 1100 par une seconde vague migratoire composée d'Indiens de l'Amérique du Nord. M. Heyerdahl lui-même nous dit, néanmoins, que les descendants des Blancs — les *arii* — constituaient l'aristocratie polynésienne et que leurs ancêtres étaient adorés comme des dieux. La contradiction est évidente. Comment s'expliquer, par ailleurs, que les Européens qui découvrirent, au XVIIe et au XVIIIe siècles, les archipels océaniens y aient encore trouvé des indigènes blonds à peau blanche ? Est-il possible d'admettre que le type nordique ne soit maintenu pur, ne serait-ce que dans quelques familles, pendant douze cents ou treize cents ans et ceci dans des îles si petites, sous le climat des mers du Sud ? Quoi qu'il en soit, si les Blancs qui peuplèrent la Polynésie furent réellement les survivants de la bataille du Titicaca, ils n'y débarquèrent certainement pas en l'an 500, pour la raison bien simple qu'à cette époque ils n'étaient même pas encore arrivés au Mexique. Si, malgré tout, la chronologie océanienne de Thor Heyerdahl était exacte, il faudrait alors admettre, avec M. Jean Poirier, l'hypothèse d'une migration nordique antérieure à celle qui nous occupe, ce qui ne changerait rien à nos conclusions.

4. Qui étaient les Fils du Soleil ?

Au long des chapitres antérieurs et des points de vue les plus divers, nous avons solidement établi qu'une double influence européenne se manifesta, en Amérique Moyenne, au Xe siècle. La première, chrétienne, provint des *papas*, moines irlandais déjà établis au Huitramannaland. Nous ne savons rien d'elle, sauf qu'elle eut lieu et qu'elle laissa, dans les cultures de l'Amérique Moyenne, d'indiscutables traces théologiques et linguistiques. La deuxième, plus profonde, fut scandinave. Elle n'eut, cependant. rien à voir avec les colonies islandaises du Vinland, car elle se manifesta presque un demi-siècle avant le voyage de Leif Eiriksson.

D'où vinrent donc cet Ullman qui débarqua avec ses hommes, en l'an 967, sur la côte du Golfe du Mexique et cet Heimlap — ou Heimdallr — qui, trente ou quarante ans plus tard, atteignit, avec ses bateaux de peau de phoque, la côte de l'Équateur? La linguistique nous permet de répondre à cette question. Non seulement, en effet, les racines germaniques que l'on trouve dans le quichémaya et dans le quitchoua sont pour la plupart danoises, mais encore celles qui ne le sont pas appartiennent au vieil allemand, de même que les noms des dieux Thonar, Tiu et Wotan qui s'incorporèrent à la mythologie nahuatl et maya. Il n'y a donc aucun doute qu'Ullman-Quetzalcoatl venait de la zone sud du Danemark, c'est-à-dire du Schleswig où étaient mêlés au Xe siècle — comme encore de nos jours — Danois et Allemands. Ce que confirme pleinement le nom de Cundinamarca — Marche danoise du Roi — que portait et que porte encore le plateau de Bogota.

Quelle route suivirent les Irlandais et les Danois pour atteindre le Mexique? Les uns et les autres purent venir par le Nord — les *papas* étaient établis en Islande depuis le VIIIe siècle — en suivant le même chemin que, plus tard, Leif Eiriksson, puis en longeant la côte. Il est aussi possible que les premiers aient atteint directement la Floride, grâce à la mousson et que les seconds aient remonté le Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs, puis descendu le Mississipi jusqu'au Golfe du Mexique. Ce point n'offre pas, pour nous, grand intérêt. Les voyages postérieurs de Leif et de tous ceux qui le suivirent démontrent suffisamment qu'il était possible, avec les bateaux dont on disposait alors, d'arriver en Amérique, et c'est là la raison pour laquelle nous les avons racontés au chapitre premier.

5. L'apport chrétien pré-incaïque

Une fois établie l'origine des Blancs pré-colombiens du Nouveau Monde, le problème des éléments chrétiens et païens qui figurent dans la théologie de l'Amérique Moyenne et celui des racines latines et germaniques du quiché-maya sont résolus. Mais

il subsiste un doute sérieux quant au Pérou. Nous y trouvons, en effet, des traces de la même double influence. On pourrait penser, également dans ce cas, à deux immigrations successives, voire même, malgré l'antagonisme traditionnel entre Irlandais et Scandinaves, à l'incorporation, par solidarité raciale, à l'expédition danoise de quelques *papas* isolés au pays maya. Une telle hypothèse ne suffirait cependant pas à expliquer la présence à Tiahuanacu d'une copie de la statue d'un apôtre d'Amiens et d'une transposition du « Jugement dernier » de la même cathédrale. Car les modèles normands de ces deux sculptures datent du début du XIIIe siècle. Admettons un instant qu'il n'y ait pas eu imitation mais simple coïncidence due au hasard, ou que les moines irlandais aient apporté avec eux au Pérou des images dont se seraient inspirés, indépendamment les uns des autres, les *Atumuruna* et les Normands : cette concession à une hypothèse hautement invraisemblable laisserait encore sans solution le problème posé par la carte de Waldseemüller et par la tapisserie d'Ovrehogdal. C'est un fait que l'on connaissait en Europe, avant les voyages de Balboa et de Magellan, le tracé des côtes orientales et occidentales de l'Amérique du Sud et l'existence d'animaux que l'on ne rencontre qu'au Pérou. Il ne peut y avoir qu'une seule explication : il y eut, dans la deuxième moitié du XIIIe siècle — après la construction de la cathédrale d'Amiens et bien avant la bataille de l'île du Soleil —, un contact entre les Danois du Pérou et leurs compatriotes du Vieux Monde : une expédition, au moins, partit de Tiahuanacu pour l'Europe et en revint avec quelques chrétiens, y compris un architecte; probablement un des moines qui avaient tracé les plans des cathédrales gothiques de Normandie.

Le fait qu'un tel voyage ne soit mentionné nulle part ne doit pas nous surprendre. Souverains et guildes de marchands étaient toujours d'accord pour garder le plus strict des secrets en ce qui concernait les découvertes maritimes. Le problème qui se pose est d'un autre ordre : quel chemin suivirent les *Atumuruna* pour aller de Tiahuanacu en Europe et en revenir?

La carte de Waldseemüller nous donne, sur ce point, une première indication utile. Elle prouve, en effet, que les Vikings n'avaient pas renoncé, en s'établissant à demeure sur le Haut-Plateau, à leurs habitudes de grands navigateurs et qu'ils avaient relevé le contour complet de l'Amérique du Sud. Leur exploration des côtes occidentales n'avait rien que de logique, puisqu'ils étaient

arrivés au Pérou par le Pacifique. D'autre part, ils n'ignoraient pas l'existence de l'Atlantique, puisque leurs ancêtres l'avaient traversé. Mais comment pouvaient-ils l'atteindre depuis le Haut-Plateau? Les Jésuites font bien allusion, dans leurs *Cartas Anuas*, à un « Sentier de l'Apôtre », connu d'eux grâce aux traditions indigènes, que deux membres de la Compagnie auraient parcouru au XVIIIe siècle et qui aurait conduit directement de Tiahuanacu à la côte de l'actuel Brésil, sur une distance de quelque 3 000 km à vol d'oiseau. L'utilisation d'un tel chemin par les *Atumuruna* est fort improbable, car les Vikings du Pérou n'avaient pas de chevaux. Ils disposaient, d'autre part, d'une voie de communication naturelle dont l'emploi était infiniment plus conforme à leurs habitudes : l'Amazone. Et nous savons, par les inscriptions qu'ils ont laissées sur la Pierre Peinte, qu'ils l'utilisaient.

Tout permet donc de supposer que les « Hommes du Titicaca » construisirent, en un point quelconque du fleuve, un drakkar ou un knorr et se lancèrent sur l'Atlantique où il leur était facile de s'orienter d'après les étoiles, puisque l'embouchure de l'Amazone est située dans l'hémisphère Nord. Le retour n'offrait pour eux aucune difficulté. Peut-être des recherches systématiques dans l'Amazonie nous permettraient-elles d'éclaircir ce dernier point obscur.

POST-SCRIPTUM

Cet ouvrage est sous presse et nous ne pouvons y ajouter que quelques lignes. Nous avions acquis, au cours de notre recherche, la certitude qu'en refaisant le voyage du Dieu-Soleil nous trouverions, au Mexique, au Pérou et, comme nous le disons plus haut, dans l'Amazonie, de nouvelles preuves de notre théorie. Ces preuves complémentaires, nous les avons aujourd'hui, matérielles, solides, indiscutables. Nous pensions à des terres lointaines, et nous les avons découvertes au Paraguay, à 1 500 km de notre centre de Buenos Ayres : à l'échelle américaine, la porte à côté.

Si les Guayakis que nous avions étudiés du point de vue anthropologique étaient les descendants dégénérés des Vikings de Tiahuanacu et si, quelques six cents ans après leur migration forcée, ils dessinaient encore des caractères runiques, il n'était pas impossible, il était même probable que leurs ancêtres eussent laissé des traces tangibles d'une plus haute signification. Comment les retrouver ? La forêt paraguayenne est immense, souvent impénétrable, et des bandes cannibales, guayakies et amérindiennes, la sillonnent encore.

Le hasard nous a aidé. Nous avons réussi à situer l'emplacement d'un très ancien village d'« Indiens blancs », abandonné par eux au début du XVIIe siècle. Nous y avons fait des fouilles. Et nous avons mis la main sur un trésor inestimable : une urne, profondément enterrée par les fugitifs qui contenait des fragments de poterie couverts d'inscriptions runiques et de motifs mythologiques scandinaves auxquels ne manque même pas l'élément chrétien que nous avons signalé pour Tiahuanacu. Avec le concours inappréciable d'un excellent runologue français, nous sommes en train d'étudier ces inscriptions. Quelques-unes d'entre elles ont déjà été traduites. L'un des fragments porte une date, 1305, et un dessin de lama.

Nous ne nous sommes pas, bien sûr, arrêté en si bon chemin. Nous nous sommes plongé dans les textes des chroniqueurs espagnols de l'époque de la Conquête et ceux des missionnaires jésuites du Paraguay. Tous mentionnent une étrange tradition guaranie : bien avant Colomb, un homme blanc avait débarqué sur la côte de l'Atlantique. C'était un prêtre chrétien qui évangélisa le Paraguay puis gagna le Haut-Plateau où l'on montre encore aujourd'hui une grande croix qu'il y aurait apportée. Nous avons pu découvrir son nom, établir la date de son arrivée, laquelle coïncide exactement avec celle de l'apport chrétien que nous signalons dans cet ouvrage, et reconstruire son itinéraire. Plus encore : il nous a été possible de reconstituer le tracé presque complet du « Sentier de l'Apôtre ».

Ce sentier — tout un réseau, d'ailleurs — allait bien de la côte de l'actuel Brésil à Tiahuanacu et s'y rattachait aux Chaussées Royales incaïques et pré-incaïques. Sur son parcours, à une croisée de chemins, nous avons relevé une quinzaine d'inscriptions runiques et deux drakkars indiscutables. Les premières photos que nous en avons prises ne sont pas pleinement satisfaisantes et nous attendons la fin de la saison des pluies pour retourner là-bas avec un matériel plus perfectionné. D'ores et déjà, cependant, nous avons pu traduire quatre mots, plus visibles que les autres, car ils sont de langue danoise.

Nous ne pouvons pas en dire davantage. Nous redoutons que quelque écornifleur, pourvu des moyens matériels qui nous font cruellement défaut, ne s'approprie du fruit de vingt ans de travail. Nous réservons donc à un second ouvrage, Les Vikings au Paraguay, *les résultats que nous avons obtenus après la rédaction de celui-ci. Nous espérons même pouvoir aller plus loin. Nos recherches, en effet, sont loin d'être terminées. Nous avons recueilli des indications précieuses sur d'autres sites, considérés comme inaccessibles, mais que nous atteindrons peut-être si Thor, le Barbu, nous vient en aide... Notre aventure scientifique est trop passionnante pour que nous ne la poursuivions pas jusqu'à ses dernières limites, quels que soient les risques à courir.*

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. HEINE-GELDERN, R. : *Cultural connection between Asia and Pre-Columbian America*, Anthropos, vol. XLV, n° 1-5, 1950.
2. CRONAU, Rudolf : *América*, Barcelona, 1892.
3. Les données que nous possédons sur les expéditions vikings en Amérique du Nord proviennent de deux sagas islandaises : la *Groenlendiga Saga* et l'*Eiríks Saga Rauda*. Leur traduction la plus récente se trouve dans l'ouvrage de Gwyn Jones : *The Norse Atlantic Saga*, Oxford, 1964.
4. Cf. : *Groenlands Historiske Mindesmoerker*, Copenhague, 1838-1845.
5. POIRIER, Jean : *L'élément blanc en Polynésie et les migrations nordiques en Océanie et en Amérique*, brochure, Paris 1953.
6. HEYERDAHL, Thor : *Américan Indians in the Pacific*, Stockholm, Oslo et Londres, 1952.
7. Cité par René LEVESQUES, président de la Société d'Archéologie de la Côte Nord, *Rapport préliminaire*, Québec, 1968.
8. *Voyage du sieur de Champlain en la Nouvelle France faict en l'année 1615*, in *Voyage et descouvertures faictes en la Nouvelle France par le sieur de Champlain, capitaine ordinaire pour le Roy en la mer du Ponant*, Paris, 1619.
9. COOK, J. : *A voyage to the Pacific Ocean in the years 1776-1780*, vol. II, Dublin, 1784.
10. DIXON, G. : *A voyage round the world, but more particulary to the North Coast of America, performed in 1785-1788*, Londres, 1769.
11. VANCOUVER, G. : *A voyage of discovery to the North Pacific Ocean and round the world in the years* 1790-1795, vol. II, Londres, 1796.
12. SCOULER, A. F. : *Observations on the indigenous tribes of the N. W. Coast of America*, in Journal Royal Geographic Society, vol. II, Londres, 1841.

12. NIBLACK. A.F. : *The coast Indians of southern Alaska northern British Columbia*, in Rept. Nat Mus. Brit. Columbia, 1888.

14. VERRIL, A.H. : *The American Indians, North, South and Central* America, New-York, 1927.

15. BOHAN, Eugène : *Catalogue raisonné de la collection de M. Eugène Goupil*, Paris, 1891.

16. COUDREAU, M. : *Chez nos Indiens*, Paris, 1893.

17. CREVAUX, J. : *Voyage dans l'Amérique du Sud*, Paris, 1883.

18. Cité par HEYERDAHL, Thor (6).

19. HOMET, Marcel : *Los hijos del Sol*, Barcelone, 1963.

20. FAWCETT, P. H. : *Exploration Fawcett*, Londres, 1953.

21. PIZARRO, Pedro : *Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú*, 1571. Collección de documentos inéditos para la historia de España, vol. V, Madrid, 1844.

22. IZAGUIRRE : *Historia de las misiones franciscanas... en el Oriente del Perú*, 1619. Lima, 1925.

23. FREZIER, A. F. : *A voyage to the South Sea and along the coasts of Chili and Peru in* 1712-1714, Londres, 1717.

24. MEDINA, José Toribio : *Los aborígenes de Chile* (1822), Santiago du Chili, 1952.

25. SKOTTSBERG, C. : *Notes on a visit to the Eastern Island. — The natural history of Juan Fernández and Eastern Island*, vol. I, Upsala, 1920.

26. Cf. *Historia del descubrimiento de las regiones australes hecho por General Pedro Fernández de Quiros*, publié par Julio Zaragoza, Madrid, 1876.

27. MURGA, Antonio de : *Suceso de las Islas Filipinas*, Mexico, 1609.

28. Hakluyt Society, série 2, vol. 18, Londres, 1906.

29. BEHRENS, C. F. *Histoire de l'expédition de trois vaisseaux envoyés par la Compagnie des Indes Occidentales des Provinces Unies aux terres australes*, La Haye, 1739.

30. Cf. MONTÉMONT, M. A. : *Bibliothèque universelle des voyages effectués par mer ou par terre*, Paris, 1834.

31. ORBIGNY, Alcide d' : *L'homme américain*, Paris, 1830.

32. Cf. en particulier : VELLARD, Jean : *Une civilisation du miel*, Paris, 1939; COLLEVILLE, Maxence de, et CADOGAN, Léon : *Les Indiens Guayakis de l'Yñaró*, *in* Travaux de l'Institut d'Études Latino-américaines de l'Université de Strasbourg, Bulletin de la

Faculté des Lettres de Strasbourg, mai-juin 1963; CLASTRES, Pierre : *El arco y el cesto*, Assomption du Paraguay, 1965; TOMASINI, Alfredo : *Contribución al estudio de los indios guayakis*, in Revista del Museo Americanista, Lomas de Zamora (Buenos Ayres), 1969.

33. LÓPEZ de Gómara, Francisco : *Conquista de México* (1553), Madrid, 1887.

34. GARCILASO de la Vega, Inca : *Comentarios reales*, Madrid, 1722.

35. *Popol Vuh*, traduction espagnole d'Adrián Recinos, Mexico, 1947,

36. SAHAGÚN, Bernardino de : *Historia de las cosas de Nueva España*, Madrid, 1829.

37. BRASSEUR DE BOURBOURG, Étienne : *Popol Vuh, le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine*, Paris, 1857, Introduction.

38. LÓPEZ, Vicente Fidel : *Les races aryennes du Pérou*, Paris, 1871.

39. LASSEN, *Indisch Alterth*, t. I.

40. *Völuspá*, 3, in Codex Regius.

41. BRASSEUR DE BOURBOURG, Étienne : *Grammaire de la langue quichée*, Paris, 1862.

42. POMA DE AYALA, Guamán Felipe : *Nueva crónica y buen gobierno*, La Paz, 1944.

43. RAMOS, Bernardo da Silva : *Inscrições e traduções na América prehistórica*, Rio de Janeiro, 1930.

44. HONORÉ, Pierre : *L'énigme du dieu blanc précolombien*. Paris, 1962.

45. En faveur de l'authenticité de la Pierre de Kensington, cf. Holland, HJALMAR R. : *A Pre-Columbian Crusade to America*, New York, 1962; contre l'authenticité, cf. Blegen, Theodore C. : *The Kensington Rune Stone, New Light on an Old Biddle*, Saint Paul, 1968.

46. POSNANSKY, Arthur : *Tihuanaco, the craddle of American Man* (*Tihuanaco, la cuna del hombre americano*), ed. bilingue anglaise-espagnole, New York, 1932.

47. GRESLEBIN, Héctor : *Evolución cíclica de la representación del Triunfo de la Iglesia y del Juicoi Final en el arte escultórico del Medievo*, in Anales de Historia Antigua y Medieval, Université de Buenos Ayres, 1957-1958 (chapitre II de l'ouvrage inédit *El Apocalipsis en América precolombina*).

48. IMBELLONI, José : *La nueva Esfinge indiana*, Buenos Ayres, 1956

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches.

Pl. V. — *a*) La tapisserie scandinave d'Ovrehogdal : cerfs et lamas (Photo *in* Branston, Brian : *Mitología germánica*, Barcelone, 1960).

b) Netzanalcoyotzin, roi de Texcoco, Mexique, au XV[e] siècle, déguisé en guerrier viking.

c) Le Chevalier-Aigle, sculpture aztèque [Photo *in* Honoré ([47])].

Pl. VI. — Carte de Fizigano (1367).

Pl. VII. — *a*) Carte anonyme de 1440 (en projection sur le tracé exact de l'Amérique du Nord).

b) Carta de Andrea Bianco (1436).

Pl. VIII. — Carte de voyages des frères Zeno (1558).

Pl. IX. — *a*) Inscription runique de l'île Kingiktorsoak, Groënland : l'avant dernier signe est le chiffre 10 [D'après Cronau ([2])].

b) Caractères runiques sur un instrument de musique guayaki, y compris le même signe (Photo *Tomasini*).

c) Inscription guayaki en caractères runiques (*Instituto de Ciencia del Hombre*).

d) Tableau de coïncidence : signes sud-américains d'apparence alphabétique et runes.

Pl. X. — *a*) Lama, d'après une pièce d'orfèvrerie incaïque. Comparer aux figures de la tapisserie d'Ovrehogdal, planche V (*In* Hagen, Victor W. von, *Realm of the Incas*, New York, 1957).

b) *A gauche*, le Quetzalcoatl guerrier (Dessin d'Abel Mendoza, d'après le Codex Borgia, *in* Séjourné, Laurette, *El universo de Quetzacoalt*, Mexico, 1962).

c) *A droite*, le Quetzalcoatl ascétique (*Ibid.*).

d) Caractères alphabétiques comme éléments de décoration de la tunique de l'Inca blanc et barbu, d'après Guaman Poma de Ayala ([45]).

e) Chariot à deux roues, chargé de deux snekkar, dessin de la Pierreù. Peinte, Amazonie [D'après Homet ([19])].

Pl. XI. — *a*) Le Temascal, sauna aztèque, *in* Hagen, Victor W. von, *Los aztecas*, hombres y tribu, Mexico, 1964 (Dessins d'Alberto Bertrán).

b, c, *d*) Armes pré-colombiennes. *En haut* : aztèques; *au centre* : mayas; *en bas* : incaïques (Dessins d'Alberto Bertrán, *in* Hagen, *op. cit.*; *El mundo de los Mayas*, Mexico 1964, *Realm of the Incas*, New York, 1957).

Pl. XII. — *a*) Dessins, swastikas et caractères alphabétiques de la Pierre Peinte, Amazonie [D'après Marcel Honet ([19])].

b) Carte récapitulative : dispersion des Danois de Tiahuanacu.

TABLE DES MATIÈRES

III

Les aventures américaines d'Ullman et de Heimlap.

IV

Le Dieu-Soleil.

V

Langue danoise, écriture runique.

VI

Le zodiaque aryen des Incas.

VII

Tiahuanacu, ville normande.

VIII

Qui le leur a appris?

IX

Le grand voyage.

Jacques de Mahieu, Directeur de l'Institut des Sciences de l'Homme de Buenos-Aires, s'est fait tour à tour historien, ethnologue et archéologue pour raconter l'une des plus méconnues et des plus fantastiques aventures pionnières : la découverte de l'Amérique par les Vikings. " Le Grand Voyage du Dieu-Soleil ", c'est la magnifique épopée des drakkars partis à la conquête du Nouveau Monde. C'est l'exploration et l'occupation des terres inconnues. C'est, enfin, un livre à grand spectacle doublé d'une recherche passionnée, minutieuse et savante. Une contribution magistrale à l'histoire précolombienne de ce continent.

Maquette Jacques Bocobza

9-71